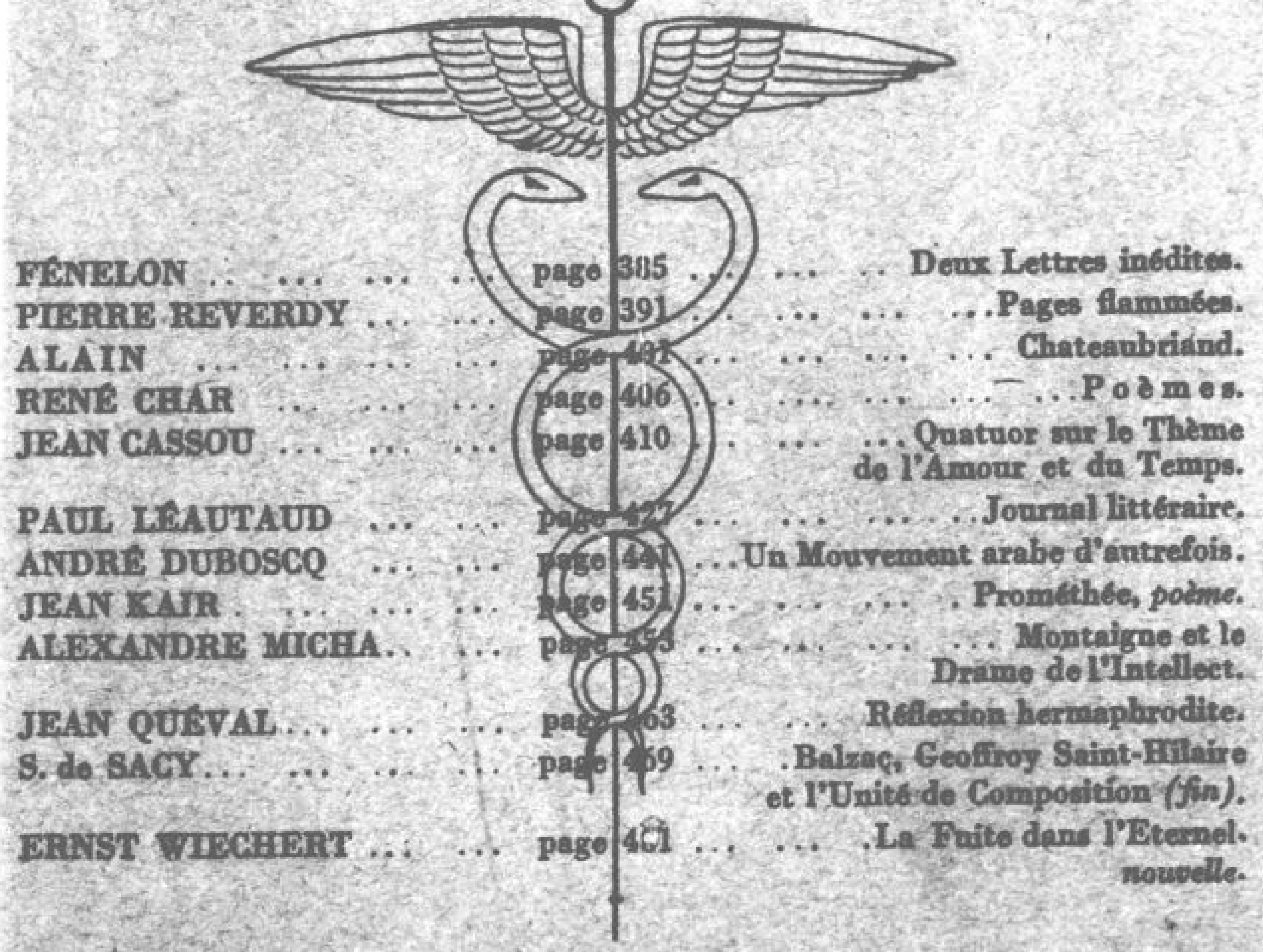
NUMÉRO 1019 — 1er JUILLET 1948

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERÇVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

PRIX ACTUELS :

	France et Union Française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
Un an	1.000 fr.	1.350 fr.	1.200 fr.
6 mois	550 fr.	700 fr.	650 fr.

LE NUMÉRO : **100** francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.
A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Correspondants du « Mercure » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger, on peut s'adresser :

En Belgique, à M. Henri PIRON, 40, rue Aviateur - Thieffry, Bruxelles, C.C.P. 107.363 (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 fr. belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 38, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Éditions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal et aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

DEUX LETTRES INÉDITES DE FÉNELON

Les dernières éditions générales de Fénelon remontent à près d'un siècle. Depuis lors, de nombreux suppléments de ses Lettres, *ou par unités ou par petits paquets, ont été révélés dans les lieux les plus divers et généralement de province. L'examen du corps principal et de tous les suppléments que nous avons pu atteindre nous fait croire inédites les deux lettres autographes que nous produisons ici. Elles proviennent des collections de feu la baronne Dufour-Chaptal et appartiennent maintenant à Mlle Durand-Claye, sa petite-fille, que nous remercions vivement d'avoir bien voulu nous les communiquer.*

La plus importante des deux, non datée, non signée, et sans mention de destinataire, semble être une minute, dont il est possible que la transcription au net n'ait pas été effectuée ni envoyée. Elle remplit les quatre pages d'un feuillet double, un peu rongé au pli, — quelques mots se trouvant par là mutilés. Format : 22,3 × 16,8. *Une grande fleur de lis en filigrane.*

Malgré le fétichisme actuel qui impose un absolu respect des vieilles graphies originales, nous n'avons pas conservé celle de Fénelon, ses abréviatifs de noms propres et de noms communs, son absence d'accentuation. Nous n'avons pas transcrit fidèlement : « la D. de B., Mme de M., D, reputaon, doucemt, coe, hoe, etc. » Mais nous avons écrit, pour amener le texte à être utilement lisible : « la duchesse de Bourgogne, madame de Maintenon, Dieu, réputation, doucement, comme, homme, etc. » Nous avons usé de crochets pour les parcelles conjecturalement restituées des quelques mots qu'a déchiquetés l'usure du pli.

Le contenu de la lettre permet de la dater approximativement. Exilé dans son archevêché de Cambrai, Fénelon n'avait pas revu depuis cinq ans son ancien élève le duc de Bourgogne, lorsque le Prince, dont c'était la première campagne, semble-t-il, passa par Cambrai pour rejoindre l'armée des Flandres et en assumer le commandement tout au moins nominal : ce fut le

26 *avril* 1702. *Louis XIV avait autorisé son petit-fils à cette rencontre, pourvu qu'elle n'excédât pas un quart d'heure et qu'elle eût lieu « en public ». Mais il n'en fallait pas davantage à la finesse de Fénelon pour reprendre la mesure de son ancien élève devenu adulte.*

On verra que la lettre fut écrite au moment où le duc de Bourgogne revint des Flandres et retourna à Versailles, en septembre 1702, *ou très peu avant ce moment. Qui sait même si la nouvelle rencontre entre le précepteur et l'élève — car il y eut une nouvelle rencontre où il ne fut plus question d'un quart d'heure chronométré — ne permit pas à Fénelon de développer de vive voix au duc de Bourgogne ses instructions et ses conseils, tels qu'il venait de les consigner par écrit ? L'action directe valut toujours mieux que l'enseignement par correspondance et par personne interposée. Et ceci rendrait compte que la lettre, devenue inutile, resta à l'état de minute dans la cassette du prélat. Quant à la personne interposée à laquelle il aurait bien fallu recourir si les deux hommes ne s'étaient pas rencontrés en septembre* 1702, *ce pouvait être le duc de Beauvillier, gouverneur du Prince. Il était interdit par le Roi, en effet, tant à l'archevêque qu'au Prince, de correspondre : cette rigueur était une des clauses de cet exil.*

Puisqu'il est question, dans le texte fénelonien, des rapports amoureux du duc et de la duchesse de Bourgogne, précisons qu'il avait alors vingt ans et elle dix-sept ans; le Roi, soixante-quatre; et Mme de Maintenon, dont on connaît les sentiments hostiles à l'égard de Fénelon, soixante-sept.

La seconde lettre, datée et signée, fut adressée à un R. P. de nom incertain : Doucrin ou Doverin, qui était peut-être un correspondant affidé de l'archevêque. Double feuillet, où le texte occupe les pages 1, 2 *et partie de la troisième. Même absence de marge que dans l'autre. Format :* 19,3×13,7. *En filigrane, la même fleur de lis, grand module.*

Cette lettre n'offre pas l'intérêt de l'autre, et il n'est guère possible d'éclairer les allusions qu'elle renferme. On sent qu'il doit s'agir du jansénisme, contre lequel Fénelon s'était dressé depuis quelque temps, soit par un élan naturel, soit par un dessein de politique : il cherchait toute voie qui l'eût amené à mériter quelque sympathie royale et sa grâce. Du moins on le dit.

GÉRARD-GAILLY.

I

[Septembre 1702?]

Je crois qu'il est capital que vous souteniez Mgr le duc de Bourgogne, afin qu'il ne retombe pas dans son premier état à son retour. Il y a plusieurs choses à lui insinuer, mais doucement, et en se proportionnant à ce que vous connaissez de son besoin.

1° Il faut tâcher de modérer sa passion pour la duchesse de Bourgogne, non en lui inspirant aucun refroidissement, mais en lui représentant ce que Dieu demande dans les amitiés les plus légitimes, ce qui est nécessaire pour sa santé, son repos, sa réputation, enfin ce qui est le plus utile à la Princesse même, qui est encore si jeune.

2° Il faudrait trouver un milieu, afin qu'il ne fût ni trop ni trop peu chez Mme de Maintenon. Il ne doit jamais lui montrer le moindre éloignement. Il doit même lui marquer, quoi qu'elle puisse faire, une attention et des égards par respect pour la confiance que le Roi a en elle. Ainsi, il est à propos qu'il aille chez elle de temps en temps, d'une manière honnête et pleine de considération, sans paraître changer; mais il ne convient pas qu'il y demeure oisif et rêveur dans un coin, comme un enfant ou comme un pauvre homme bizarre qu'elle ne daigne pas entretenir. Il ne doit pas choisir ce théâtre-là pour montrer ses rêveries, ses chagrins, ses humeurs (1). S'il veut avoir de telles heures, il faut qu'il les aille cacher dans son cabinet. Il peut même aller chez Mme la duchesse de Bourgogne, quand il voudra être avec elle, sans Mme de Maintenon. En un mot, il faut qu'il s'accoutume à quelque dignité et qu'il y accoutume les autres. Cette nouvelle scène est une crise pour [...] prendre ce

(1) Fénelon a d'abord écrit « ses enfant... », début de « enfantillages », qu'il a biffé pour y substituer « humeurs ».

bon pli. Il n'y (2) reviendra de longtemps, s'il perd une si belle occasion. Plus il montrera de force, d'égalité et de raison, plus Mme de Maintenon changera pour le bien traiter. Il deviendra le maître de sa femme, et tous les autres compteront avec lui. Sinon, tout ce qu'il vient de [fa]ire à l'armée se perdra dans l'antichambre de Mme de Maintenon, et on l'avilira de plus en plus.

3° Comme il s'est familiarisé à l'armée avec beaucoup de gens, toutes les glaces sont rompues avec eux. Il n'a qu'à être avec ces mêmes personnes à Versailles à peu près comme à l'armée. Peut-il croire ni dire qu'il lui soit impossible de continuer à prendre sur soi ce qu'il y a déjà pris si longtemps et avec tant de succès? Mais il faut deux choses. L'une : qu'il proportionne son ouverture et ses manières obligeantes pour le reste des courtisans à celles qu'il vient de prendre avec les officiers d'armée. La seconde chose : que vous lui ouvriez de temps en temps les yeux sur les divers caractères des gens, et sur les choses qui se sont passées autrefois ou qui se passent dans le monde, afin qu'il ne tombe point en mauvaise compagnie et que, faisant grâce à tout le monde en gros, il sache faire justice au mérite de chaque particulier. Je suppose qu'il se réservera toujours des h[eures] pour prier, pour lire, pour s'instruire solidement de plus en plus sur les affaires.

4° Si Mme de Maintenon venait à mourir, ou à languir d'une m[aladie] qui la mît hors des affaires, je crois que Mgr le duc de Bourgogne devr[ait], sans empressement, accoutumer le Roi à lui, et se tenir à por[tée] d'attirer sa confiance, soit pour entrer dans le Conseil, so[it] pour soulager un homme âgé. Sa piété, sa modération, son respect, son esprit réservé et secret pourront faciliter ce progrès dans des temps où le Roi ne saurait où reposer sa tête.

(2) Fénelon a d'abord écrit : « Il ne reviendra... » *Ne* biffé, et remplacé par *n'y*.

5° En ce cas, vous ne devriez faire aucun pas marqué qui pût donner aucun soupçon d'empressement; mais il faudrait vo[us] tenir le plus près que vous pourriez, avec un air simple, ouv[ert] et affectionné pour le mettre en état de vous donner sa confiance. Dieu vous mènera par la main si vous ne reculez pas. Vous aurez devant vous, dans le désert, la colonne de nuée le jour et la colonne de feu la nuit, pour vous conduire.

II

AU R. P. DOUCRIN (DOVERIN?)

A C[ambrai], 9 août 1707.

Je vous remercie de tout mon cœur, mon Révérend Père, de l'attention très obligeante avec laquelle vous avez bien voulu m'envoyer la censure de M. l'évêque de Bayeux (3). Je suis fâché d'apprendre que ce prélat a attendu longtemps une explication des Pères Bénédictins sans pouvoir l'obtenir. Cette congrégation, qui travaille avec beaucoup de savoir pour la littérature ecclésiastique, aurait pu éviter cet éclat et redresser les particuliers du corps qui avaient fait ces thèses. Pour les dispositions générales, il me semble qu'elles ne tendent nullement à finir les disputes. Je sais que le parti remue plus que jamais tous les ressorts secrets pour se relever. Tous les tempéraments (4) sont dangereux, et les personnes bien intentionnées qui admettent ces tempéraments captieux dans l'espérance de la paix font, sans le vouloir, un mal très réel en vue d'un bien imaginaire.

L'ordonnance de M. l'archevêque de Besançon est bonne, pour avertir les lecteurs sans partialité (5). Mais

(3) François de Nesmond, évêque de Bayeux de 1661 à 1715. Le catalogue de la Bibliothèque nationale indique de ce prélat une *Lettre pastorale touchant les petites écoles*, sous la date de 1690.

(4) Modération, compromis.

(5) François-Joseph de Gramont, archevêque de Besançon de 1697 à 1717.

il faudrait de plus (6) marquer les endroits décisifs du Père Jésuite qui lui font mériter cette censure. Il y a longtemps qu'on fait attendre quelque chose là-dessus.

Pour le mandement de M. le nouvel évêque de Gap, je ne l'ai point vu (7). Si par hasard vous en rassembliez plusieurs exemplaires, vous me feriez un vrai plaisir de m'en envoyer un.

C'est avec l'estime la plus sincère et la plus forte que je suis, mon Révérend Père, parfaitement tout à vous.

FR[ANÇOIS] A[RCHE]V[ÊQUE]-DUC DE CAMBRAY.

(6) Les mots « de plus » ont été suscrits après coup.
(7) François Berger de Malissol, évêque de Gap de 1706 à 1738.

PAGES FLAMMÉES

par PIERRE REVERDY

Trop craindre d'être inférieur parfois, c'est risquer de n'être supérieur jamais.

★

Il n'y a pas de trop petites choses pour un grand esprit. Mais les circonstances qui font qu'une chose petite ou grande prend plus ou moins d'importance dans son jeu.

★

Avec cet incroyable privilège de retenir les moindres souvenirs de son enfance, on agit tous les jours avec autant de maladresse et de sottise que si l'on était totalement dépourvu de mémoire.

★

Le désir d'avoir toujours raison nous met presque toujours dans notre tort.

★

Ceux qui s'accommodent le mieux de l'idée de Dieu sont, en somme, ceux que le poids de cette idée n'empêche pas de respirer.

★

Un signe de jeunesse, savoir s'accommoder de tout, — de vieillesse, chercher commodité en tout.

★

Il y a des odeurs fertiles qui s'épanouissent en nous, en foisonnantes gerbes d'évocations.

★

Les plus grandes âmes, ce sont peut-être les plus vides — celles qu'on ne comblerait pas avec de petites distractions.

★

Dans cet immense piège où succombent les éléphants, les souris vivraient fort à l'aise.

★

Une gazelle qui buvait au trou d'eau vient d'apercevoir le tigre qui la guette. Il va bondir. Elle ne peut plus lui échapper. Deux cœurs qui battent.

★

On admire beaucoup l'heureux aboutissement d'un grand projet — mais, dans le for intime, que de projets sont restés émouvants uniquement parce qu'ils n'ont pas abouti.

★

Le mouvement provoque la chaleur et la chaleur provoque le mouvement, mais, au principe, la chaleur ou le mouvement?

★

Ce temps que nous employons si bien se chargera de détruire tout ce à quoi nous l'avons si bien employé.

★

La modestie est beaucoup plus courante au fond qu'il n'y paraît. L'apparence d'orgueil est dans ce que l'amour-propre ou la dignité obligent à faire croire ou à laisser croire qu'on est, que l'on sait très bien qu'on n'est pas.

★

Dans une certaine mesure, la sagesse a dû être imitée des animaux. Un homme a beaucoup de peine à prendre un air aussi méditatif que celui du bœuf au repos.

★

Ce qui donne au monde cette belle fraîcheur et cette ardeur à vivre, c'est le don de pouvoir oublier toujours qu'il est si vieux.

★

C'est l'Histoire qui a doté le monde de ses rides et qui a flétri son visage — Une grande part de notre malheur nous vient d'être nés dans l'antiquité.

★

L'Etat a toujours été un être plus ou moins anémique et ceux qui s'appliquent à le guérir des sangsues.

★

Mieux vaut posséder peu en savourant beaucoup que posséder beaucoup en savourant très peu. L'avare jouit de son avoir dans une sorte de sordide contemplation.

★

Dans les autres, nous aimons ce qui est près de nous, quand ils sont loin, et détestons ce qui est loin de nous, quand ils sont près.

★

La faiblesse commence où cesse le mépris.

★

Pauvreté d'argent et pauvreté de cœur. Ne pouvoir jamais dépenser que de petites sommes, ne pouvoir éprouver jamais que de petites joies.

★

Il est assez commun aux artistes d'avoir un tempérament excessif, le goût, même, de l'absolu. Or, rien n'est, plus que l'art, relatif. L'art c'est le comble du relatif, dans le domaine de l'absolu.

★

Il ne faut pas confondre l'aspect avec la forme. Dans le changement perpétuel des choses préside, à des stades divers une immuable hiérarchie, le fond, la forme, l'aspect.

★

L'aspect n'est que pour l'œil, le fond pour l'esprit seul, la forme pour les sens combinés à l'esprit.

★

S'absorber en un point pour oublier le reste — tout le reste. Les grands travailleurs sont des gens qui ont besoin d'une grande et unique distraction.

★

A lire certains historiens, on croirait que le monde a été créé pour aboutir à l'histoire et l'histoire à la Révolution. Le déroulement d'un film de plus en plus rapide.

★

Soleil de mars comme un manteau léger sur la terre convalescente. — On se dépêtre à peine de la gangue glacée. La vie commence à remonter à fleur de terre. Les bourgeons craquent, luisants comme des ongles au bout des branches. Les fleurs s'étalent. Les abeilles circulent dans l'air tiède, à plein moteur.

★

Tempête effrénée. Le vent furieux s'acharne contre la maison à coups d'épaules, comme un démon qui veut entrer pour tout détruire.

★

C'est déjà bien si je te donne l'envie et l'occasion de mettre, ici et là, quelque chose de mieux, à la place.

★

La musique est, de tous les arts, le plus muet.

★

Ne me parle de rien, si tu ne te soucies pas que ce que tu me dis m'intéresse. Mais, souvent, c'est ce souci de ne dire à quelqu'un qu'on aime que des choses qui l'intéressent qui vous empêche de trouver quoi que ce soit d'intéressant.

★

Etoiles éteintes, grands auteurs morts, lueurs, dans notre ciel de nuit, toujours ardentes.

★

Dans un calme écrasant, ils sont là sans parler, au même infime point de l'univers — par quoi unis — à penser de façon tout à fait différente — la pendule scandant inexorablement le rythme de l'angoisse.

★

Savoir vieillir — l'art de s'accommoder des restes.

★

Tout est faux en art, même le vrai. Tout est vrai en art, sauf le faux. Rien n'y tient que par la justesse.

★

Le talent se sert de tout ce qu'il se rappelle, le génie de tout ce qu'il a su oublier.

★

Considéré d'un certain point de vue, le souci du beau n'est peut-être qu'une simple monstruosité dans la nature.

★

Qui ne rayonne pas, qui ne se projette pas dans les autres n'est pas.

★

Oui, la vie du poète est un rêve perpétuel, il rêve de réalité — son rêve est une hypothèse de vie, comme l'hypothèse du savant est un rêve scientifique.

★

On ne peut cueillir le réel ni l'irréel sans les faner.

★

Comme, dans le sommeil, le rêve se déploie en merveilleux prestiges, le désir et la privation donnent aux biens réels leur valeur poétique.

★

C'est surtout l'âpreté de son exigence à l'égard du réel qui rend le poète absolument impropre à s'y incorporer. Il en pressent le fond, il voudrait le toucher. Il voudrait surtout atteindre les limites de tout ce qui ne vaut à ses yeux que parce qu'illimité.

★

La fortune et le talent à la fois, c'est trop. Ceux qui ont les deux le sentent si bien qu'ils essaient toujours d'en dissimuler la moitié.

★

Ce n'est pas l'art qui vieillit mais, bien ou mal, les sujets. Et, parfois, le charme que prennent, en vieillissant, certains sujets, masque les faiblesses de l'art qui s'en servait.

★

Il y a la vie toute fraîche, dure, un peu coriace et parfois difficile à digérer. La vie salée et poivrée qui donne soif — et, enfin, la vie empaillée qu'avec quelques précautions de science naturaliste, on fait durer.

★

La fortune permet le choix des meilleurs cadres pour bien mettre en relief et savourer la vie. Elle est aussi un beau volant pour donner l'illusion qu'on dirige où l'on veut sa propre destinée — les rames de la liberté.

★

Quoi, vous ne trouvez pas que c'est une magnifique œuvre d'art aussi, une grande et belle fortune, bien modelée?

★

Le bonheur se vit, le malheur s'exhale, en écrits.

★

Agir c'est vivre, contempler c'est revivre. L'homme purement actif n'existe pas.

★

Le contemplatif est celui pour qui l'envers vaut plus que l'endroit.

★

Certains hommes, aux discours merveilleux, sont comme des arbres dont le feuillage serait en bas et les racines dans le ciel. Ils tiennent les promesses de l'aurore et du vent.

★

On se désespère, on gémit parce qu'on ne peut s'empêcher de considérer toujours un peu la vie comme une partie de plaisir ratée. On prend de grands détours pour en dissimuler l'excuse mais, au fond de tout, président le besoin et la poursuite du plaisir. Il brille, plus intense, au-delà du feu même qu'il nous oblige, pour l'atteindre, à traverser.

*

Nous avons chacun nos mesures que nous ne pouvons pas, ou que nous ne pouvons guère, outrepasser. Cependant la poésie est toute dans une aspiration à déborder ces mesures — immensément.

*

Ce sont les eaux les plus calmes et les moins profondes qui reflètent le plus fidèlement les images de la rive et du ciel. L'acte profondément poétique ne consiste pas, à force de talent littéraire, à noyer le poisson — mais à plonger, le plus avant et le plus aventureusement possible, dans le miroir des gouffres pour scruter ses propres bas-fonds. A la poursuite de la poésie, il faut lire le poème comme il est écrit — comme on passe un gué — où l'eau s'insurge et tourbillonne autour de ces pierres inertes qui prétendent briser son courant. Il n'est de poésie obscure que celle dont l'auteur prétend dire une chose, en lui très claire, qu'il s'applique, par ailleurs, à donner, le plus laborieusement possible, à deviner — poésie à clef, style alambiqué, orfèvrerie des versificateurs dessalés, amoureux des vieux vers, toujours renouvelés. Le vers habilement tortillé au bout de l'hameçon. Quant à la poésie qui ne veut rien dire de particulier à personne, qui est et qui n'est que le résidu externe d'un mouvement intérieur et parfaitement gratuit, désintéressé, voire absolument vain, elle ne comporte aucune obsucrité. Elle est limpide comme une goutte de rosée, vermeille comme une goutte de sang, noire comme une goutte d'encre, blanche comme un flocon, verte comme une feuille, dure comme un rocher, illimitée comme le ciel et la profondeur de celui qui la lit, précise comme la succession des nombres dans la perspective de l'infini, elle est à portée des yeux et de l'esprit, mais pas à portée de la main — elle est à prendre ou à laisser. Elle est comme tout ce qui vous entoure et que vous ne pouvez pas entourer —

tout ce que vous ne savez pas que vous êtes — savoir si vous êtes — et tout ce dont vous parlez tous les jours, en termes si simples, brillants ou compliqués et dont vous ne reconnaissez pas le contour, ni le visage si quelqu'un vous arrête et vous demande de quoi vous voulez exactement parler. Elle est enfin ce qu'elle est — comme vous-même — et, peut-être moins que rien, en somme. Qui sait?

★

L'habileté du métier poétique est quelque chose d'assez ressemblant au libertinage du roué en amour. Cependant on n'est poète et grand que dans la mesure où l'on a pu sortir des bredouillements d'un amour passionné des choses et des êtres dans une réalité qui se dérobe à l'étreinte, toujours. Car nos moyens sont faibles et nos désirs nombreux, vastes et inardents, l'imagination dilatée à l'infini et les mouvements réels réduits et comprimés dans l'indéfini limité — l'esprit tendu à toujours prendre et à ne jamais rien donner. Pourtant dans l'absolu, il n'y a pas de préhension sans abandon. La préhension du réel exige une communion, une fusion, au plus haut point d'incandescence une transmutation.

L'homme se garde et s'interdit. Il y a une autre façon de ne pas atteindre la réalité. C'est de mettre l'esprit au pas, les désirs au pli, l'imagination au point de contact avec les apparences sans appui. Les extravagances de l'imagination se conjuguent avec la naïveté des sens — domaine de l'art — domaine des dérèglements contrôlés. — Le réel m'échappe et je n'ai jamais pu m'identifier avec mes apparences — quand je jette les dés sur le tapis, ce n'est jamais mon nombre qui sort — et surtout jamais le même nombre. Je ne suis que l'ombre du nombre. Il me faut aller très loin de ce que je sens pour reconnaître ce que je sens — chercher très loin ce que je pense pour pouvoir prendre la responsabilité de ce que je pense. Et, dans tous ces coups de dés, ces tous les jours, ces coups du sort, il s'établit une

vague moyenne, un chiffre qui, au fur et à mesure qu'il s'allonge, diminue singulièrement de valeur. Ce qui me ressemble le plus, c'est ce qui est, de moi, le plus loin quand je ferme les yeux sur l'insondable profondeur. C'est dans cette nuit de labyrinthe et de dédale, dans cette atmosphère de sous-sol et de cave que j'ai choisi, en aveugle dont les yeux sont au bout des doigts, en sourd qui perçoit le froissement de l'air par les flocons de neige; que j'ai respiré l'odeur âcre des moisissures et filtré l'éther étourdissant des cimes, que j'ai trouvé ma mer, mon ciel d'azur, mon espace sans frein et ma nuit étoilée. Dans la mine sans air et sans clarté, dans le grouillement des mots rongeurs et des idées stérilisantes, dans le dégoût de vivre et le besoin d'aimer, la force de haïr et la paresse de lutter, à travers l'éclatant et savoureux vernis des apparences où la main et l'œil désemparés s'attardent, perce l'amère et sournoise racine du néant. Le poète est un faisceau sensible de reflets. Bloc de quartz — il rêve chaque nuit de diamant.

CHATEAUBRIAND

par ALAIN

Je voudrais tout simplement jeter dans les jambes des critiques un livre assez court qui aurait pour titre « A la gloire de Chateaubriand ». Ce titre suffira presque.

Quel bonheur d'avoir relu les *Mémoires d'Outre-Tombe!* J'ai même relu avec vif plaisir *Les Martyrs*, et jusqu'à des brochures politiques et littéraires, dont quelques-unes m'ont enthousiasmé. J'ai relu ce que je voulais relire; il ne me manque rien maintenant. Je vois tout ce grand homme, et il s'est produit cette fois un Chateaubriand que je crois vrai.

De lui-même, par ses divisions, il distingue premièrement le poète qui rêve à Combourg, qui se plaît aux forêts, aux tempêtes, à la vie sauvage. Et toute sa vie il fut tel. Cette couleur éclaire comme il faut ses diverses actions. Je remarque que ce grand homme est arrivé à un âge avancé avec toute sa jeunesse; ce qui est un exemple admirable de cette poussée d'un germe humain qui s'éclaire et couvre presque un siècle, sans jamais se reposer et sans cesser de provoquer une bienfaisante admiration. Je le vois à Saint-Malo déjà plein de feu, déjà se suffisant, déjà indomptable, et suivant cette magnifique existence à travers la littérature et la politique, et portant, pour finir, des coups redoublés à la détestable censure. Et je dis à Messieurs les Critiques, qui se plaisent à le démolir : « Faites-en autant », eux qui ne font rien que décourager les hommes.

Deuxièmement le voyageur, qui vit l'Amérique, et qui ne la jugea pas mal, par une aptitude de poète à contempler l'universel dans le particulier. J'arriverai à bien saisir le chrétien, le diplomate, le ministre, le royaliste, si je saisis bien le voyageur.

Quand il a vu une plante ou un fleuve il ne les regarde plus;

c'est en lui-même qu'il les voit, c'est en lui qu'ils vieillissent. On dirait qu'il veut toujours peindre le présent par le passé. L'image ainsi éveillée et refoulée n'est plus qu'une métaphore descriptive. Ainsi est fait son style. Aussi plus il vieillit moins il se déplace; il n'a pas besoin de voyager; il n'en a que trop!

Cette peinture du présent par le passé le définit comme historien et encore mieux comme politique. Voyez comme Washington lui sert à juger Bonaparte. Là, il est grand et il domine son temps, il conçoit la république comme la monarchie qui seule garantit la liberté. Ce principe éclate dans toutes ses brochures. Ce qui fait à ses yeux la chute de la monarchie, c'est qu'elle craint la république au lieu de la faire; aussi la république se fait toute seule et très mal. Toutefois le peuple ne méconnaît point son fidèle ami, le défenseur de la liberté de la presse.

Comment démêler de tout cela le Chrétien? Ici encore expliquez le présent par le passé, et tout devient clair. Le modèle de chrétienté est au contact du paganisme et à l'accord caché des hommes les meilleurs, comme on voit dans les *Martyrs,* modèle, selon Augustin Thierry, de la vraie histoire pour la méthode et pour le style. Les voyages en Orient sont encore un retour vers le passé humain; c'est de là qu'il tire la haute philosophie de l'*Itinéraire,* plus serrée alors sur l'expérience que celle du *Génie du Christianisme,* livre un peu hésitant et aussi trop évident, car il ne s'agit pas de prouver que l'esprit chrétien vit dans les grandes œuvres, mais bien plutôt d'apercevoir comment l'esprit chrétien s'est conservé partout, c'est-à-dire comment il s'est formé. La fin de sa vie est très belle, c'est encore un retour sur soi, un essai de la poésie survivante, enfin une admirable jeunesse pleine de feu et d'éloquence. Elle se passe dans la plus pauvre banlieue (la rue Denfert); ce citadin mécontent crée autour de lui la campagne, la continuelle Vallée. Et encore ce refuge il l'a rêvé d'après l'étude de Combourg.



Quant à l'homme politique, Chateaubriand fut un vrai diplomate, toujours disposé à l'accord avec les représentants du passé, qui follement veulent s'appuyer sur le présent. Les rois sont un majestueux passé; là est sa doctrine de la légitimité, si puissante même devant l'étranger.

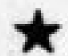
On comprend alors ce style d'ambassadeur qui devint

modèle aussitôt. Souvenez-vous qu'ambassadeur à Londres, il revivait le temps de l'émigration; cela fait un homme.

Dès sa jeunesse apparaît en lui un attribut bien rare, et que je nommerai le Jugement, qui n'est autre chose que le pouvoir d'arrêter tout net un entendement hardi et de lui opposer un sentiment poétique puissant qui comme le fleuve et l'Océan entretenu par les tempêtes produit la généreuse invective.

C'est ainsi qu'il partit à la recherche du passage du N. O., qu'il visita Washington, et qu'il jugea l'Amérique physique et morale. Le premier, il pesa scrupuleusement les émigrants qui firent la Nouvelle-Angleterre et ne cessèrent jamais d'émigrer vers l'Ouest. Avant Tocqueville, Chateaubriand savait tout cela sans la moindre erreur, et fit revivre à jamais des déserts admirables et des fleuves légendaires. Le jugement est tout entier dans cette immobilité équilibrée, qui lui permet de se juger et de se dessiner un avenir. D'où une cohérence très belle en tous ses âges, et, pratiquement, une force de volonté qu'on a rarement vue, et qui a tenu tête à Bonaparte, à Louis XVIII, à Charles X, à tout le parti libéral sous Louis-Philippe, à toute la France qui l'admirait, et recevait à l'improviste une brochure, pleine d'orgueil et de force, appuyée sur un mépris démesuré, et en même temps sur un culte de l'homme sans faiblesse, qui niait la misanthropie, le découragement et l'illusion; qui par ce détour a renouvelé entièrement la science de l'homme moral, a connu le secret de la religion sans croire en Dieu, et de la monarchie sans croire aux rois. Charles X a convenu que Chateaubriand serait probablement son premier ministre, disant seulement que le temps n'en était pas venu; ce temps ne vint point. Par une obstination presque sublime, Chateaubriand fut l'homme populaire en France presque toute sa vie. Il y eut de quoi étonner Bonaparte, qui ne se cache point de le rechercher, de le menacer, de vouloir le séduire comme il savait le faire, et de le définir, à Sainte-Hélène, comme le seul homme d'Etat qu'il ait reconnu. Voilà le paradoxe politique, car enfin l'ambassade à Rome, le Conclave et le Congrès de Vérone, ce ne sont point des rêves et non plus ce pèlerinage de la foi vers son vieux roi quand la Duchesse de Berry le renvoyait à Prague en lui disant : « Vous pouvez tout ». Jamais le pouvoir royal n'en dit plus à aucun autre; et voilà comment Chateaubriand alla pour son compte couronner Henri V et dire à Charles X : « Selon moi la monarchie s'en va ». A quoi le vieux roi répondit : « Mon-

sieur de Chateaubriand, je suis de votre avis. » Après de telles épreuves vous supposez qu'il est fini et vidé. Mais point du tout; il est allègre avec ses plumes de pair. Il est éloquent à la Chambre Haute, au point que les pairs n'osaient le regarder. Et quelle violence envers les traîtres! Quel parti pris toujours contre la révolution qu'il devine d'instinct! Quel jugement de Fouché et de Talleyrand! Bonaparte voulait jeter aux Bourbons la tête du duc d'Enghien; mais lui il a jeté cette tête sur les genoux de Bonaparte, avec toute l'audace qu'on pouvait espérer. Le fait est que, lui vivant, le despotisme impérial était impossible, et que lui vivant, la Censure était impossible. Bonaparte a pensé à le faire sabrer; c'était le seul parti. Mais il échappa à cela comme à la prison, comme à tout, en répétant d'une grande voix ses immuables principes. Et il était tout seul, soutenu par quelque obscur imprimeur et quelques centaines de lecteurs inconnus. Cela, c'est la merveille de la manœuvre politique. Et c'est le fruit de travaux littéraires, de voyages, de négociations, où il ne se fie jamais à un homme qu'il méprise. Invincible mépris! Son ami Fontanes en était épouvanté; sa femme, sa fidèle amie, en mourait de peur en portant sous sa robe un manuscrit recherché par la police. Sa femme, qui, par une chance unique, fut à la fois le plus parfait et le plus fidèle des secrétaires, et qui brava tranquillement la guillotine. Mais lui, vous croyez qu'il était brisé par ces conflits? Point du tout. Il dépensait plus qu'il ne pouvait, et représentait grandement le roi son maître. Toujours maigre et infatigable. Mais n'était-il pas déjà ainsi à Saint-Malo, au temps de son ami Gesril? Et ne fut-il pas imperturbable devant le spectre vénéré de son père, qui jouait très bien, à Combourg, la comédie du despote? Mais Chateaubriand perçait tout cela et jugeait tout cela. Il n'y eut que les femmes pour le mesurer. Elles n'hésitèrent pas; à vue elles le couronnèrent; et lui, refusa la couronne. A mes yeux cela est aussi fort que Bonaparte; seulement il jugea ce comédien, et jamais ne se jugea lui-même comédien, quoiqu'il le fût. Jamais une apparence d'homme fut-elle aussi digne des bois et des forêts où il se réfugiait?



Je finis sur une idée littéraire. Chateaubriand ne se lasse point de citer des vers de son ami Fontanes, comme s'il y avait des vers de Fontanes! Il cite aussi Voltaire comme s'il

y avait le moindre lyrisme dans Voltaire. Du moins il prend dans ce modèle une certaine lumière et vivacité du style qui perce à travers la poésie du souvenir. Et par là il continue le XVIIIe siècle, lui qui est si bien du XIXe. Lui-même a dit ce qu'il fallait dire de toute cette poésie (y compris ses propres vers); il a dit qu'elle manque de nature, ce qui est un des beaux mots de la critique littéraire.

Faut-il parler de l'amour? Non. Car l'amour appartient à la nature, et il n'est merveilleux que par la poésie, comme on voit si bien dans Musset qui serait faible sans ce mélange divin. Je pense que j'ai relu justement Musset ces jours et que j'ai médité sur le fameux « Rappelle-toi » que je me plaisais à rapporter à George Sand, et aux amours de Venise. Tout cela descend de Chateaubriand; s'il y eut au monde un romantique, c'est bien celui-là; classique d'ailleurs comme Boileau. Ces entrelacements font l'histoire de la Littérature.

POÈMES

par RENÉ CHAR

LE MARTINET

Martinet aux ailes trop larges, qui vire et crie sa joie autour de la maison, tel est le cœur.

Il dessèche le tonnerre. Il sème dans le ciel serein. S'il touche au sol, il se déchire.

Sa répartie est l'hirondelle. Il déteste la familière. Que vaut dentelle de la tour?

Sa pause est au creux le plus sombre. Nul n'est plus à l'étroit que lui.

L'été de la longue clarté, il filera dans les ténèbres par les persiennes de minuit.

Il n'est pas d'yeux pour le tenir. Il crie, c'est toute sa présence. Un mince fusil va l'abattre. Tel est le cœur.

ALLEGEANCE

Dans les rues de la ville, il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps divisé. Il n'est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus; qui au juste l'aima?

Il cherche son pareil dans le vœu des regards. L'espace qu'il parcourt est ma fidélité. Il dessine l'espoir et léger l'éconduit. Il est prépondérant sans qu'il y prenne part.

Je vis au fond de lui comme une épave heureuse. A son insu, ma solitude est son trésor. Dans le grand méridien où s'inscrit son essor, ma liberté le creuse.

Dans les rues de la ville, il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps divisé. Il n'est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus; qui au juste l'aima et l'éclaire de loin pour qu'il ne tombe pas?

MADELEINE À LA VEILLEUSE PAR GEORGES DE LA TOUR

Je voudrais aujourd'hui que l'herbe fût blanche pour fouler l'évidence de vous voir souffrir : je ne regarderais pas sous votre main si jeune la forme dure, sans crépi de la mort. Un jour discrétionnaire, d'autres pourtant moins avides que moi, retireront votre chemise de toile, occuperont votre alcôve. Mais ils oublieront, en partant, de noyer la veilleuse, et un peu d'huile se répandra par le poignard de la flamme sur l'impossible solution.

LES PREMIERS INSTANTS

Nous regardions couler devant nous l'eau grandissante. Elle effaçait d'un coup la montagne, se chassant de ses flancs maternels. Ce n'était pas un torrent qui s'offrait à son destin mais une bête ineffable dont nous devenions la parole et la substance. Elle nous tenait amoureux sur l'arc tout-puissant de son imagination. Quelle intervention eût pu nous contraindre? La modicité quotidienne

avait fui, le sang jeté était rendu à sa chaleur. Adoptés par l'ouvert, poncés jusqu'à l'invisible, nous étions une victoire qui ne prendrait jamais fin.

ASSEZ CREUSE

Assez creusé, assez miné sa part prochaine. Le pire est dans chacun, en chasseur, dans son flanc. Vous qui n'êtes ici qu'une pelle que le temps soulève, retournez-vous sur ce que j'aime, qui sanglote à côté de moi, et fracassez-vous, je vous prie, que je meure une bonne fois.

CETTE FUMEE QUI NOUS PORTAIT

Cette fumée qui nous portait était sœur du bâton qui dérange la pierre et du nuage qui ouvre le ciel. Elle n'avait pas mépris de nous, nous prenait tels que nous étions, minces ruisseaux nourris de désarroi et d'espérance, avec un verrou aux mâchoires et une montagne dans le regard.

CUR SECESSISTI ?

Neige, caprice d'enfant, soleil qui n'a que l'hiver pour devenir un astre, au seuil de mon cachot de pierre, venez vous abriter. Sur les pentes d'Aulan, mes fils qui sont incendiaires, mes fils qu'on tue sans leur fermer les yeux, s'augmentent de votre puissance.

REDONNEZ-LEUR...

Redonnez-leur ce qui n'est plus présent en eux,

Ils reverront le grain de la moisson s'enfermer dans l'épi et s'agiter sur l'herbe.

Apprenez-leur, de la chute à l'essor, les douze mois de leur visage,

Ils chériront le vide de leur cœur jusqu'au désir suivant;

Car rien ne fait naufrage ou ne se plaît aux cendres;

Et qui sait voir la terre aboutir à des fruits,

Point ne l'émeut l'échec quoiqu'il ait tout perdu.

QUATUOR SUR LE THÈME DE L'AMOUR ET DU TEMPS

par JEAN CASSOU

Valério aimait à réunir trois amis dans la maison où il se retirait durant l'été et qui, en un site plaisant, parmi des jardins, domine de très haut la coupure du fleuve. Les soirées y étaient fraîches et reposaient les quatre compagnons des tracas citadins. Il y avait là, outre Valério, le jeune Octavio, désinvolte, radieux, écumant, avec ses gestes prompts et ses yeux noirs de poulain arabe, le vieillard Cañizarès, au visage bilieux et parcheminé, enfin un homme entre deux âges qu'on appelait don Pédro et dont on ne savait pas grand'chose, dont il n'y avait sans doute pas grand'chose à savoir ni à dire. Lui-même ne disait pas grand'chose. C'était un homme fort agréable. Naturellement les entretiens roulaient constamment sur les femmes.

OCTAVIO

Elles sont merveilleuses. Je me doutais bien qu'elles étaient merveilleuses, et j'avais hâte de les approcher. Quand je faisais mes études et que je n'étais encore qu'un enfant, je ne pensais qu'à elles, je brûlais, je m'impatientais. Les enfants sont si sots et si timides! Je ne sais si chacun de vous se rappelle le garçon qu'il a été. Un lamentable nigaud! Laquelle, soupirais-je, laquelle va venir? Eh bien! elles sont venues. Non pas une, mais toutes!

VALÉRIO

C'est le second stade. Oui, mon ami, je me rappelle. Mais je sais — pour ce qui est de moi en tout cas — que le garçon de vingt ans est aussi nigaud que celui de seize. Toutes, n'est-ce pas? Quel émerveillement! Poursuivez votre conte.

OCTAVIO

Ne vous moquez pas de moi. Ce serait indigne d'un maître de maison aussi généreux. Mais dans cette délicieuse retraite que nous faisons sur les hauteurs, loin du monde, nous avons convenu d'être libres et sincères les uns avec les autres. Et vous avez autorisé ma jeunesse à s'abandonner devant vous. Je n'éprouve, malgré la distance de nos âges, aucune gêne à vous parler comme je fais.

VALÉRIO

Vous êtes l'un de nous. Vous êtes l'un de ceux que fut chacun de nous. Et qui se moquerait de vous se moquerait de lui-même. Vous priver du droit de se mettre à nu serait nous priver du même agrément. Qu'en pensez-vous, Cañizarès?

CAÑIZARÈS

Hélas! ma propre confession est si amère que je n'ai envie de me moquer de personne. En outre, elle est si publique, et depuis si longtemps, que je ne puis parler de moi-même sans provoquer immédiatement des sourires entendus. C'est vous dire si je me sens à l'aise avec vous et disposé à tout entendre sans railler, comme à tout confesser sans craindre de raillerie ni par conséquent me contraindre. Parlez, Octavio : nul de nous ne sourira.

OCTAVIO

Vivent donc les vacances! Et laissez-moi vous raconter mon bonheur, le raconter à toutes brides, et tel que je le ressens.

CAÑIZARÈS

Vous êtes heureux, Octavio?

OCTAVIO

Comment ne serais-je pas heureux? Heureux comme le voyageur qui, après une navigation occupée dans les soutes, aborde une île enchantée. Heureux comme la bête affamée à qui l'on offre enfin une platée prodigieuse. Les toutes premières années de la jeunesse sont atroces. On rêve l'amour, on l'attend, on l'imagine et on se désespère. Et puis la fête commence. Il n'y a qu'un léger changement au programme : on rêvait l'amour, c'est-à-dire sans doute qu'on voulait une femme. On n'a pas l'amour, on a les femmes. C'est autre chose,

mais vive Dieu! ce n'est pas trop mal non plus. L'amour, je ne l'ai pas encore rencontré. Mais j'aime les femmes.

CAÑIZARÈS

L'amour viendra. Il viendra assez tôt, mon pauvre petit.

OCTAVIO

Vous dites cela d'un ton si grave, Cañizarès, que j'aurais envie d'éclater de rire, malgré notre pacte. Bah! Qu'il vienne! On verra bien. Pour le moment, je suis entré dans le royaume des femmes. C'est un admirable pays.

VALÉRIO

Dans chaque femme qui consent à vos turbulences, vous voyez une ambassadrice du pays des femmes. C'est une déléguée de la femme, une image de l'amour. Peu importe, n'est-ce pas, qu'elle soit blonde ou brune, s'appelle Dorothée ou Clélie! Peu importe qu'elle soit celle-ci, celle-ci en particulier, celle-ci et non celle-là! Heureux, oui, heureux Octavio!

OCTAVIO

Cher Valério, vous me comprenez à ravir. Que demandais-je à mon matin? C'était qu'il m'apportât une bouche qui me dirait : je t'aime.

VALÉRIO

Deux lèvres et n'importe quoi autour. Mais la glace de votre orangeade est fondue, Octavio. Vous avez le seau à votre main droite : servez-vous. Boire est bon aussi. Buvez.

OCTAVIO

J'aime boire, j'aime aimer, j'aime tout. C'est une joie fabuleuse, et qui donne le vertige, que d'entendre une bouche vous dire : « Aucun homme ne m'a donné autant de plaisir que toi. »

CAÑIZARÈS

Toutes les femmes disent cela.

OCTAVIO

Vous croyez?

CAÑIZARÈS

Je le sais.

OCTAVIO

Vous le savez, vous, Cañizarès?

CAÑIZARÈS

Avant de jouer le personnage que vous voyez devant vous, Octavio, j'ai été aussi jeune que vous. Bien sûr, je me suis marié tard et j'ai été le vieux Cañizarès. Mais avant, au cours des nombreuses années qui ont précédé mon entrée dans ma peau, vous pouvez bien concevoir, fanatique jeune homme, esprit absolu et plein de sa découverte, qu'il me soit arrivé deux ou trois aventures. Non? Ces maigres aventures, pour lesquelles vous marquez un indulgent dédain, m'ont au moins appris que toute maîtresse dit à tout amant, la première fois qu'elle fait l'amour avec lui : « Chéri, aucun homme ne m'a donné autant de plaisir que toi. »

OCTAVIO

Ah?

VALÉRIO

Et l'amant est bien content d'entendre de telles paroles, surtout lorsque, comme vous, cher garçon, il débute dans la carrière amoureuse. Alors vous les prenez comme un brevet, un certificat, le diplôme de votre examen et la consécration de votre initiation. Vous voilà passé au rang d'homme. Car tous les hommes savent fort bien faire l'amour, et tous le font mieux que tous les autres, même Cañizarès. Les femmes ont dit ces paroles à Cañizarès, comme aux autres. Et la première femme qui les a dites à Cañizarès les avait dites à l'amant qu'elle avait eu avant lui, les a répétées à celui qu'elle a eu après. Et chaque fois elle était sincère.

CAÑIZARÈS

Et c'est cela qui, pour moi, s'est avéré tout de suite intolérable. Car je suis ainsi fait que je ne puis vivre dans l'instant. Le passé est là, qui me torture. Et l'avenir, qui m'angoisse. Qu'une femme me dise que je lui ai donné plus de plaisir que ses autres amants, c'est m'avouer qu'elle a eu d'autres amants. Je m'en doute bien, ma foi! Mais c'est très désagréable qu'on appelle mon attention là-dessus. Et que l'on me donne à penser qu'après moi elle aura encore d'autres amants. Et que, chaque fois, la même cérémonie se répète : le délire, l'extase, le sommet atteint, avant quoi, après quoi il n'y a que

néant. Vivez votre présent, Octavio, vivez l'heure, et grand bien vous fasse!

VALÉRIO

Vivez, Octavio, des présents successifs, hétérogènes l'un à l'autre, et chacun absolu et parfait. Soyez sans mémoire.

CAÑIZARÈS

Moi, j'ai beaucoup de mémoire. C'est un effroyable don. Je me rappelle et je suppute. Ça recommence toujours, j'enregistre, et je suis le même. La femme qui est dans mes bras est aussi la même que celle qu'elle a été et qu'elle sera. Il faudrait que je fasse un effort fantastique pour me persuader que, dans mes bras, elle est unique. Une autre que celle qu'elle fut ou qu'elle sera dans les bras d'un autre, d'encore un autre, d'encore un autre. A chaque fois différente. C'est très difficile de s'en persuader. Moi, je ne peux pas.

OCTAVIO

Voilà des choses à quoi je n'ai jamais pris garde.

VALÉRIO

Vous y prendrez peut-être garde un jour.

OCTAVIO

Mais, Cañizarès, cela doit être un supplice!

CAÑIZARÈS

Ma vie est un perpétuel supplice.

VALÉRIO

Vous êtes dans le pays des femmes, Octavio. Cañizarès dans celui du temps. Laissez, Cañizarès, toute dignité de côté, et racontez à ce charmant oiseau, combien l'on souffre dans le pays du temps.

CAÑIZARÈS

Permettez-moi de ne point aborder encore ce terrible sujet. Mais comme chacun de nous se définit ici moins par ce qu'il parvient à révéler ingénument de lui-même que par le portrait qu'en contraste il dessine des autres, je vais vous dire comment je vois Octavio, comment, par les yeux de mon esprit, je le suis pénétrant dans le grand pays des femmes. Il ne sait pas très bien lui-même de quoi est fait le bonheur

qu'il éprouve; il ne peut que pressentir obscurément le secret de sa propre nature. Mais peut-être se reconnaîtra-t-il dans la figure qu'auront tracée ma nostalgie, mon admiration — mon envie.

OCTAVIO

Oui, dites, dites! Je veux savoir! Cela donnera plus de prix encore à mes plaisirs!

CAÑIZARÈS

Je suis jaloux de tout. De vous donc aussi, Octavio. Passionnément jaloux d'un bonheur qui m'est interdit. Et comme tout jaloux, je sais. Si je suis jaloux, c'est justement que je sais. Nul mieux que moi, par conséquent, ne pourrait disséquer votre fascinant privilège.

OCTAVIO

Vite, savant Cañizarès! Cher Cañizarès! Vite! Parlez-moi de moi!

CAÑIZARÈS

Octavio est un jeune amoureux. Amoureux de quoi? Bah! de tout, de la vie, des choses de la vie et de ce monde, de lui-même. De lui-même, ai-je dit? Non, pas de lui-même. Il a trop d'orgueil, de force et d'appétit pour être amoureux de lui-même. Il est lui-même et ne s'en soucie nullement. Il aime. Il faut être puissant pour aimer, et Octavio est puissant. Quand on l'est à ce formidable degré on est indifférent à soi-même. Que demandait-il à son destin? C'était qu'il lui permît de quitter son ridicule état d'adolescent et de franchir enfin les portes du jardin des fleurs et des passions. Le voici dans l'empire! Ce qui est de lui-même et de ce que chacun des hommes (ou chacune des femmes) peut en penser, que lui importe? Il a son monde à lui, son quant à soi. Il a ses mains, ses yeux, ses rêves, ses livres, ses chansons, et cela ne regarde personne. Tout ce qui lui arrive, tout ce que lui offre l'aventure vient enrichir ce trésor. Et alors il passe. Il aperçoit une rose, il la respire et, comme dit l'autre, le voilà odeur de rose. Cette rose ne s'est faite odeur de rose que pour lui. Le fut-elle, le sera-t-elle pour d'autres? Ceci lui est parfaitement égal. Mais l'odeur de rose, oh! la totale odeur de rose! « Merci, mon beau destin! » soupire-t-il en continuant sa route. La mort sera encore pour lui présent et présence. Car l'homme éternellement jeune est celui qui,

fièrement, joyeusement, courageusement, dans toute sa pleine vitalité, passe et veut passer.

OCTAVIO

En somme, vous faites de moi un petit animal.

CAÑIZARÈS

Mon Dieu, non. N'allons pas si loin. J'ai mis dans votre bouche une parole de gratitude pour votre destin. Il peut y avoir de la lucidité en vous, de la générosité, une bienveillante et sympathique reconnaissance pour les bienfaits reçus et les créatures rencontrées. Il peut même y avoir une certaine mélancolie devant ces créatures, leurs gestes, leurs baisers et la fragile persuasion où elles ont été de vous avoir connu, compris, aimé. Elles ont vécu, elles aussi, avec vous, une heure parfaite. L'heure a passé. L'heure a passé comme vous et votre maîtresse. L'heure a caché sa face sous son voile et s'en est allée vers la disparition. Elle a rejoint en silence le cortège mortel de ses sœurs, toutes les heures humaines.

OCTAVIO

Le tableau que vous venez de me peindre est, au bout du compte, assez funèbre. Mais vous avez peut-être raison, et je l'accepte pour le tableau véritable de ma folle jeunesse.

CAÑIZARÈS

O bel Octavio, je vous parle avec des sanglots au fond de la gorge. Moi, il faudrait, pour me mettre d'accord avec chaque affaire qui m'échoit, avec chaque anecdote, avec chaque épisode, avec mon interlocutrice d'un jour, d'une heure, que je me divise. Il faudrait que je me découpe moi-même en autant de chapitres, et cela me ferait saigner, et je ne m'y puis résoudre. Ma vie est une, du commencement à la fin, et je ne la saurais envisager autrement que dans cette continuité. Cette femme qui est là, dans mes bras, d'où vient-elle? Qu'apporte-t-elle avec elle, quelle charge de souvenirs et de compromis, que je ne connais point et ne connaîtrai jamais? Elle me parle, les yeux mourants, du plaisir que je lui donne, et cela est vrai : je lui donne du plaisir. Mais à qui? Quelle est cette femme à qui je donne du plaisir? Une émanation, une ombre d'elle-même surgie de la multiple confusion de son passé et qui s'effacera dans la multiple confusion de

son avenir. Un néant. Le présent est pour moi un néant. Une insaisissable et dérisoire illusion. Cette femme est un fantôme et j'ahanne à embrasser la réalité dont ce fantôme est la fallacieuse image.

OCTAVIO

Que le monde est neuf! Oh! que le monde est neuf! Vous m'avez dénoué, Cañizarès, et je puis proclamer mon impertinente joie d'être ce que je suis. Moi, je ne me pose aucune de vos absurdes questions, je ne m'interroge sur aucune de ces femmes que j'aborde et qui tombent dans mes bras, et je me garde bien de les interroger, elles aussi. Chacune me donne un regard, un parfum, une couleur, une musique, une saison. Et cela est infini, la variété du monde! De quoi combler l'avidité de mon génie.

CAÑIZARÈS

J'avais atteint un âge assez avancé lorsque je prétendis devenir sage. Et voici la résolution que prit ma pauvre sagesse. Oh! ce ne put guère consister qu'en une demi-solution. Je voulus réduire mon mal au moins à ceci qu'il ne s'étendît plus au passé, mais seulement à l'avenir. Les jalousies rétrospectives sont dévorantes : je les supprimai. Je me mariai, j'épousai une fille née de la veille, encore ignorante de tout, merveilleusement niaise, une vierge absolument vierge et aux lèvres de laquelle tremblaient encore quelques gouttes du lait maternel. Cette fois, me disais-je, je n'aurai plus à me tourmenter pour son passé, à m'inquiéter des baisers qu'elle aurait pu connaître, car elle n'a rien connu. Je n'aurai souci que du galant possible. Je n'aurai peur que de l'avenir. Mais au moins ce sera de la peur : ce ne sera plus cette taraudante souffrance, faite de questions vaines et d'énigmes. Et avec des cadenas aux portes et des grilles aux fenêtres on peut calmer sa peur. Une bonne duègne, et la femme au logis, jour et nuit près de vous : rien à craindre. La peur est dominée. Il ne peut rien advenir. Vous savez ce qui est advenu. On en a conté l'histoire, on a même ajouté que j'étais mort dans l'aventure. Je ne suis pas mort, mais j'ai souffert mille morts. L'avenir est devenu passé. Ce que je redoutais tant a plongé dans le passé, et ma douleur a repris son aspect total : car je ne cesse de me demander comment tout cela a pu se faire, et ce que cette petite fille que j'adorais a pu éprouver sous les caresses de son amant. Elle n'avait pas

de passé quand je l'ai eue prise : elle a fini par en avoir un pour moi, et la vieille torture a reparu sous sa forme complète. J'ai recommencé à souffrir du temps dans toutes ses dimensions.

VALÉRIO

Il y a de l'extrême dans le nom même de la province dont vous êtes originaire, Cañizarès. Et c'est votre destin que d'aller à l'extrême de la douleur. Vous ne pouvez vous limiter, ni limiter votre mal. Il ne saurait connaître de terme.

CAÑIZARÈS

La pensée ne se lasse jamais. Elle doute, elle interroge, elle invente, elle ronge. C'est le vautour au service des dieux. Ils ont l'éternité pour eux et nous ont donné le temps. Ce temps, au moins, si nous l'avions! S'il était vraiment à nous! Si nous en étions les maîtres! Mais ils nous ont fait là un présent dont nous ne savons ni ne pouvons nous servir. C'est seulement un instrument de supplice.

VALÉRIO

Jamais, jamais vous n'avez connu le repos? Une heure, une minute de repos... rien qu'une minute...

CAÑIZARÈS

Soyons justes. Parmi les quelques rares maîtresses de ma jeunesse il en fut une qui laissa quelque répit à mon délire. C'était une Valencienne, assez jolie, ma foi, assez piquante aussi et même ardente, et qui n'était occupée que d'elle-même. Toutes les femmes le sont, me direz-vous, mais plus ou moins, et celle-là l'était à un point extraordinaire. Si bien que ses amours n'avaient point marqué en elle. Sa petite cervelle les avait véritablement oubliées et je n'en trouvais aucune trace dans ses propos ni dans sa chair. Elle n'avait aucune de ces absences où l'on devine un souvenir. Elle échappait à l'œil le plus vigilant, et le diable sait si mon œil est vigilant. Non, elle était admirablement frivole. Elle était toute lisse, et les baisers avaient glissé là-dessus. Jamais elle n'avait pensé à rien. Car elle ne pensait strictement et absolument qu'à elle-même, et tout ce qui lui arrivait se ramenait à elle-même. Elle ne parlait que d'elle et de ce qui touchait à sa petite personne. Elle parlait sans cesse de Valence parce que c'était sa patrie; elle en était fière et pré-

tendait réagir à tout en fille de Valence. « Ainsi sont les Valenciennes, mon cher! me disait-elle. Ah! vous aimez une Valencienne. » Son parfum, sa peau, ses cheveux, son tour de hanche n'étaient point des trésors que tel ou tel galant lui avait découverts en les aimant : c'étaient des traits propres aux Valenciennes, et elle me répétait avec complaisance les mots que ses amies disaient d'elle : « Ah! cette Inès, la voilà bien, avec ses grands airs de Valencienne! » Quant à ses liaisons amoureuses, elles ne l'avaient pas intéressée, elle était au-dessus, c'étaient minimes détails qui ne l'avaient pas atteinte, qui ne l'avaient pas changée, qui n'avaient en rien servi l'importance qu'elle se donnait, et les dames de sa société la connaissaient mieux que n'avaient pu la connaître ses imbéciles d'amants. Sa gloire était un bloc, étranger à ces passagères contingences, et la moindre historiette de ses années de couvent, historiette où avaient triomphé sa grâce, son esprit, son humeur, son mérite, tout ce qui était illustre en elle, avait à ses yeux beaucoup plus de charme que les banales galanteries qu'on avait pu lui débiter et les étreintes par quoi un amant pareil aux autres avait pu la confondre dans l'égalité des gestes de l'amour commun. Elle vivait dans sa légende. Il n'y avait donc en elle rien qui pût exciter ma jalousie. Je ne me heurtais en elle à aucun de ses précédents amants. J'avais beau chercher : je ne trouvais qu'elle. Car en elle il n'y avait qu'elle. Ceci sans doute la rendait-il un peu ennuyeuse. Mais j'étais rassuré, et c'est là tout ce qui m'importait. Je pouvais m'adonner tranquillement à ma passion : celle-ci confluait avec celle qu'elle se portait à elle-même. Il y avait entre nous une parfaite harmonie.

VALÉRIO

L'heureuse aventure! Comment cela a-t-il fini?

CAÑIZARÈS

Un incident quelconque a mis fin à nos amours. Elle ne s'est guère plus souciée de notre séparation que de celles qui avaient interrompu d'antérieures intrigues et a poursuivi sa route d'aimable Valencienne toute préoccupée d'elle-même, de ses adorables gentillesses et de ses éclatants caquets. Oui, ce fut la seule heureuse aventure de ma vie, la seule qui ne m'ait point fait souffrir.

OCTAVIO

Souffrir... C'est le *principium individuationis* qui fait souffrir, à savoir l'apparition, dans toute la confusion de l'espèce, d'une personne, une, qui se détermine, s'affirme, s'affiche. Moi, j'aime l'espèce.

VALÉRIO

Mon jeune bachelier, c'est plaisir que de vous entendre philosopher avec tant de plaisir. La philosophie sans pleurs! Qui rit au contraire, et de toutes ses dents. Allez, poursuivez!

OCTAVIO

J'aime l'espèce. Que le monde est neuf! Oh! que le monde est neuf! Le monde dans son ensemble, dans sa masse, le monde global. Les femmes, vous dis-je! De l'une je passe à l'autre, elles sont les femmes. L'espèce femme, l'élément féminin, mon élément. Parfois j'exhibe ma maîtresse du jour à mes amis, je l'emmène et l'étale dans nos fêtes. Ils me félicitent, ils me l'envient, et je me sens très fier. Hé, hé! D'autres fois je garde ma conquête pour moi seul et je savoure mon secret. De toutes façons ce sont là des histoires qui me sont arrivées à moi : elles me feront des souvenirs et me composeront ma chronique. La brune, la blonde, la méchante, la très douce, l'infidèle, la pétulante et la plaintive, tour à tour, se sont introduites dans mon temps à moi, dans mon incessante durée, mon abondante et magnifique durée. Que m'importe la durée où elles sont elles-mêmes, leur durée?

CAÑIZARÈS

Pour moi, c'est cela seul qui importe et que je m'affole de ne pouvoir comprendre. Tout ce qui, de cette durée personnelle, à ses deux bouts, sinon aussi à son centre, m'échappe!

OCTAVIO

Quand j'aime une femme, je les aime toutes. Quand je les aime toutes, j'en aime une. Au sortir du lit de ma maîtresse je me replonge, avec mes amis, dans les bals et les cabarets : là mille tentations m'accueillent et il me semble qu'en y cédant je rends encore hommage à ma maîtresse. Découvrir une chevelure blonde et un œil bleu, c'est ajouter je ne sais

quel prix exaltant au charme des cheveux châtains et des yeux noirs de ma maîtresse et au culte plein d'éperdue gratitude que je leur porte. C'est aimer ma bien-aimée que d'aimer les fêtes et l'amour.

CAÑIZARÈS

La jeunesse, sous la forme, du moins, de votre furieuse jeunesse, Octavio, connaît la plus parfaite solitude. Vous êtes vraiment seul et fort de votre solitude. Votre solitude, c'est votre histoire, et il n'y a rien d'autre au monde, rien ni surtout personne. Moi, je ne suis jamais seul. L'autre est toujours là et m'habite.

OCTAVIO

L'autre, c'est pour moi la chance de mes regards, le plaisir de ma main, l'instant qui m'a été donné, et si beau que sa beauté consiste à passer.

CAÑIZARÈS

La femme de cet instant, mais elle a vécu dans une autre maison, dans une autre chambre, dans un autre instant! Elle a chanté ses romances pour un amant d'autrefois, dansé avec lui, et il avait son bras autour de sa taille souple et qui se ployait langoureusement. L'impitoyable image! Cette femme, une coupure arbitraire, artificielle l'isole de son passé, mais en vérité le passé la tient. Les frissons de jadis sont demeurés gravés dans son corps, ce corps qui est là, le sien, le sien hier, le sien aujourd'hui, demain, toujours, ce même corps. Il n'y a que ce corps au monde, cet être qui est, alors que plus rien d'autre ne subsiste. Car c'est le monde qui passe, tandis que cette femme est ce qu'elle fut et sera. O mes amis, mes amis! Cañizarès est amoureux.

OCTAVIO

Je pense que nous donnons le même nom à des choses bien différentes.

VALÉRIO

Et auxquelles vos chants alternés, mes amis, imposent leur qualité tranchée. Pour moi qui vous écoute, je pourrais en composer une comédie fort plaisante et dont les rôles seraient distribués avec exactitude. Mais c'est moi qui à ces rôles don-

nerais leurs noms : vous, Octavio, c'est vous qui vous appelleriez l'Amoureux. Le Jeune Amoureux. Vous, Cañizarès, le Jaloux.

OCTAVIO

Et vous, Valério? Le Docteur sans doute?

VALÉRIO

Ou l'Auteur. Il s'incarne dans chacun des personnages, il se reconnaît en chacun. C'est pourquoi il tient les fils et aide si aisément chacun à donner la réplique. Il y a aussi un personnage, mais qui n'a encore rien dit : c'est don Pédro.

DON PÉDRO

J'attendais que vous me donniez la parole. Ou plus précisément j'attendais que la comédie fût assez engagée pour que je prisse conscience du rôle que vous m'aviez attribué. Car pour ce qui est de moi, je n'avais jamais pensé que je fusse un personnage, ni n'avais jamais su lequel. A présent je commence à voir ma différence.

VALÉRIO

Parbleu! Vous êtes sans drame, don Pédro. Et il fallait bien qu'il y eût un drame et que le drame se jouât pour que vous puissiez sortir de votre silence et dire : « Eh bien, moi, messieurs... rien... Je ne suis rien, ni personne... Je suis celui qui se contente de vivre sans savoir qu'il fût quelqu'un et que ce quelqu'un fût si rare... » Car en vous, don Pédro, le drame est résolu. Laissez-moi donc vous présenter. Don Pédro, c'est don Pédro, celui qu'on nomme du nom le plus familier et le plus courant. Don Pédro s'est marié jeune, il a eu des enfants, il a travaillé pour nourrir sa famille. Que vous dirai-je encore?

DON PÉDRO

N'ajoutez rien de plus, Valério. Je suis un homme modeste. Et bien indigne du fécond auteur que vous êtes. Je suis l'homme quotidien, l'homme de tous les jours.

VALÉRIO

Et c'est en quoi vous êtes, vous, le maître du temps. Vous avez fait accord avec le temps, vous avez su comment prendre ce monstre. Vous ne le réduisez pas à des instants intenses et

prestigieux, comme le jeune Octavio. Vous ne vous laissez pas non plus torturer par lui comme Cañizarès, qui lutte à bras-le-corps avec ses différentes figures, présent, passé, avenir, passé dans le présent, avenir dans le présent, passé dans l'avenir, et toutes les combinaisons qu'une mathématique exaspérée peut en former. Le temps où vit madame votre épouse s'est confondu avec votre temps à vous. Elle est votre compagne. Et vous et elle, et vous deux ensemble, et cette création qu'est votre amour, ô puissant créateur, artiste qui s'ignore, homme véritablement homme, tous deux, et tous deux confondus, vous avez vécu et vous vivez votre vie, minute à minute, heure à heure, jour à jour, et vos années sont vos années. Bien sûr, don Pédro, vous ne vous étiez jamais interrogé sur toutes ces choses dont nous avons parlé ce soir, vous ne saviez pas, vous n'aviez pas à savoir.

DON PÉDRO

Ce soir je sais. C'est-à-dire que je sais que je n'avais pas à savoir. Je n'avais qu'à vivre. Je puis donc vous parler de ma vie. Octavio ouvre de grands yeux. Cañizarès en ouvre de plus grands encore, des yeux atrocement curieux et qu'accompagne un pli particulièrement amer de sa bouche amère. Oh! je vous dirai des choses bien simples, Cañizarès, bien simples. Félicia, ma femme, est mon double. Je lui parle comme à moi-même et lui conte, chaque soir, ce qui a occupé ma journée. Elle en fait de même. Ses souvenirs sont mes souvenirs et ses soucis mes soucis. Nous partageons.

VALÉRIO

J'ai lu chez un auteur septentrional une conversation qui ressemble à la nôtre. C'est une sorte de banquet philosophique. Il y a là des personnages divers, traités chacun dans son caractère. Et à la fin, ces gens découvrent un spectacle extraordinaire. Ils s'en approchent avec surprise. Oh! l'extraordinaire spectacle! Une tonnelle dans un jardin, et là, autour d'une table, autour du petit déjeuner, de ce petit déjeuner qui recommence avec chaque soleil, un mari et sa femme. Un mari. Le Mari. C'est un bien curieux homme et qui a pris le parti le plus singulier. Il a trouvé cette chose prodigieuse, la répétition des mêmes actes, heureux ou malheureux, oui, malheureux aussi, et parfois terriblement malheureux, mais leur ensemble peut et doit s'appeler le bonheur.

DON PÉDRO

Vous êtes bien aimable d'appeler cela le bonheur. Je l'appellerai la vie, tout simplement.

VALÉRIO

Disons que vous avez trouvé la vie, don Pédro. Vous possédez la vie.

CAÑIZARÈS

Il y a des maris trompés.

DON PÉDRO

Ceux qui jouent dans les comédies où il y a des maris trompés. Vous avez votre rôle, Cañizarès. Moi, j'ai le mien. Et du mien on ne parle pas. Le mien, on ne l'emploie jamais. Il fallait que Valério fût un auteur bien audacieux et bien original pour me faire participer à votre dialogue. Je veux le remercier du grand honneur qu'il m'a fait.

CAÑIZARÈS

Peut-être ne vous a-t-il mis en scène que pour donner plus de relief à l'univers où je vis, respire et me meus et qui est l'univers de la souffrance.

VALÉRIO

Ne m'accordez point de si habiles intentions. Je suis un auteur plein d'équanimité, tous mes amis sont égaux dans mon cœur, tous sont possibles et tous sont vrais, mais je me demande seulement, don Pédro, si vous n'êtes pas le plus original et le plus profond, celui qui mérite d'être donné en exemple et de me fournir ma moralité.

CAÑIZARÈS

Tout doux! Je me demande, moi, si don Pédro n'est pas, au bout du compte, un béat et impérieux égoïste, qui a pris possession de sa femme, l'identifie à lui-même, l'assimile, la dévore et, par conséquent, n'a plus à redouter les écarts d'une personnalité qu'il a réduite et se trouve, dans sa paisible digestion, l'homme le plus monstrueusement heureux de la terre.

DON PÉDRO

Je ne comprends pas ce que vous allez imaginer là, Cañizarès. Ma bien-aimée Félicia est une personne. Elle existe, elle est distincte de moi, je l'ai choisie, je l'estime, j'écoute ses pensées. Mais nous conjuguons nos deux vies, nous les associons en un même rythme, nous dialoguons. Je l'ai rencontrée jeune fille, et j'étais jeune moi-même. Nous entreprenions la vie : nous l'avons entreprise ensemble. Il nous fallait travailler et gagner de l'argent. Ce sont choses qui se font jour à jour. Des enfants nous sont venus. Ils ont grandi. Le temps passait, notre temps, et nous avions nos heures, nos journées, nos enfants, nos peines et nos joies, et tout cela était commun. Que pourrais-je vous dire d'autre et comment pourrais-je me faire entendre? Ce que je vous dis là est-il si bizarre? Je sais bien que je m'exprime avec difficulté. Il a fallu, pour que je m'y efforce, vos propos qui, contrastant avec mon petit traintrain obscur, ont éveillé chez moi quelques lueurs sur ma personne. A présent je conçois cette personne, mais j'éprouve beaucoup de peine à la décrire. Pardonnez-moi...

VALÉRIO

Décidément, vous n'avez pas votre place dans une comédie. Je ne sais ce qui pourrait vous arriver. Rien, sans doute, de ce qui arrive dans les comédies.

DON PÉDRO

Ma durée n'est pas de celles qui se transposent de la vie sur la scène. J'attends un créateur.

VALÉRIO

Il ne saurait rien tirer de vous. Comment diable raconterait-il ce soir où l'on prend la température de l'enfant, ce matin où les parents se penchent sur son berceau, et la fièvre est tombée, ils sont bien contents, la journée continue, et le temps qui est à vous, don Pédro, et à doña Félicia, se déroule dans le temps d'un enfant qui guérit et qui pousse. Et dans ce temps il y a aussi le jour du terme et celui du terme suivant. Et... Et il faut que j'ajoute sans cesse la conjonction *et* pour débiter une suite d'insignifiances qui ne seront jamais matière théâtrale. Mais la nuit est tombée, mes chers amis, et je ne distingue plus vos visages. Le moment est peut-être venu de clore notre entretien et de rester, les uns près des autres,

chacun de nous satisfait de la présence des autres, à ne plus rien dire et à écouter la nuit. J'éprouve un sentiment confus et comme religieux. Je ne sais si c'est le spectacle des étoiles qui me l'inspire ou bien l'étrange et si humaine paix — et très étrange parce que si humaine — qui émane de la personne de don Pédro. La comédie, je pense, doit s'incliner devant un insondable mystère que nous appellerons, si vous le voulez bien, la vie réelle. En elle s'absorbe le temps et s'accomplit l'amour.

La nuit, en effet, était tombée. Les profondeurs de la vallée se confondaient en de noires épaisseurs. Plus haut, et à l'infini, s'étendait une vague lumière, criblée d'étoiles et toute mêlée du parfum des orangers. De même que, après que l'oreille s'est efforcée de distinguer la voix des deux violons, celle du violoncelle et celle de l'alto, elle s'abandonne au plaisir de la musique entière, de même ces quatre hommes qui s'étaient affrontés se laissaient-ils aller à la contemplation totale du silence et de la nuit. Aussi bien faut-il savoir, au bout des distinctions, s'accorder au plaisir de l'effusion et de l'unité, détourner son visage de son propre gouffre et le plonger dans l'élément commun, hausser les épaules, soupirer, reconnaître les grandes choses où nous sommes et dont la plus grande, peut-être, égale aux beautés de la nature, serait cette vie réelle dont trois âmes agitées avaient pressenti la révélation dans leur maladroit interlocuteur.

JOURNAL LITTÉRAIRE
(FRAGMENTS)

par PAUL LÉAUTAUD

1937

Samedi 21 *août.* — Donnay publie en volumes ses Souvenirs. Il écrit : « Ceux qui n'ont pas vécu en 1889 n'ont pas connu la douceur de vivre. » Que de gens croiront que cette jolie chose est de lui.

André Rousseaux, rendant compte du livre dans son feuilleton du *Figaro,* fait suivre de ceci : « Sans doute. On a toujours les sentiments du Prince de Ligne pour l'époque de ses vingt ans. »

Je lui envoie, à André Rousseaux, ce petit mot anonyme :

« Mais non, Monsieur. Ce n'est pas le Prince de Ligne qui a dit ce que répète Donnay en l'appropriant à sa jeunesse. C'est Talleyrand. Rien d'amusant comme de voir ces attributions que des gens font de travers. Surtout, un critique littéraire. »

J'offrirai aussi cela à Mandin pour le *Sottisier.*

Tantôt, à peine j'étais rentré chez moi, visite de Bachelin, à qui j'ai dit de se promener un jour jusque chez moi, pendant sa *season* à Antony. Il me raconte cent petites histoires, entre autres la suivante, sur Jules Bertaut, qui est, à son avis, un avare de grand format.

Se trouvant un jour avec lui chez le libraire-éditeur Rey, la conversation terminée, comme ils sortaient ensemble, Bachelin invite Bertaut à prendre quelque chose au café. « Je prenais encore du Pernod à cette époque. Je commande donc un Pernod. Quant à Bertaut, mon cher, c'est un repas complet qu'il fit. Je veux dire un énorme sandwich, arrosé de bière, naturellement. Au moment de partir, je vois qu'il fait mine de tirer son porte-monnaie. Je lui dis : « Si vous payez cela, nous reprendrons autre chose, que je vous rende votre politesse. Bertaut me regarde : Vraiment? Vous payeriez autre chose?... Alors, payez cela. » Bertaut, fonctionnaire bien

appointé de l'Assistance publique. Ayant fait depuis un riche mariage. Aujourd'hui successeur de Lenôtre au *Temps*. De ces gens qui écrivent, écrivent, écrivent, pour ne jamais rien dire. » Ce qui est diablement la vérité.

Bachelin a trouvé mon portrait par Emile Bernard très ressemblant. A son départ, comme je m'étais habillé et avais mis mon chapeau pour l'accompagner à la gare : « Tenez, en ce moment, vous êtes tout à fait le portrait par Emile Bernard. »

Bachelin ne doit pas être décoré, il n'a toujours rien à sa boutonnière.

Il gémit beaucoup sur la dureté des temps, ses pertes de collaborations, son existence de gêne. Cherchant, à un moment, ce qu'il a pu gagner avec sa littérature : « Cent mille francs!... Oui!... Peut-être un peu plus?... Peut-être un peu moins?... Ils sont loin, naturellement. »

Cent mille francs! Et il se plaint! Il est vrai que n'ayant pas d'emploi à côté, il a fallu qu'il vive. Mais, « Madame Perdrix », avec son emploi au Crédit Lyonnais, apportait sa part aussi. Toujours si parfaitement mis, vêtements noirs, si soigné, du linge irréprochable, une propreté complète. Elle doit prendre grand soin de lui.

A propos d'Emile Bernard, il a eu récemment une petite histoire. A l'Exposition, un tableau de lui, portant la signature de Gauguin. Il a commencé à protester par une lettre adressée à l'*Action française*. Puis, il a fait remettre au *Mercure*, par Auriant, un long article (quatre pages de la revue), signé Auriant, qui est, en réalité, de lui-même. Le mot : scandale, apparaissant dès les premières lignes, Duhamel a dit non pour la publication, bien que l'article fût déjà composé. Bien que le directeur des Beaux-Arts, Huisman, ne soit pas nommé, il a vu dans cet article une attaque contre lui. « M. Huisman est un fort honnête homme, a-t-il dit à Mandin, et qui fait tout son devoir. » Il faudra que je tâche d'avoir le texte de cet article pour le mettre dans ce *Journal*. On a rarement fait soi-même son propre éloge à ce degré.

Lundi 23 *août*. — Je joins ici l'épreuve de l'article Emile Bernard, interdit, c'est bien le mot, par Duhamel.

La librairie de Bernard : *Les Libertés Françaises*, occupe un rez-de-chaussée, deux maisons à côté du Mercure. Les vitres des fenêtres sont brouillées. Aux vitrines, fermées, en arrière, par des rideaux, un ou deux volumes qui ont l'air d'être mis là au rebut. Impossible de voir à l'intérieur. Aucun mouvement. On ne sait trop ce que c'est : un bordel? — en chômage, encore! — ou une librairie de livres obscènes.

Mercredi 25 *août.* — Cette dernière nuit, rêve fort agréable, dû certainement à ma privation actuelle et aux idées libertines qui m'occupent plus ou moins. Je me trouvais avec ma mère, telle que je l'ai retrouvée à Calais. Déjeuner ensemble. Après le déjeuner, amour, de la façon la plus vive, de sa part et de la mienne, avec la même ardeur réciproque. Elle était complètement nue, le visage brillant de plaisir. Je l'aurai toujours eue, — en rêve!

Ce matin, lettre de Bachelin. Il n'y a que la première phrase qui soit drôle. Un passage est à retenir, dans un autre sens. Comme il n'a utilisé que le haut d'une page et qu'il n'a plus grand chose à dire, il écrit : Comme il m'est impossible de laisser en blanc une partie de page et de feuille... — et il continue en copiant, dit-il, dans un petit dossier de notes. Toujours le croquant, qui ne veut rien perdre.

Comme le caractère se montre partout!

Vendredi 27 *août.* — Ce matin, autre lettre de Bachelin. Il a toujours eu la maladie de la persécution et la manie de mettre ses déboires (?), son manque de réussite, sur le compte des autres. Quand je le voyais plus souvent, c'étaient toujours les mêmes acrimonies : les autres ont des collaborations, les autres ont des éditeurs, les autres gagnent de l'argent. Toutes les chances sont pour les salauds. Aujourd'hui, il a l'air d'en vouloir nommément à quelques-uns comme auteurs de tout ce dont il se plaint. Voici un passage de sa lettre :

« Hélas! ce n'est pas Antony seul qui me laisse des loisirs. J'en ai à telle enseigne qu'à Paris, comme ici, je pourrais préparer une œuvre, nettement posthume, à l'intention de cette garce de postérité dont nous avons dit, samedi dernier, dans votre « rue de la Gare », ce qu'il faut penser. Tout en continuant de travailler, — parce que je ne peux rester à ne rien faire, les minutes exceptées, et qui sont nombreuses, où je rêve et rêvasse, — je n'en suis pas moins en chômage. C'est ainsi, et je n'ai pas été le seul à le vouloir. Je le dis comme je le pense : le jour où je serai réduit à la Seine, — à moins qu'un bouleversement général ne me délivre de cette extrémité, — je ne le ferai pas avant d'avoir « descendu » un des galfâtres, margoulins et salaupiauds qui m'ont encerclé. Veuillez croire que j'ai toute ma lucidité d'esprit, mais voilà trop d'années que je tourne autour de cette idée. Je suis muni d'un revolver que j'ai acheté en 1904 et dont je ne me suis jamais servi dans ce cas-là non plus, une fois, — la première et la dernière, — ne sera pas coutume. De toutes les avenues et rues qui s'ouvraient pour moi, ils ont fait des impasses. Vous m'épargnerez la peine de remplacer ce « ils » par des noms que je n'estime pas propres.

D'ailleurs, ce qui simplifiera tout, c'est que sans doute je ne tarderai pas à crever. »

Tantôt, visite de Paul Morisse. Je lui raconte le petit tour de Duhamel renvoyant, sur le sommaire du *Mercure*, mon nom placé dans les premiers par Mandin, dans les derniers. Je lui dis que je me promets bien de dire à Duhamel ce que j'en pense. Il me dit qu j'ai tort, que je donnerai à Duhamel motif de se dire, — et de dire à d'autres, peut-être? — « Voyez! ce Léautaud! Quelle vanité! Parce qu'il n'était pas en tête du *Mercure.* » Il me dit aussi : « Duhamel a peut-être fait un effort pour prendre votre article. Il a peut-être été partagé entre la sympathie qu'il a pour vous et l'ennui de prendre votre article. Il a tout de même fait passer la sympathie avant. Moi-même, je ne saurais ce que vous me racontez là, on viendrait me le dire, je me dirais : Je ne reconnais pas Léautaud. Lui qui a si peu de vanité! » J'avais bien pensé moi-même à cette question de vanité, dans ce que je me proposais de dire à Duhamel. Mais les gens qui me connaissent savent si bien à quoi s'en tenir sur moi à se sujet! Quand même, Morisse m'a développé cela avec tant de nuances, de justesse, que c'est lui qui a raison. Je ne dirai rien à Duhamel.

A noter aussi dans la lettre de Bachelin cet autre passage :

« J'ai relu du Vigny. C'est fort. J'ai trouvé ici un récit des amours de Louis XV. J'ai les rois en horreur, non point parce qu'ils ont été immoraux ou amoraux, immoralistes ou amoralistes, mais parce qu'ils ont été des Tartuffes, au même titre que « le parti prêtre ».

Je crois bien me souvenir que Bachelin a été au séminaire.

Avec Albertine, hier, nous parlions des « nouvelles » du *Mercure.* Je lui disais que j'en ai lu ces derniers temps que j'ai trouvées excellentes, et drôles : *M. Godard, M. Antheaulme.* Elle me demande si j'ai lu les *Médecins imaginaires,* signés d'un nom bizarre, un étranger, notamment. Je lis cela, aujourd'hui, après déjeuner. Excellent, d'une jolie veine comique, et tout à fait bien écrit. Je me dis : « Pour un étranger, il connaît vraiment bien le français. » Rentré au Mercure, j'en parle à Mlle Naudy, dans les mêmes termes. Elle m'apprend que cette « nouvelle » est d'Achille Ouy, l'ami de Duhamel, « lecteur » au Mercure. Cacher ainsi son talent sous un pseudonyme, c'est charmant. Il peut compter que je lui ferai mes compliments. Les gens qui ont ce visage — comme le sien — sont toujours pleins de finesse.

Aujourd'hui, au Mercure, lettre d'un sieur Léon Barron, sur papier du journal *Oran-Républicain,* demandant le service

du *Mercure* pour ce journal, dans lequel il dirige chaque dimanche la « page culturelle ». Je lui ai répondu que nous l'inscrivons volontiers au service des *bonnes feuilles.* Puis, j'ai ajouté : « Mais que veut dire, je vous prie, la *page culturelle?* » La langue française fait décidément des progrès chaque jour.

Pauvres sots! Depuis le ministère de Léon Blum, on trouve ce mot partout. Le ministère Léon Blum n'aura pas peu contribué à abêtir et abaisser la société française.

Dimanche 29 *août.* — Eté passer l'après-midi chez Bachelin, dans sa villégiature à Antony, où il occupe, pour deux mois, à 250 francs par mois, un pavillon dont sont locataires des compatriotes de la Nièvre.

Fait la connaissance de « Madame Perdrix », qui est affreuse à voir. Marques de l'âge et sorte de décharnement. A-t-elle jamais été jolie? Elle parle peu et paraît avoir du bon sens. Ils étaient assis côte à côte sur un canapé démodé placé contre le mur au fond de la pièce. Bachelin a exprimé à plusieurs reprises devant elle son inquiétude de mourir avant elle et de la laisser sans ressources. Il paraît vraiment y avoir entre eux une grande affection. Je me rappelais en les voyant là tous les deux ce que Bachelin m'a dit un jour dans mon bureau du Mercure, j'ai dû le noter, combien il regrettait de n'avoir pas été tué à la guerre, ayant, dans l'émotion de la mobilisation et de son départ, épousé « Madame Perdrix », qu'il lui fallait, depuis, toute sa raison, souvent, pour ne pas étrangler. « Vous voyez bien qu'il aurait mieux valu que j'aie été tué! »

« Il est vrai que vous pouvez aussi bien partir la première », a ajouté Bachelin. « Madame Perdrix » a répondu : « Je n'y tiens pas. Et même pour vous, cela vaudra mieux. Je sais trop ce qui arriverait. Vous tomberiez dans une ivrognerie complète. »

Le fait est que Bachelin n'a pas cessé, pendant toute la conversation, d'avaler des verres de bière, entremêlés de petits verres de cognac.

Le petit nom conjugal de Bachelin doit être Boby. C'est ainsi qu'elle l'appelle, et qu'elle le nomme en parlant de lui. Tous les deux se disent : vous.

Bachelin est exaspérant à entendre. Lent d'élocution, bégayant, n'épargnant aucun détail, avec des incidentes à chaque instant souvent plus longues que ce qu'il a à dire, n'arrêtant pas de renifler, défaut (idem chez Dumur, chez Rachilde) pour lequel j'ai un dégoût! autant que pour les mouchoirs toujours si malpropres de Vallette. Comme, de plus, il ne raconte guère de choses que je ne connaisse depuis longtemps, je n'ai pu retenir mon impatience à plusieurs reprises.

Il dit que tout ce sur quoi il peut compter pour ses vieux jours, c'est la pension des « Gens de lettres », 300 francs par an, et encore s'il atteint vingt-cinq ans de sociétariat. Comme je lui disais que je n'ai même pas cette perspective, il n'en est pas revenu. 1° : il me croyait certains moyens. 2° : il croyait que le Mercure me ferait une pension.

A la vérité, rien de bien intéressant dans tout ce que nous avons dit.

Il m'a mené voir le tombeau de l'acteur Molé (qui avait sa maison de campagne à Antony, elle existe encore, une plaque scellée au mur de l'entrée), en pleine campagne d'Antony, au bord d'un petit filet de la Bièvre, une chose charmante, jolie, d'une architecture de l'époque, et qui doit être entretenue, car l'aspect, le sol autour, la grille d'entourage, sont fort propres. On pense un peu au tombeau de Chateaubriand au Grand Bé. Rien de l'horreur des cimetières. C'est comme un petit pavillon pour soi seul et bien à l'écart. Molé? On peut s'en faire une idée, de nos jours, par Delaunay, qui tenait le même emploi.

Depuis qu'il est à Antony, où il y a des coins charmants, champêtres, ce que je n'aurais pas cru, Bachelin ne rêve que de quitter Paris pour aller vivre dans une banlieue de ce genre. Malheureusement, rien à louer. De plus, loyer probable, vers 4.000. Pas dans ses moyens. Rue Truffaut, il n'a que 2.000. Il dit de plus que s'il se trouve obligé de prendre un emploi, l'habitation en banlieue compliquerait bien sa vie. Bachelin croit-il que des gens de mon âge, même du sien, peuvent trouver un emploi, comme cela, à l'époque que nous sommes?

J'ai voulu le faire parler sur Descaves. Autre surprise, après ce que m'a raconté Deffoux de leurs rapports. « C'est le seul individu dans tous ceux auxquels j'ai eu affaire dont je n'ai pas à me plaindre. Il y a bien eu quelques petites choses... mais cela ne compte pas. »

Il m'a répété l'année de naissance de Descaves : 1861. Donc, soixante-seize ans.

Il est probable que « Madame Perdrix » et lui viendront dimanche à Fontenay, elle m'ayant dit qu'elle n'est pas venue avec lui samedi dernier par crainte de déranger.

Il a dû, par économie, cesser son abonnement au *Mercure*. Je lui ai porté quelques derniers numéros dans lesquels il y a des « nouvelles » qui peuvent l'intéresser.

D'après ce qu'il m'a dit, à propos du roman que va lui éditer le Mercure et du contentement qu'il a de voir la maison s'ouvrir pour lui, tous les autres éditeurs seraient fermés pour lui.

Il a un mot qu'il dit à chaque instant et toujours avec

la même intonation : saloperie. Il l'a même dit une fois sur un ton amical à « Madame Perdrix » : « Taisez-vous, saloperie! » Ce qui porte à se faire une idée de leurs propos dans l'intimité.

Il faut savoir que ce nom : *la Mère Perdrix*, a été donné à Mme Bachelin par l'entourage de Bachelin, en souvenir de Charles-Louis Philippe.

Nous sommes passés, dans notre promenade, devant une vieille jolie maison, avec parc, où se tient, en ce moment, une colonie de vacances d'enfants. Derrière la grille, un groupe de petites filles jouaient à prendre le thé (munies chacune d'un fusil d'enfant). Nous nous sommes arrêtés à les regarder. L'une d'elles, une petite brune, dix ans environ, mince, souple, vive, déjà des manières de femme, extrêmement jolie, déjà mille choses sur le visage.

Je suis allé à Antony, à pied de Châtenay. En arrivant à Antony, chez un mastroquet, un phonographe, je pense, débitait un chant révolutionnaire, d'assez d'allure, chanté par des hommes et des femmes. C'est curieux, comme tous les chants républicains, depuis la *Marseillaise*, que j'avais déjà en horreur étant enfant, sont des chants de massacre.

1946

Samedi 27 avril. — Ce soir, à 6 heures, boulevard Saint-Michel, tout proche des marches de la rue Monsieur-le-Prince, un garçon d'une trentaine d'années, de taille moyenne, le dos voûté presque comme un bossu, un visage intéressant, vêtu, le malheureux : un pantalon! des chaussures! un chapeau! je ne sais quelle jaquette! et, passé sous son bras, un débris de parapluie. Il s'est arrêté à la devanture du charcutier qui est entre le magasin de parapluies et le restaurant *A l'Alsacienne,* à regarder l'étalage, qui n'est composé que de produits assez chers. Il s'est dirigé vers le boulanger qui se trouve au début de la rue Monsieur-le-Prince, au haut des marches. Il en est ressorti avec certainement pas plus de 100 grammes de pain. Il est revenu vers la charcuterie, a paru se renseigner auprès de la serveuse, puis s'est fait servir une tranche d'un de ces pâtés faits on ne sait avec quoi qu'on trouve un peu partout. Une tranche à peine plus grande qu'une carte de visite, et bien mince, et qui devait représenter une bien petite dépense. Il est sorti, et ouvrant le petit paquet qui la contenait s'est mis à la manger avec son pain, en continuant son chemin par le boulevard Saint-Michel, au delà du Luxembourg. Il est bien probable que c'était là tout son dîner. Je suis resté sur place à le regarder s'éloigner, réfléchissant à ce que je pourrais bien faire. Un

billet de 100 francs de plus ou de moins, qu'est-ce que c'était? C'eût été peut-être beaucoup pour lui. Mais comment l'aborder, et le lui offrir, et le faire accepter? J'allais même à imaginer, comme moyen de m'approcher de lui, de feindre de ramasser ce billet par terre : « Monsieur, vous perdez quelque chose... » et s'il s'était défendu qu'il fût à lui : « Je vous assure qu'il est tombé de votre poche. » Pendant que je réfléchissais, il avait marché. Malgré quelques pas faits jusqu'au coin de la place Médicis, je ne le voyais plus, et comme ma vue devenue si mauvaise m'interdit de marcher avec rapidité (ce qui m'aurait peut-être permis de le rattraper), mes bonnes dispositions me sont restées pour compte. Ce qui prouve qu'en pareil cas il ne faut pas réfléchir, qu'il faut agir sur-le-champ, ou se désintéresser de la rencontre.

Je me dis maintenant que, mon Dieu! on ne meurt pas d'un certain état de pauvreté. J'ai vécu ainsi pendant des années (de vingt à vingt-huit ans) : un bondon de quatre sous, du pain, un verre de café, pour mon déjeuner comme pour mon dîner, et je n'en suis pas mort. Il n'en mourra sans doute pas plus que moi.

Samedi 14 *décembre.* — Jeudi soir, Sacha Guitry m'a téléphoné lui-même au sujet de ma visite. Comme il me demandait de choisir mon jour, je lui ai dit de le fixer lui-même, mais, pour l'heure, de façon que je ne sois pas obligé de circuler à la nuit. Entendu, aujourd'hui à 2 heures et demie. Je suis arrivé à l'heure, exactement.

Un hôtel particulier, 18, avenue Elisée-Reclus, formant l'angle avec une autre voie dont j'ignore le nom. Pas joli d'aspect. En béton, très probablement, et sans aucun angle dans sa construction. L'aspect d'une sorte d'énorme tortue très bombée. Lucien Guitry y habitait, et sans doute c'est lui qui l'a fait construire. Sacha Guitry est venu y habiter à la mort de son père. Un rez-de-chaussée, où sont les services et le logement des domestiques, et un premier. C'est tout, il m'a bien semblé.

Sacha Guitry m'a reçu au premier, d'abord dans une grande pièce, en deux parties, il me semble, véritable musée de livres, de peintures, de sculptures, de tables couvertes elles aussi de pièces de collections, entre lesquelles d'étroits espaces pour circuler. L'escalier conduisant du rez-de-chaussée au premier étage est également orné de peintures accrochées au mur. Rien que ce passage de quelques secondes dans cette grande pièce transformée en musée, assez semblable à ces magasins du quai Voltaire (que j'aime beaucoup regarder) — et je n'ai certainement pas tout vu, on a parlé souvent d'une autre pièce consacrée à une sorte de vestiaire de défroques

provenant ou ayant appartenu à des gens célèbres, du passé ou contemporains, acteurs, artistes, écrivains — a réveillé en une minute mon antipathie pour ce genre d'habitation, et combien il me serait impossible d'y vivre, autant que dans certains cabinets de travail d'écrivains que j'ai eu l'occasion de voir et qui montrent chez leurs occupants une sorte d'étalage professionnel, le besoin d'un cadre, une pose à s'entourer d'attributs, d'ustensiles du métier, écrire se révélant vraiment là un métier. Je pense souvent, en riant de bon cœur, au jour que je déjeunai chez R... M..., en compagnie de son éditeur, et qu'il nous fit entrer dans la pièce où il écrit ses romans, où tout était si bien disposé, arrangé, placé, présenté, orné *littérairement*, et qu'embrassant le tout d'un geste du bras, il nous dit, d'un ton presque inspiré et attendri : « C'est là que je travaille. » Vive une pièce nue, et une table n'importe comment, où règne non pas le travail, la fabrication, mais seul le plaisir d'écrire pour son seul plaisir ce qui fait plaisir à écrire et qu'on écrirait aussi bien n'importe où. Pour tout dire, je ne suis pas sensible au décor et je n'en ai besoin d'aucun. La table sur laquelle j'écris est placée devant un mur. Je n'ai besoin de rien contempler, quand j'écris, que mon papier. Au risque de m'attirer le blâme ou la mésestime, ou même la commisération, — moi, je me trouve très bien comme je suis, — je rattache à ce qui précède mon manque complet d'attirance pour l'Italie, avec ses villes musées, et pour la Grèce, avec son archéologie, mon peu de goût pour les bibliothèques. J'ai peu voyagé, seulement en France, et seulement Bretagne et Normandie. Où que j'aille, je n'aime que la rue et la vie. Cela seul m'intéresse. Je ne suis pas un artiste. Je n'ai pas l'esprit, le goût artistes. Je le sais, je ne m'en cache pas, je le dis souvent. J'ai même une sorte d'antipathie pour ce mot : art, synonyme, pour moi, de fabrication, d'artificiel, d'apprêté. Ecrire est pour moi l'art unique, et le premier. Et écrire sans art, sans ornements, sans phrases harmonieuses, cadencées, avec des métaphores, des images, toute cette pouillerie de la litérature. Ecrire comme on écrit une lettre.

Je voudrais bien qu'on m'explique ce que c'est que « l'art littéraire ». Ce doit être une jolie chinoiserie. On n'avait pas, autrefois, à tout bout de champ, ce mot à la bouche. C'est bien le fait d'une époque de vulgarité, de simili et d'ignorance, que de se plaire à ce vocabulaire prétentieux.

Sacha m'a tout de suite fait passer dans une petite pièce qui fait suite à la salle musée, la salle à manger, j'en ai jugé à son mobilier, qui était la pièce chauffée. Il y avait là, assis à la table occupant le milieu de cette pièce, table chargée de bouteilles de liqueurs, un jeune homme dont le nom ne m'a pas été dit, et à une autre place, une toute jeune

femme, mince au possible, vêtue d'une de ces robes d'intérieur presque à traîne qui sont à la mode, robe de couleur cendrée. Sacha me l'a présentée : « Ma fiancée. » Ce doit bien être la cinquième ou sixième, pour finir probablement encore par un divorce. Quel budget il doit avoir de pensions de divorce, en outre de toutes les prodigalités en bijoux auxquelles il se livre au cours de la vie conjugale! Bertellemy m'a raconté qu'Yvonne Printemps (et le procès en divorce l'a confirmé) en recevait pour plusieurs centaines de mille francs chaque année.

Sacha a vieilli, le visage empâté. Presque des bajoues, les cheveux gris. Et ce détail curieux : comme à ma visite rue Boissière, après sa mise hors de cause, pas rasé au moins depuis deux jours. Vêtu d'une robe de chambre d'hiver, confortable, où le vert, le rouge et le marron se mêlaient, avec un foulard réunissant ces trois couleurs. De très belles pantoufles ou mules, très confortables également. Au total, avec ce visage de comédien, si expressif, un beau portrait en pied à peindre, Ecole du XVIIIe siècle, La Tour, par exemple. Il m'a prodigué les remerciements pour être venu et pour le plaisir qu'il en avait. J'ai dû l'arrêter en lui disant que toute la gentillesse était de son côté, pour avoir désiré ma visite. On verra plus loin que son invitation n'était pas absolument pour le plaisir de me voir.

Il m'a fait servir, sur mon acceptation, une tasse de café par cette jeune femme, sa fiancée. Une autre chose que me disait Bertellemy : « Il lui faut le mariage. Il pourrait avoir des maîtresses, autant qu'il en veut, et les plus jolies, en changer à son gré. Non. Il faut qu'il épouse. Il est né mari. »

Je lui ai tout de suite parlé de son départ pour l'Amérique, surprenant après tout ce qu'on a encore dit ces derniers temps. Il va vraiment partir. Il a des engagements là-bas. Il a déjà son passeport. Comme je lui disais que lors de son premier projet de partir on a raconté que le Gouvernement l'avait prié de n'en rien faire : « Non, non. Personne ne m'a demandé de rester. Personne n'a le droit de m'empêcher de faire ce que je veux. »

Il m'a dit qu'il n'a pas beaucoup souffert lors de son incarcération à Fresnes. Il s'embêtait seulement beaucoup. Un jour, un individu est entré dans sa cellule, lui a mis le canon d'un revolver sur la tempe : « Tu vas mourir. » Il a répondu : « Cela se peut bien. » L'autre a remisé son revolver et est parti sans plus. Ce qu'il a retrouvé à sa mise en liberté lui a été autrement pénible. Il y a pris une dose de mépris! Il me parle d'amis, le rencontrant, lui disant : « On n'ose plus prononcer votre nom... » Le fait est que le propos révèle une belle lâcheté.

Je lui demande ce qu'il pense de ce qu'on a dit qu'il a beaucoup d'ennemis... « Des ennemis, non! Des envieux. Comprenez! Pendant trente ans, j'ai tenu la scène, succès sur succès. Jamais un échec. On ne me pardonne pas cela. » Je lui ai dit là-dessus qu'un envieux, c'est une forme de l'ennemi.

Pendant que nous parlions, Sacha et moi, ce jeune homme dont je parle plus haut, assis à ma droite, tout contre la table, ses mains presque dessous celle-ci, un papier dans l'une, un crayon de l'autre, faisait un croquis de moi, bien persuadé que je ne m'en apercevais pas.

Il m'a demandé si je vais toujours au théâtre, ce que je pense des pièces qu'on joue actuellement. Je lui ai répondu que je ne sors pas le soir, que je ne vais plus au théâtre, que les pièces actuelles ne m'intéressent pas. La nouvelle pièce de Salacrou, par exemple, dont j'ai lu des comptes rendus, une pièce sur la Résistance, qui met en scène des scènes de la Résistance. A mon avis, ce n'est plus du théâtre, c'est du fait divers. « Et le cinéma? — Je n'y vais jamais. J'ai déjeuné il y a deux jours avec Cocteau, qui m'a parlé du nouveau film qu'il vient de donner : *La Belle et la Bête*, et m'a dit que je devrais le voir, que cela me plairait. » Sacha a eu ce mot : « Cela ne vaut rien. »

J'ai fait venir la conversation sur Brandès, en demandant à Sacha : « Et Brandès? Il y a longtemps qu'elle est morte? — Il y a une vingtaine d'années. Elle avait été longtemps la maîtresse de mon père. Puis, cela s'était gâté. Ils ne s'entendaient plus très bien. Je vais vous raconter une histoire. Mon père avait toujours porté la moustache. Il l'avait même gardée pour jouer le rôle... (j'ai oublié le nom de ce rôle, qui comportait probablement un visage entièrement rasé). Je lui disais souvent : « Tu devrais la raser. Tu serais très beau. » Il s'amusait à la relever avec les deux index, la cachant presque entière, comme ceci (il imite le geste). Je lui disais : « Je te le répète, tu serais très beau. L'air d'un empereur romain. » Enfin, à une certaine époque, nous étions à Honfleur, en vacances, il s'était décidé à la raser. Un matin, nous attendions Brandès sur la porte de la grille de la maison. Une voiture arrive. C'était Brandès. A peine descendue, nous regardant, et mettant une main au-dessus de ses yeux, comme pour mieux voir, et s'apercevant de la disparition de la moustache, d'un grand cri de répugnance et faisant une affreuse grimace (nouvelle imitation de Sacha) : « Oh! quelle horreur! » Il en résulta une scène affreuse entre eux et ce fut bientôt la rupture complète. Quand mon père mourut, elle m'écrivit pour me demander si j'avais pris des photographies de lui sur son lit de mort, qu'elle tiendrait beaucoup à en avoir

une, pour conserver ce souvenir. Je lui répondis que j'en avais fait faire et que j'en tenais volontiers une à sa disposition. Elle vint pour la prendre, et à peine l'avait-elle regardée, le même cri qu'à Honfleur et la même grimace, devant l'absence de moustache : « Oh! encore cette horreur! »

Je me suis retenu de lui parler de l'histoire de Jeanne Desclos, telle que me l'a racontée Bertellemy, une histoire admirable.

J'ai demandé à Sacha s'il avait de ces photographies pour me les montrer. Il est allé chercher un livre, de grand format, fort épais, édition très luxueuse : « C'est un livre que j'ai écrit sur mon père. » Il y a cherché les photographies mortuaires, au nombre de deux, très belles, certes, mais que j'ai trouvées peu ressemblantes au Lucien Guitry que j'ai vu sur la scène.

Je lui ai demandé à quel âge son père est mort, et de quoi. A soixante-trois ans et du cœur. « Il s'est presque laissé mourir. Il ne tenait plus à la vie. Il avait consulté un spécialiste sur son état. Celui-ci lui avait dit qu'il devrait se ménager, qu'il pourrait continuer à jouer deux ou trois fois par semaine, mais pas plus. Jouer deux ou trois fois par semaine! Cela faisait pitié à mon père. Il disait : « Un comédien doit jouer tous les soirs. » Il préférait s'en aller. » Et comme nous venions de parler de Bertellemy : « Bertellemy a bien été aussi pour quelque chose dans sa mort. Après la représentation, à minuit et demi, il l'emmenait souper dans des restaurants... (Bertellemy lui-même me l'a raconté : du côté de la place de la République). Un soir, il lui fit manger cent escargots. Vous vous représentez cela : cent escargots, à l'âge qu'il avait! au moment d'aller se coucher! malade comme il était déjà!

« La mort de mon frère l'avait aussi beaucoup frappé. Il l'aimait beaucoup. Mon frère était un être bizarre, vivant comme personne ne vit, se levant à 8 heures du soir, passant ses nuits à boire, à jouer, un être un peu en dehors de la société, un peu équivoque, si vous voulez. Mon père l'aimait beaucoup. Sa mort avait été pour lui un coup très dur. »

Ce qu'il me dit aussi, à son propre sujet, sur son père : « J'ai été fâché avec lui pendant treize ans. Nous ne nous voyions plus. Puis nous nous sommes raccommodés. »

Le nom de Bertellemy étant venu dans la conversation, j'ai parlé de lui. Sacha m'a dit qu'il l'avait d'abord connu comme bookmaker. Il s'était intéressé à lui, le trouvant intelligent. Il lui avait prêté *Le Voleur,* de Georges Darien. Bertellemy avait été emballé. Il se mit à acheter des livres, de plus en plus intéressé par la littérature, achetant des livres rares,

des éditions originales, des manuscrits. Sacha dit : « Il avait beaucoup de goût. » Il se mit à s'intéresser à la peinture, achetant des tableaux, pour le plaisir de les voir chez lui, là aussi montrant un goût excellent. (J'ai dû raconter ailleurs, dans ce *Journal,* l'histoire du Renoir, qu'il avait acheté trois cents francs, et qu'il avait accroché dans sa salle à manger, de façon qu'il l'ait devant les yeux quand il était à table. Les Bernheim, informés de ce tableau en sa possession, arrivèrent un jour chez lui, lui offrant de le lui acheter. Trois cent mille francs. Réponse de Bertellemy : « Voulez-vous me foutre le camp d'ici. Je me fous de vos trois cent mille francs. Ils ne valent pas le plaisir que j'ai à regarder ce tableau quand je suis à table. » Rien que ce trait peint assez les côtés charmants, délicats à sa façon, désintéressés, qu'il avait sous ses aspects un peu vulgaires et son langage grossier.)

Je rappelle à Sacha quelle petite vanité gardait Bertellemy de lui avoir servi de modèle pour le héros de sa pièce : *Un beau mariage.* Il me dit : « Oui, oui, cela l'amusait beaucoup. Il avait prêté son pardessus, son chapeau, sa canne, pour le rôle. »

Sacha me raconte — il me l'a déjà raconté lors de ma visite rue Boissière, je crois bien que je ne l'ai pas noté — que Bertellemy admirait beaucoup *Le Misanthrope* et se faisait fort de jouer Alceste mieux qu'aucun autre. « Pour m'amuser je lui donnais les répliques :

— *Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?*
— *Laissez-moi, je vous prie.*
— *Mais encor, dites-moi quelle bizarrerie...*
— *Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.*
— *Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.*
— *Moi, je veux me fâcher, je ne veux rien entendre.*
— *Dans vos brusques chagrins, je ne puis vous comprendre,*
Et, quoique amis, enfin, je suis tout des premiers...
— *Moi, votre ami?...* »

Là, Bertellemy se tapait du plat de la main droite sur la cuisse pour l'appliquer aussitôt, en la retournant, à la place de sa braguette (ce qu'on appelle, je crois, je n'en suis pas du tout sûr : tailler une basane).

A l'école communale, à Courbevoie, j'ai vu souvent des garçons avoir ce geste, l'accompagnant de ces mots : « Tiens! et mon nœud... », ce qui avait le sens d'un refus : « Tu ne m'as pas regardé. »

J'ai dit à Sacha : « Je n'aime pas beaucoup ces façons-là. » Il m'a répondu : « Moi non plus. »

Il faut que j'arrive à ce que je pense être le vrai motif de l'invitation de Sacha à lui faire cette visite. Il m'a demandé

si je travaille, si je n'ai pas quelque chose de prêt, qui pourrait faire un livre. Un de ses amis qui est éditeur, qui va lui éditer un livre, serait très heureux d'en publier un de moi, et lui-même, Sacha, serait très heureux si cela pouvait se faire. J'ai répondu que je n'ai rien. Que j'ai pris une horreur complète des ouvrages de luxe. Que jamais je ne consentirai plus à un seul. Que la nouvelle direction du Mercure m'a fait un tel accueil que je n'ai pas à aller chez aucun autre éditeur. Que, surtout, c'est la vérité, je n'ai rien, absolument rien. « Vous pourriez écrire quelque chose », m'a dit Sacha. Je lui ai répondu que je ne sais pas écrire comme cela, n'importe quoi, pour faire un livre.

Enfin, j'ai jugé qu'il convenait de partir, après plus d'une heure de présence. J'ai souhaité à Sacha et à sa fiancée un bon voyage. Sacha m'a accompagné. Je me suis arrêté dans le musée, à regarder un peu. Un buste de Clemenceau, par Rodin, très ressemblant, ce qui est rare pour les bustes par Rodin, témoin celui de Becque, Sacha tout à fait de mon avis. Une belle peinture, portrait du noir Zamore, je crois que c'est bien le nom, qui dénonça la Dubarry et amena son exécution. Un portrait de Lucien Guitry, je crois, par Vuillard. Je n'ai pas osé regarder davantage. En descendant l'escalier, un portrait d'Yvonne Printemps, par Vuillard. Sacha m'a accompagné jusqu'à la porte de la rue, et là, revenant à sa proposition d'édition par cet ami, qui en serait si heureux, et sur un point qu'il n'avait probablement pas voulu dire en présence du jeune homme de la salle à manger. « Si vous vous décidiez, je peux vous dire que mon ami vous verserait immédiatement une avance de 100.000 francs. » Je n'ai pu que lui répéter que je n'ai absolument rien à donner.

Comme je l'ai dit, l'hôtel de Sacha Guitry fait l'angle en vraie pointe de l'avenue Elisée-Reclus avec une autre voie dont j'ignore le nom. En examinant de quel côté je devais me diriger pour trouver un autobus pouvant me mener aux environs de la rue de Seine, je me trouvai, à cet angle, devant une sorte de petite colonne élevée tout contre la grille d'une sorte de petit jardin dépendant de l'hôtel et portant un buste de Lucien Guitry, avec cette inscription : *A Lucien Guitry* (je n'ai pas pu voir ce qui suit, si quelque chose suit). Il serait curieux de savoir si ce monument a été élevé là par des amis et admirateurs, ou par Sacha lui-même. Il en est bien capable.

UN MOUVEMENT ARABE D'AUTREFOIS

par ANDRÉ DUBOSCQ

Le récit que l'on va lire a été extrait, à l'intention de nos lecteurs, d'un recueil de souvenirs que prépare M. André Duboscq, ancien correspondant du Temps *en Orient et en Extrême-Orient. Au moment où les Arabes manifestent un état d'esprit et des intentions qui surprennent beaucoup de gens, il nous a paru intéressant de rappeler le mouvement qui s'esquissait déjà parmi eux il y a trente-cinq ans et que notre collaborateur avait étudié sur place.*

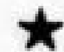
La guerre italo-turque de Tripolitaine (1911-1912) n'était pas terminée que la guerre des Balkans commençait. Je reçus à Tripoli où je me trouvais comme correspondant depuis deux ou trois mois un télégramme du *Temps* qui me désignait comme correspondant de guerre auprès des Serbes, et m'envoyait à Rome attendre des instructions précises. Au bout de quinze jours dans la Ville Eternelle où j'avais pris diverses dispositions en vue de ma future mission, un nouveau télégramme me rappelait à Paris, l'état-major serbe n'acceptant aucun correspondant de guerre. Fort déçu, je me jurais de ne pas rester à Paris et de filer quelque part.

L'on parlait beaucoup d'un mouvement arabe qui partait de l'Université égyptienne d'El Azhar et s'étendait en Syrie, en Palestine et au delà. Ce que l'on appelait de ce nom n'était, il est vrai, que l'expression de visées locales sans concordances entre elles. Les pays du Proche-Orient n'étaient pas à la veille de marcher sous un même drapeau à la conquête de la suprématie arabe. Quoi qu'il en soit, un mouvement arabe était signalé qui paraissait inquiétant pour notre influence en Syrie et en Palestine.

Je me fis présenter au ministre des Affaires Etrangères. C'était à cette époque Raymond Poincaré. Je lui exposai mon projet d'enquête sur le mouvement en question. Il voulut bien m'écouter, puis il me demanda un programme écrit. Je le lui portai.

Au bout de quelques jours il me convoqua au Quai d'Orsay, me rendit mon papier annoté de sa main : des indications en marge de sa petite écriture nette et parfaitement lisible où il n'était pas besoin d'être graphologue pour reconnaître la précision du juriste qu'il était, des points ajoutés que je n'avais pas prévus, d'autres supprimés qu'il jugeait inutiles.

Après une brève approbation de mon projet, il me posa la question : — Quand voulez-vous partir? — Tout de suite, dis-je. L'affaire était réglée. Quelques jours plus tard j'étais au Caire.



Ce fut une belle campagne, un beau travail qui dura plus d'un mois. L'écheveau à démêler était d'importance. Tant d'influences étrangères s'exerçaient 'uttaient entre elles dans cette ville du Caire que la politiqu. intérieure égyptienne n'offrait qu'un intérêt très secondaire. Le soir, la tête pleine de ce que j'avais entendu, il me fallait mettre un peu d'ordre dans les opinions des autres, avant d'essayer de m'en faire une à moi-même; établir méthodiquement une sorte de moyenne des opinions, la noter pour y penser plus tard quand j'aurais quitté l'Egypte et que je serais, dans les pays et chez les gens dont on m'avait entretenu, à même de contrôler ce que l'on m'avait dit d'eux.

Ce n'est que lorsque j'eus déblayé le terrain, c'est-à-dire parlé un peu à bâtons rompus avec les uns et les autres et qu'il me sembla voir un peu plus clair au milieu des questions qui affluaient, que je choisis les interlocuteurs sur lesquels je comptais le plus.

Parmi les personnalités que l'on m'avait signalées, une des plus en vue du monde arabe était le cheikh Saïd Ali Youssef, directeur du journal *Al Mouaiyad*. On le tenait pour une des lumières de l'Islam. Il avait professé à El Azhar, mais très malade depuis longtemps, il ne sortait pour ainsi dire plus. J'allai donc le voir chez lui, accompagné d'un ami égyptien comme interprète.

J'entrai dans une pièce qui contenait un bureau et des sièges européens et qu'éclairait une lampe posée sur une petite table, quoiqu'il fît grand jour au dehors, car les fenêtres étaient munies d'épais volets contre le soleil. Dans le recueillement de ce cabinet où l'arome du café bouillant se dégageait de trois minuscules tasses posées devant nous, le cheikh Ali Youssef, coiffé d'un turban blanc, vêtu d'une lon-

gue robe noire, prononça devant moi des paroles soigneusement pesées sur les hommes et les choses de l'Islam.

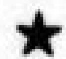
Son visage pâle et émacié sur lequel tombait la clarté de la lampe s'encadrait d'une barbe courte très noire. Il se tenait renversé dans un fauteuil, souffrant visiblement. Ses yeux brillaient de fièvre et ses lèvres exsangues laissaient à peine passer les sons gutturaux de la langue arabe.

Quand je me vis en présence de cet homme célèbre dans l'Islam pour son savoir et dont la maladie accentuait encore l'aspect vraiment digne, je fus saisi de respect pour sa personne. Ses opinions politiques n'étaient pourtant point en général pour me plaire. Bien qu'il fût arabe et qu'il cherchât à cette époque à grouper les intérêts politiques des émirs d'Arabie, à établir dans la mesure du possible des relations entre eux; bien qu'il se rendît compte des dangers que l'incapacité des jeunes Turcs faisait courir à l'empire, on sentait qu'il préférait voir l'Allemagne maintenir celui-ci intact et en même temps le califat entre les mains des Turcs, plutôt que de voir la France ou quelque autre puissance profiter de la faiblesse du gouvernement turc, pour s'installer dans telle ou telle partie de l'empire ottoman où dominaient les Arabes. « Nous consolidons un édifice ébranlé, disait-il pour expliquer sa propagande arabe, et nous réunissons des matériaux pour le cas où l'édifice s'écroulerait et où il deviendrait nécessaire de le remplacer; mais nous tenons à conserver le califat actuel. Si les jeux d'enfants auxquels on se livre à Constantinople continuaient, les bouleversements qui à cet égard pourraient s'ensuivre retomberaient sur la tête des responsables. »

J'ai bien souvent réfléchi à cet édifice dont il m'avait parlé, à « cette puissance en réserve », comme il disait encore. Je ne voyais pas alors chez les Arabes la cohésion nécessaire même à la consolidation de l'édifice qu'il souhaitait.

Toutefois le mouvement que j'étais venu étudier existait, il n'était pas niable. Il était national et racial. D'une part, résister, s'opposer à toute installation d'une puissance étrangère. D'autre part, faire reconnaître les droits arabes dans l'empire ottoman, et pour cela demander des réformes à la Porte. Tels sont, en effet, les points qui devaient ressortir de l'ensemble de mon enquête. Musulmans et chrétiens participaient à ce mouvement, et, pour mieux me le prouver, des chrétiens me menaient chez des musulmans et inversement,

les uns et les autres sentant bien de quel poids pouvait être à mes yeux un pareil argument.



Je m'instruisais un peu plus chaque jour, mais c'était la substance de ce que m'avait dit Ali Youssef qui m'était répétée par d'autres sous des formes diverses. Je me décidai donc à partir pour la Syrie et la Palestine.

J'allai m'embarquer à Alexandrie, à bord du *Lotus* des Messageries Maritimes, qui le lendemain arrivait à Beyrouth.

Le soleil commençait à descendre, éclairant la face des montagnes de la côte syrienne. Au flanc du mont Liban, mille maisonnettes comme des points blancs s'égrènent dans la lumière, la masse des bois s'esquisse et la crête neigeuse du Sanine luit comme une lance d'acier. De plus en plus nets, les promontoires, les golfes se distinguent. En même temps les stries des ravins ombrés se dessinent sur les pentes de la montagne. Enfin la ville étage ses gradins de tuiles rouges parmi les arbres.

A terre le charme était rompu. Beyrouth était une ville comme les autres, mal entretenue, moins pittoresque même que d'autres à cause des cinq mille Européens qui s'y étaient installés. Elle avait par leur faute perdu de son pittoresque sans gagner en propreté. Ses édifices étaient sans intérêt.

Je fis promptement connaissance avec plusieurs personnes de la société indigène et de la colonie française. Tout le monde parlait politique. Il n'était question que des comités arabo-syriens. Musulmans et chrétiens comme ceux du Caire étaient d'accord pour demander des réponses à Constantinople, mais nombreux étaient ici ceux qui préconisaient l'appel à la France pour les obtenir. Cependant à Beyrouth comme dans toutes les villes par lesquelles je devais passer, les milieux arabes m'apparaissaient si différents entre eux; musulmans et chrétiens s'y subdivisaient en partisans de rites si divers, morcelés en groupes si impénétrables les uns aux autres, que je ne sentais nullement cette fusion en une seule et même aspiration, sans laquelle toute action ne pouvait être efficace et durable. En tout cas un accord général ne me paraissait pas imminent. Ce qui me semblait bien plus aisé, c'était le parti que les Turcs pouvaient tirer de ces dissensions pour conserver leur maîtrise. C'est aussi ce qui faisait dire à beaucoup de nos interlocuteurs qu'un mouvement

arabe ne pouvait réussir que s'il était exclusivement musulman et ceux-là nous recommandaient de nous assurer l'amitié des grandes familles arabes, les seules qui fussent aptes à remuer la masse musulmane.

Ce propos me donna envie de rendre visite à l'émir Omar, fils d'Abd-el-Kader, lorsque je fus à Damas. Je veux dire tout de suite l'impression que j'ai gardée de cette visite.

Parmi les saules et les bouleaux de la vallée du Barada, une maison blanche ou plutôt une jolie demeure à plusieurs corps de bâtiments étageait ses toits roses par-dessus le feuillage. J'avais mis une heure en voiture au trot de deux petits chevaux pommelés pour y venir de Damas. La route ombragée durant tout le parcours longeait le fleuve rapide dont les eaux font la richesse de la contrée.

L'Arabe, qui se figure le paradis comme un jardin verdoyant où coulent des ruisseaux d'eau vive, où les fruits sont à la portée de la main, a de tout temps considéré la région de Damas comme l'emplacement du paradis terrestre... L'eau coulait, en effet, ici en abondance, faisant entendre son clapotis sous les arbres; les amandiers, les grenadiers, les abricotiers avaient leur feuillage neuf, la vigne courait d'arbre en arbre, les noyers étalaient de larges feuilles.

J'entre dans la jolie demeure et, par un sentier qui monte, je parviens au perron d'un vestibule dallé et frais. Une vieille servante arabe m'introduit dans un grand salon où, parmi le mobilier des maisons arabes, se trouvent quelques meubles et quelques souvenirs d'Occident. Au mur, des tableaux de bataille et bien en évidence une grande peinture médiocre, mais imposante quand même : le portrait d'Abd-el-Kader.

J'attends quelques minutes et son fils entre dans le salon. Il est grand, habillé à l'Européenne, mais coiffé du fez. Sa ressemblance avec son illustre père est saisissante. Nous causons longuement de l'influence française en Syrie. Il fait des vœux pour qu'elle s'y affirme davantage. Nous montons sur une terrasse ensoleillée, en passant par plusieurs pièces où de longs fusils arabes, des pistolets, des lames luisantes forment des panoplies. Des peaux d'animaux recouvrent le sol. Partout de larges baies hermétiquement closes à cette heure, s'ouvrant, j'imagine, quand le soleil est tombé à l'horizon, sur un paysage à la fois riant et grandiose. Là-haut sur la terrasse, j'aperçois, au delà de l'îlot que forme Damas dans

le désert de sable, les sommets arides de l'Anti-Liban où scintillent des traînées de neige.

L'émir me reconduit jusqu'à la route où m'attendent mes deux petits chevaux. Il fait cela avec beaucoup de bonne grâce et un air de grand seigneur qui lui sied. Le soir je trouve sa carte à Damas, à mon hôtel. Au-dessous de son nom je lis : « Fils de l'émir Abd-el-Kader ». C'était en avril 1913.

Cette carte, je l'ai devant moi en écrivant ces lignes, et ce n'est pas sans émotion que je pense qu'en 1916 l'émir Omar a été pendu par les Turcs, à cause de ses sentiments pour la France.



Damas, Homs, Hama, Alep! Que puis-je dire de ces villes que l'on ne sache depuis les guerres mondiales et où tant de pouvoirs se sont succédé? J'y trouvais partout bon accueil et je constatais qu'en dépit des nombreuses influences qui s'y exerçaient, celle de la France primait les autres. Je n'y prolongeais pas mon séjour; j'avais hâte de descendre en Palestine où l'action des Arabes sans être plus efficace, bien au contraire, était plus vivante, du seul fait des noises qu'ils se cherchaient à eux-mêmes.

Tandis qu'en Syrie la majorité des musulmans était écrasante, en Palestine, nombreux étaient les Arabes non-musulmans. En Palestine, au Liban, les chrétiens orthodoxes, les maronites avaient des points de vue particuliers qu'ils défendaient avec acharnement. Devant cet état de chose, croire à la possibilité même lointaine d'une cohésion arabe semblait une utopie.

La différence de religion n'était pas du reste la seule qui divisait les Arabes. Les habitudes de vie des Arabes chrétiens n'ont jamais été les mêmes que celles des musulmans. Alors que les premiers sont toujours sédentaires, les seconds se partagent en sédentaires et en nomades.

J'aimais à voir ces beaux nomades au visage bronzé, aux yeux ardents, qui poussent leurs troupeaux et transportent leurs tentes à travers les plaines. Quels regards hautains, indifférents, ils me jetaient à moi pauvre Occidental soucieux de mille choses, prisonnier de moi-même, lorsque je les croisais plus tard sous les murs de Jérusalem, descendant vers la vallée de Josaphat! C'était vers le soir, quand les rayons obliques ne frappaient plus que les créneaux des

murailles de la ville. Ils s'étaient loués, eux et leurs chameaux, durant tout le jour, pour les charrois et retournaient à leur gourbi. Des filles aux grands yeux noirs, à la peau bistrée, les poignets et les chevilles ornés d'anneaux de verre, marchaient en tête de la caravane pieds nus parmi les pierres. Les chameaux pelés et rugueux suivaient à la file, flanqués de droite et de gauche des hommes aux jambes maigres, vêtus comme il y a des siècles, le port superbe, la démarche alerte, la tête haute, toute la fierté de leur race dans les yeux. Pauvres et miséreux, ils ne l'étaient que pour celui qui les contemplait et songeait au passé glorieux de leurs lointains ancêtres. Leurs pensées à eux étaient rares comme leurs paroles et s'ils souffraient de la faim, de la soif, du soleil qu'ils affrontaient, ils étaient « les fils de la patience » et ne connaissaient pas les plaintes.



Par ce grand jardin suspendu entre le ciel et la mer qu'est le Liban, par Saïda, l'ancienne Sidon, Sour, l'ancienne Tyr, j'ai gagné Saint-Jean-d'Acre, puis Caïfa, alors petite ville de pauvre apparence mais à laquelle s'ajoutait, à l'ouest, la colonie allemande où j'avais décidé de me loger.

Je me rappelle la singulière impression que me fit la colonie. Au sortir d'un dédale de rues malodorantes, je me trouvai soudain dans un quartier de maisons claires et uniformes entourées de pins et d'arbres fruitiers, qui me rappela certains villages de Bavière et de Thuringe. L'aspect des gens, les inscriptions sur les murs, tout contribuait à me donner cette illusion. Seulement, je le répète, tout cela n'était que juxtaposé à Caïfa et ne s'y mêlait pas.

Qu'on me permette de rappeler brièvement l'origine des colonies allemandes de Palestine. Le ministre protestant wurtembergeois Christophe Hoffmann avait provoqué en Allemagne un mouvement religieux qui tendait à rétablir le royaume de Dieu sur la terre, en commençant par la terre promise, pour s'étendre de là en Europe et y régénérer l'Eglise et la société. En 1858, Hoffmann fit un voyage de reconnaissance en Palestine. Il y trouva installée depuis deux ans une secte protestante américaine. Il revint en Allemagne et ce n'est que dix ans plus tard qu'il retourna à Caïfa où il se rendit acquéreur des propriétés de quelques-uns des membres de cette secte. Il y appela un certain nombre de

familles wurtembergeoises et ce fut le commencement de la colonie allemande dite « du Temple ».

En 1872, Hoffmann acquit d'autres terrains près de Jaffa et y fonda une seconde colonie qui porta par la suite le nom de *Sarona*. Enfin en 1876, il vint s'installer à Jérusalem dont il fit le siège de son administration. Mais un peu plus tard il mourut, n'ayant désigné personne ni pour administrer les colonies qu'il avait fondées, ni pour assurer l'application de sa doctrine; de sorte que les « Templiers » n'avaient ni ministres ordonnés, ni églises consacrées; une salle de réunion dans chaque colonie servait au besoin de chapelle. Administrativement ils étaient soumis à un conseil qui réglait toutes les questions litigieuses qui pouvaient surgir entre eux, discutait les affaires spirituelles, s'occupait des écoles et des soins à donner aux malades.

Les colons vivaient dans une complète indépendance en matière sociale. On les voyait rarement fréquenter les sujets ou les protégés d'autres nations que l'Allemagne. Ils se réunissaient souvent, formaient des sociétés chorales et musicales, lisaient des journaux allemands et manifestaient leur patrotisme à l'occasion de toutes les fêtes nationales allemandes.

Le prestige de l'Allemagne dans ces contrées lorsque je les parcourais était considérable. Le souvenir des cérémonies du voyage de Guillaume II en 1898 était loin d'être effacé. Le déploiement de la puissance du souverain allemand atteignit le maximum en fait d'habileté dans le protocole qui régit les cérémonies officielles. Il s'agissait pour Guillaume II non seulement de frapper l'imagination des musulmans, comme il l'avait fait précédemment à Damas, mais de se faire agréer d'eux, car il avait décidé d'inaugurer un temple, le temple du Sauveur, dans une ville sainte de l'Islam et de se réserver dès ce moment des hypothèques sur une terre qui à cette époque semblait devoir revenir un jour à la France.

Une brèche fut donc ouverte dans les murs de Jérusalem; la porte de Jaffa à l'ouest de la ville fut élargie, la muraille abattue pour laisser passer le maître et son escorte d'officiers et de princes. Pendant plusieurs jours, tout jusqu'aux costumes de l'empereur fut réglé de manière à provoquer le plus possible d'admiration et de respect dans le peuple et d'abord parmi les musulmans, en prévision d'événements où leurs sympathies plus ou moins mêlées de religion décideraient comme toujours de leur attitude politique.

★

De Caïfa à Jaffa la traversée n'était pas longue; elle ne durait normalement que quelques heures, mais l'on n'était jamais sûr de pouvoir débarquer, car il n'y avait pas de port à Jaffa, petite localité sans importance et la rade est inhospitalière. D'énormes récifs se dressent à une très faible distance de la côte et reçoivent les lames du large. Si peu que souffle le vent, elles s'y brisent violemment et les passes sont si étroites entre les récifs que les barques n'osent s'y aventurer. Dans ce cas, paquebots et cargos brûlent l'escale et nombreux sont les passagers à destination de Jaffa qui firent la navette entre Port-Saïd et Caïfa, Beyrouth même, avant de pouvoir débarquer.

Par bonheur, le bateau de pèlerins venant d'Odessa que j'ai pris à Caïfa a pu faire escale à Jaffa. Un temps superbe a favorisé mon débarquement et pourtant, bien que la surface de la mer fût sans ride, la simple houle du large précipitait, soulevait et retardait la barque qui me transportait du paquebot à la côte. Je pus juger de ce que devaient être les passes un jour de brise.

... J'ai traversé Jaffa et suis allé rejoindre du côté de la mer des fonctionnaires turcs dont j'ai fait la connaissance depuis mon arrivée. Je les ai trouvés assis autour d'une petite table en train de boire du raki et de fumer des narguilés, près des jardins d'orangers qui s'étendent derrière la ville. J'ai fait comme eux.

Le déclin magnifique du jour venait de commencer; les senteurs étaient plus pénétrantes. L'arome du tabac blond, fin comme des cheveux, qui brûlait dans le brasero de nos narguilés se mêlait au parfum des orangers. Nous nous laissions, mes compagnons et moi, à demi griser par ces choses impalpables et nous passâmes ainsi l'heure des ors rouges du soir.

La nuit vint, la nuit sereine peuplée d'étoiles. Le glouglou des narguilés cessa de se faire entendre. Nous nous séparâmes et le long des jardins d'où montait à présent une musique d'insectes qui changeait la forme du silence, je regagnai mon logis en pensant aux propos que je venais d'entendre et qui ne m'avaient nullement surpris.

L'effort allemand avait largement porté sur les Turcs et les Arabes musulmans, mais l'Angleterre disputait à l'Allemagne son influence sur ces derniers. Ainsi partagée entre divers solliciteurs, l'action arabe, comme je m'y attendais,

était plus vivante qu'en Syrie, mais elle se dispersait dans cette diversité qui la neutralisait tant au profit des Turcs qu'au profit des Puissances, chacune d'elles conservant sa clientèle sans qu'aucune l'emportât nettement sur les autres.

★

« Au centre des montagnes de Judée se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux. Ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur, on aperçoit de vastes débris, des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals; quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem. »

La peinture que fait Chateaubriand de la Ville Sainte au IIIe siècle convenait, à peu de chose près à l'époque où il écrivait. Jérusalem ne comptait encore que douze à quinze mille habitants et ne présentait à la vue que de pauvres masures.

Quand j'y fus, c'était une ville de quatre-vingt mille habitants. L'accroissement rapide de la population tenait en grande partie aux Juifs qui y avaient afflué surtout de Roumanie, de Russie et d'Allemagne. Les Juifs en Palestine ont joué et jouent encore, on le sait, un rôle particulier sur la scène politique moderne. Ils ont servi les desseins des uns, desservi les autres. L'opposition constante de leurs éléments allogènes aux Arabes a posé un problème dont la solution durable reste encore à trouver. Mais l'effort de cohésion des Arabes a fini par se réaliser jusqu'à un certain point. Les réserves arabes dont me parlait Ali Youssef ne sont pas restées inactives. Toutefois l'édifice qu'elles devaient consolider est tombé et elles n'ont pu l'empêcher.

Que diriez-vous, ô cheikh Saïd Ali, si vous l'appreniez? Vous êtes entré au paradis de Mahomet sans vous douter qu'un pareil événement fût si proche; mais dans votre sagesse, toujours prête à reconnaître la main de Dieu, plus encore dans les grands que dans les petits événements d'ici-bas, vous trouveriez, j'en suis sûr, que cela est bien et qu'Allah est grand! Car si vos réserves n'ont pas remplacé l'édifice écroulé, du moins elles parlent haut à présent et des espoirs leur sont permis.

PROMÉTHÉE

par JEAN KAIR

O femme-poisson, sirène et fille de Nérée
Vers cette chair saignante lentement déchirée
Avec tes sœurs on dit que vous êtes venues
Affranchies du semis sablonneux des abîmes
Loin de l'amas crispé du corail marin
Et de ce monde épars où l'algue froide étend sa glu nébuleuse
Vous les filles de Nérée, vous les Océanides
Vous les femmes-poissons, vous les vierges glacées
Dans votre écaille lisse durement ramassées
Sans giron duveteux de douceur caressée
Sans aucun confluent où l'ombre soit massée
Vous les filles sans jambes
Vous êtes venues voir un homme mourir.

Ce roc chauve
Ce crâne d'un Pélion pelé
Balafré d'âpres failles où crépite une paille poudreuse
Autour duquel exsangue dans l'air un vautour pantelant s'agite
Où d'une simple rosée l'idée seule se consume sifflante
En l'azur accablé
C'est là que gît dûment câblé sur le basalte ardent
Prométhée.

Est-ce un lieu pour des filles ruisselantes de mer?

Cette roseur évoquée de coquille fraîche
Ce glouglou matinal d'un cristal pur
Ces chevelures épandues d'ombre et de bulles froides

Neige de quelque espoir opposé à l'enfer
Banquises, doux frimas, givre qui ferait vivre
S'il n'était pas plus sûr que la mort le délivre
Avez-vous quelque songe dont le pourvoir?

Quelque songe, ô sirène ivre encore du surplis
Des houles roulantes
Quelque humide mensonge de vagues, de brumes
Quelque frais souvenir de bruine, d'aurore?

Prométhée
Sur le roc éternel attaché
Livré comme une viande pourrie
A la traction de cette volaille en loques à l'œil morne
Vous les filles de mer gainées dans votre écaille verte
Sans aucun confluent de fourrure tendre
Avez-vous quelque songe doux à lui tendre?

Prométhée
Haletant sous ce ciel desséché
Harcelé sans merci par ce bourreau fripé
Vous les filles de mer
Vous les filles sans jambes
Avez-vous quelque chant pour lui, quelque ïambe?

MONTAIGNE
ET LE
DRAME DE L'INTELLECT

par ALEXANDRE MICHA

Il faut nous garder de vouloir à tout prix tracer de beaux graphiques, expression de la vie intérieure des écrivains. Certes, le désir est visible, chez certains esprits, de décrire des trajectoires hardies ou harmonieuses : Pascal, Gœthe, Barrès. Mais justement parce que la vie intérieure la plus profonde est soumise à ce génie artiste qui taille, retouche, ajoute et ajuste pour enfanter une existence *artificielle*, parce que toute vie intérieure est sans doute, même non exprimée, œuvre d'art, il faut peu croire à la sincérité totale de ces évolutions dans l'histoire intime des âmes. Encore moins faut-il accorder créance à ces déroulements parfaits et continus que la critique reconstitue à propos d'un penseur. Peut-être s'est-on trop abandonné à ce jeu de schématisation dans le cas de Montaigne : on a relié quelques points de ses étapes pour dessiner une courbe; mais par là même n'a-t-on pas masqué la continuité de sa pensée et de son attitude?

Montaigne n'a pas été successivement un stoïcien, puis un pyrrhonien, puis un naturiste. Il est tout cela à la fois. Dans un passage qu'on devrait souvent relire, il avoue lui-même l'unité qui préside à sa vie : « Je ne me suis pas attendu d'attacher monstrueusement la queue d'un philosophe à la teste et au corps d'un homme perdu; ny que ce chétif bout eust à désavouer et démentir la plus belle, entière et longue partie de ma vie. Je me veux présenter et faire veoir partout uniformément. » Les constantes de Montaigne, il faut les chercher dans son tempérament : c'est celui d'un jouisseur, doué d'une réceptivité peu commune, d'une grande aptitude au plaisir et à la douleur. Pour fuir la douleur, sa principale affaire, il emploie deux méthodes, identiques et complémentaires. Voulons-nous nous guérir de la peur de la mort?

« Otons-lui l'étrangeté », nous dit-il en 1572 (I, xx). Il y parvient à cette époque par une rumination patiente qui finit par dépouiller la mort de ce qu'elle a d'effrayant, plus tard par un effort pour la ramener à un fait tout naturel, à un phénomène inévitable, commun à tous. Il ne faut « ni troubler la vie par le soin de la mort (période dite naturaliste), ni troubler la mort par le soin de la vie (période dite stoïcienne) ». Le but est le même : une jouissance sans ombre. Ce douillet, se sachant vulnérable à la douleur, use d'une tactique habile et variée pour l'endormir ou l'éviter. « Je ne suis pas philosophe : les maux me foulent selon qu'ils poisent. » Le chapitre *de la Diversion* nous livre quelques-unes de ses recettes.

Je ne vois pas que l'art de vivre de Montaigne ait donc changé d'axe au cours des années : la solitude du livre I (chapitre xxxix) rejoint le détachement dilettante du livre III; elle procède du même désir profond de « savoir être à soi ». En 1588 comme en 1572, et plus tard encore, Montaigne compose avec ce qui est, tient en état ses défenses, vit en état d'alerte; il est des pages graves au livre III, au chapitre de *L'utile et de l'honnête* par exemple, comme il en est de souriantes au livre I, celles en particulier du chapitre de *L'institution des enfants,* où il nous confesse son goût pour une sagesse « gaie, gaillarde et enjouée ». Sa philosophie de la nature aboutit aux mêmes exhortations que son soi-disant stoïcisme : « Il faut souffrir doucement les lois de notre condition... Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter. » La nature, c'est l'ordre, la raison, c'est tout ce qui nous aide à écarter les atteintes hostiles. Dans les toutes dernières lignes des *Essais,* Montaigne souligne l'identité de ces termes et de ces positions qu'on a voulu opposer chez lui : « Le souverain bien du stoïcisme, voisin à celui-là (le péripatétique), qui est consentir à nature. » Au moment même où il prétend se laisser aller à la pure nature, il prône le rôle du jugement « qui tient chez lui un siège magistral », en qui il a une totale confiance (III, ii) et dont il déclare avec fierté qu'il est l'œil du maître en son logis (III, ii et xiii). C'est ce jugement, produit de la culture, qui l'a formé à cette aisance et à cette élasticité qui sont dans sa nature, mais qu'il n'a pas d'emblée acquises. L'esprit garde tous ses droits dans les plaisirs physiques : il les multiplie, les approfondit : jouissance d'un intellectualiste qui intègre la douleur elle-même à la volupté (III, 13); en leur présence, il fait son âme « autant songneuse d'en esteindre l'une que d'estendre l'autre ».

Deux Montaigne enfin ont toujours coexisté : l'un ennemi de la contrainte, surtout dans la vie quotidienne, mais aussi

ailleurs, un Montaigne anarchique qui cache son ricanement sous le bon ton de l'homme du monde, à l'étroit dans les idées de confection qu'endosse le commun; l'autre (et Pascal l'a méconnu) qui se surveille et se construit et qui apporte à cette construction plus de soins acharnés qu'il n'y paraît. Il a le sentiment d'un équilibre à réaliser, d'une harmonie à établir entre des forces contraires. Lui-même nous invite à déchiffrer sous le Montaigne qui s'offre au lecteur, abandonné et lascif par haine des attitudes héroïques, l'homme de volonté qu'il fut effectivement. De ses pages il ressort que la sagesse s'acquiert et qu'on ne peut se laisser aller à la nature qu'après l'avoir dépassée. Ainsi le dilettantisme est, tout comme le stoïcisme (l'un et l'autre, en effet, consistent à ne pas s'engager trop avant, à posséder sans être possédé) un moyen de se dépasser, de se reforger un personnage pur de tout défaut dans le métal. Il est tout près de ressembler à un héroïsme non vulgaire (1). Michel de Montaigne est héros avec pudeur; il sculpte dans l'ombre, péniblement et amoureusement, sa propre statue.



Cet intellectualisme de Montaigne, constant d'un bout à l'autre des *Essais,* n'est que la mise en défense d'un moi qui s'acharne à détruire la souffrance (2) et à faire rayonner sa joie sur un terrain balayé de tout mal. Il est un état de guerre latent. Reste à savoir si dans cette thérapeutique, préventive ou curative, il n'y a pas, comme dans presque tous les remèdes, des germes nocifs, si Montaigne n'a pas introduit un autre ennemi dans la place, qui à certaines heures l'étreint et lui coupe la respiration.

Une très fine sensibilité affleure en plusieurs points des *Essais;* je ne parle pas de cette bonté de cœur qui l'emplit de compassion pour ce qui souffre, mais d'une forme plus déliée, plus féminine de la sensibilité où le système nerveux est touché de ces chocs légers qui se répercutent en profondeur. Analysant avec une intrépidité toute proustienne les approches de la mort, il note : « Le souvenir d'un adieu, d'une action, d'une grâce particulière, d'une recommandation dernière nous afflige... Je voyais nonchalamment la mort,

(1) Cf. III, 2, p. 47-49 (éd. Villey), 64-65; III, 5, p. 115; III, 13, p. 655.

(2) Inutile d'ajouter que la notion de souffrance rédemptrice ou méritoire lui est totalement étrangère. C'est encore le tempérament de Montaigne qui est à la base de sa morale, avant même qu'elle soit sanctionnée et passée à l'étamine par son intellect. S'il s'élève contre les châtiments inutilement cruels, contre les monstruosités criminelles, contre toute violence, c'est que, doué de cette imagination propre aux plus simples, il ressent d'abord jusque dans sa chair les tourments qu'il évoque.

quand je la voyais universellement, comme fin de la vie; je la gourmande (= domine) en bloc; par le menu elle me pille. Les larmes d'un laquais, la dispensation de ma desferre (= distribution de mes hardes), l'attouchement d'une main connue, une consolation commune (= banale) me desconsole et m'attendrit » (III, IV). Et c'est pourquoi sans doute il préférerait mourir loin des siens. On trouvera peu de textes comme celui-là dans les *Essais*, parce que Montaigne tient à se présenter comme un cérébral, parce qu'effectivement « le jugement tient chez lui un siège magistral » et qu'il est curieux surtout de la vie des idées, de leur naissance, de leurs accouplements. Texte à retenir cependant parce que nous y surprenons son intelligence aux prises avec sa sensibilité, l'une lui présentant le général, l'autre le particulier, l'individuel. L'individuel l'emporte, mais tous les efforts de Montaigne tendront à l'intégrer au général : ainsi son conservatisme, acceptation des lois communes, comporte à son point de départ une fin de non-recevoir, un sursaut d'individualisme qui refuse l'uniforme respect; ainsi sa sagesse qui rejoint quelques grands principes s'est élaborée parmi les tâtonnements de l'individu à la recherche de lui-même; ainsi, sur un autre plan, le culte du moi ne nuit en rien à l'épanouissement d'une large et saine morale; ainsi se plait-il à déceler en Michel la forme de l'humaine condition. Mais Michel, il nous l'avoue, « le touche encore de plus près que l'homme », et il cède à cet appel qui le presse d'exprimer le plus irremplaçable des êtres. Il est tout à fait inexact de prétendre, comme le fait un livre récent, qu'on ne trouve en lui qu'un tempérament et des goûts de la plus commune sorte. Montaigne éprouve à chaque instant le sentiment de ses différences, il sait qu'il n'est pas comme les autres, que son moi est rare et précieux, que ses contours capricieux s'ajustent mal aux cadres du commun. Ecoutez-le répéter, secrètement fier de son étrangeté, qu'il veut se faire connaître pour ce qu'il est réellement; et il entre, dans la notion de ses justes limites, plutôt que de l'humilité sincère, un malin plaisir de railler l'orgueil des philosophes et la perfection chrétienne. Le souci ne le quitte pas de livrer intégralement son visage, à nul autre semblable (3).

Et il tombe amoureux de ce visage. Désormais, pour le scruter, l'interroger dans un long tête-à-tête (« J'ai une façon resveuse qui me retire à moi, III, 3; je replie ma vue au dedans, je me gouste, je me roule en moi-même », II, 17), Montaigne tourne le dos au monde, reste sans cesse à l'écoute avec lui-même, procède à une auscultation opiniâtrement

(3) Cf. II, 17, p. 642 de l'éd. Villey; III, 5, 126-8, 184, 209; III, 9, p. 343, 393, 399.

poursuivie : « Nature nous a étrénés d'une large faculté à nous entretenir à part, et nous y appelle souvent pour nous apprendre que nous nous devons en partie à la société, mais en la meilleure partie à nous (II, 18) ». S'il jette les yeux au dehors, la cour, la mairie, le voyage, c'est encore pour faire servir ce butin à son projet essentiel : « Si j'estudie autre chose [que moi], c'est pour soudain le coucher sur moi, ou en moi, pour mieux dire. »

Le voici donc parti à sa propre découverte (« Je ne vise qu'à découvrir moi-même », I, 26), abîmé dans les délices de la connaissance de soi. Dans son arrière-boutique, un homme se regarde, se repaît de sa propre substance (4). Ce qu'il a butiné dans la lecture ou la vie active est devenu sa chair et son sang; plus rien qui ne soit lui-même, qui ne soit son suc. De ses propres mains il a construit la tour d'ivoire, ou plutôt une tour de verre lucide et transparent. Et que fait-il? D'abord il jouit de son jugement, de cet instrument qu'il vient de forger (5) et qu'il tâte avec amusement pour en connaître la souplesse, le tranchant et la solidité; il en regarde d'un œil content les axes, les déclics, les commandes, il alimente la machine de toute matière : idées innées, idées reçues, préjugés et croyances, philosophies et dogmes, mots sublimes et sottises.

Bien des fêtes attendent Montaigne : le morcellement infini des idées, le plaisir de cueillir au hasard dans ce tas fourmillant et de ramener sous la loupe l'une d'elles, comme un délicat cristal de neige qui livre ses rayonnements ou ses couleurs, cette ambivalence qui permet de jouer à pile ou face sans risquer de perdre, ces contrôles de pesées où il découvre que la plupart des hommes use de poids faux, ce glissement au fil de l'eau avec l'accueil successif des profondes nappes de pensées, voisines et différentes, toute l'ivresse du passage (III, 9, p. 383) et l'appétit de la prochaine prise, comparable au plaisir amoureux.

★

Mais tout n'est pas que plaisirs et jeux. Déjà le brûlent les premiers feux d'une fièvre intérieure. C'est ici que commence le drame de l'intellect chez Montaigne. Ce dilettante souffre.

Et d'abord, notre navigateur, comme tous ses pareils, cède à la tentation d'appréhender les réalités de l'esprit, de voir autre chose que les surfaces miroitantes; échec qui ne va

(4) Cf. III, 3, p. 69.

(5) En particulier dans l'*Apologie* qui nous conte un moment capital de sa genèse. Au reste, le scepticisme du *Que sais-je* ne condamne nullement l'esprit à l'inertie, comme le croit Lanson : bien au contraire, il est un principe d'investigation, une source de dynamisme.

pas sans quelque secret désespoir : « Et si de fortune vous fichez vostre pensée à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau : car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il voulait tenir et empoigner » (II, 12, p. 539). Mais pour avoir renoncé aux attirances métaphysiques, il n'est pas pleinement maître du domaine amoindri qui lui reste. Il nous confie (III, 5, p. 187) que des idées météores s'allument comme une phosphorescence sur le champ de sa conscience; tous ses efforts sont vains pour amener au grand jour ses rêves qui laissent au réveil le souvenir fragile de leur coloration, mais qui s'évaporent dans l'oubli, avant qu'on ait pu les capter. La connaissance intuitive n'a cependant guère retenu Montaigne. Elle postule une passivité, l'attente d'un état de grâce qui répugnent à cet intellectualisme forcené, engagé dans de tout autres voies. Son esprit s'est accoutumé à un état de tension : « Je le dy à cette heure, pour ne me pouvoir facilement despestrer de l'importunité de mon âme, en ce qu'elle ne sçait communément s'amuser sinon où elle s'empesche (= s'absorbe), ny s'employer que bandée et entière. Pour loger subject qu'on luy donne, elle le grossit volontiers et l'estire jusques au point où elle ait à s'y embesongner de toute sa force, etc... » (III, 3, p. 69). Mais de cette tension, il ne peut plus se libérer; entraîné par son propre élan, il est condamné sans rémission à descendre le cercle infernal, à aimer son vertige : « Il n'y a point de fin en mes impulsions; nostre fin est en l'autre monde. Nul esprit généreux ne s'arreste en soy : il prétend toujours et va outre ses forces... ses poursuites sont sans terme, et sans forme » (III, 13, p. 569-70). Mouvement perpétuel qui ne lui laisse aucun répit. Pris dans l'engrenage, il n'arrive plus à se dégager. Il lui faut, comme dirait Pascal, tendre au repos par l'agitation, c'est-à-dire rebâtir à chaque minute son équilibre, réussir cette délicate adaptation à l'instant, résoudre les antinomies. Car cet homme est tout en antinomies : cet individualiste a, l'un des premiers, notion et respect des droits d'autrui; ce voluptueux est un discipliné, ce traditionaliste met en loques les traditions; cet apologiste des Cannibales et de la solitude ne se trouve pas mal dans les « conférences » mondaines; cet ambitieux (car il l'est) fait preuve de désintéressement; ce positiviste a le sens du mystère, ce lecteur recueilli dans sa librairie aime en même temps la politique et l'action. Homme à divers étages, comme il le dit lui-même de certaines âmes, donnant l'exemple d'un continuel « renversement du pour et du contre », suivant le mot de Pascal.

Son esprit se tisse une prison, « s'empestre en sa besogne,

comme nos vers de soye et s'y estouffe »; il s'enlise dans les commentaires, s'obnubile d'autant plus qu'il aspire à la clarté. C'est que « de nouvelles questes lui traversent la voie », c'est que chaque idée est un carrefour d'où l'esprit ne peut s'élancer dans une direction nouvelle que par un choix arbitraire, en abandonnant tous les possibles, sauf un. Et Montaigne se résout mal à ce renoncement; son geste instinctif, c'est d'empoigner un faisceau d'idées, mais ajoute-t-il, « nous empeschons la prise et la serre de l'âme à lui donner tant de choses à saisir » (III, 10, p. 449). Cette faculté d'analyse privée de frein pousse toujours plus loin la dissociation des idées. Son intelligence est un véritable dissolvant : elle agit sur l'agglomérat des idées à la façon d'un acide qui fait tomber, à part, les mille cailloux de toutes grosseurs et de tous poids qui formaient bloc. Elle poursuit en vain l'atome où elle découvrirait sans doute, comme Pascal, un infini. Sa pensée s'épuise à trouver une assiette ferme : ce jeu a pu le réjouir, il le lasse, mais il est nécessaire à ce cerveau, comme la drogue à certains organismes.

Cette descente en profondeur, et c'est un autre supplice, lui dérobe sa propre essence : « Plus je me hante et me connais, plus ma difformité s'estonne, moins je m'entens en moi » (III, 2, p. 491). Narcisse penché sur son visage ne peut toucher des lèvres sa face ternie par la buée de sa pensée; l'image s'en voile d'autant plus qu'il s'en approche, le miroir des eaux ne la lui renvoie que confuse et, suivant l'heure, toujours autre et mouvante. Ce mystère le hante.

Et puis, ce sont de grands éblouissements qui s'abattent d'un coup sur son esprit en effervescence, sur ses regards trop longuement fixés, quand il veut pénétrer « les profondeurs opaques de ses replis internes ». « Cet engagement aspre et ardent d'un désir impétueux jette incontinent l'esprit et les membres à l'indiscrétion et au désordre : on s'éblouit, on s'embarrasse soy-mesme » (III, 10, p. 449). Et encore : « La continuation et la contemplation trop ferme éblouit mon jugement, l'attriste et le lasse. Ma vue s'y confond et s'y dissipe. Il faut que je le retire et que je l'y remette à secousses » (III, 10, p. 156) (6). Parvenu aux extrêmes limites, c'est à travers un écran qu'il aperçoit les vastes espaces encore à parcourir, dont l'entrée lui est interdite : « Je vois encore du pays au delà, mais d'une vue trouble et en nuage » (I, 26). Montaigne s'achemine dans de longues avenues, où il tâche d'appréhender l'insaisissable : « J'ai toujours une idée en l'âme *et certaine image* trouble qui me présente *comme en songe* une meilleure forme que celle que j'ai mise en besogne, mais je

(6) Cf. encore, II, 17, p. 606 : « J'ai la vue assez claire et réglée, mais à l'ouvrer elle se trouble ».

ne la puis *saisir et* exploiter » (II, 17, p. 609). Les mots soulignés sont dans l'édition posthume seulement : cette quête l'a donc torturé de plus en plus.

Dans cette marche conquérante de l'esprit, une force de résistance inhérente à l'esprit, et comme sécrétée par lui, vient le bloquer au point mort.

Las d'avoir épuisé les plaisirs et les supplices de l'intellectualité, Montaigne a éprouvé le besoin de revenir à un état de fraîcheur première. Mais cet échauffement, il n'est plus en son pouvoir de le guérir, ni même de souhaiter le guérir. La tête bien faite est encore trop pleine. Elle est trop bien faite. Il faudrait l'aérer, la vider; plus encore : arrêter son mécanisme incoercible qui fonctionnerait à vide. Très attaché à ce rang de prince de l'esprit qu'il sait fort bien mériter, il dissimule mal son mépris du peuple dont le commerce l'importune (III, 3, 71-72) : « Laissons là le peuple, nous dit-il, qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse la plupart de ses facultés naturelles oisives... Plutarque dit en quelque lieu qu'il ne trouve point si grande distance de bête à bête comme il trouve d'homme à homme. J'enchérirais volontiers sur Plutarque et dirais qu'il y a plus de distance de tel à tel homme qu'il y a de tel homme à telle bête » (II, 12). Ces lignes de 1580 sont vraies de toute sa vie. Dédaigneux du vulgaire, il hausse les épaules devant sa sottise, même à l'époque où il prétend prendre modèle sur les plus grossiers pour trépasser dans une sorte de sereine inconscience. Son naturisme, c'est une tentative, en vain entreprise, de prendre un bain de multitude, de se retremper parmi les simples, d'être un comme les autres. L'aristocrate veut redevenir peuple, et n'y parvient pas; il aspire à l'heureuse simplicité abolie, il éprouve la nostalgie d'un état primitif, d'un paradis perdu, dont il refuserait peut-être de passer le seuil si l'Ange le lui venait ouvrir.



« Je confesse que j'ai fait une idole de mon esprit, mais je n'en ai pas trouvé d'autre. » Ce n'est pas Montaigne qui parle ainsi, c'est M. Teste, cet autre extra-lucide. « Cet homme, nous dit Valéry de son héros, avait connu de bonne heure l'importance de ce qu'on pourrait nommer la *plasticité* humaine. Il en avait cherché les limites et le mécanisme. Combien il avait dû rêver à sa propre malléabilité... Il était l'être absorbé dans sa variation, celui qui devient son système, celui qui se livre tout entier à la discipline effrayante de l'esprit libre. » Voilà un cartésien qui nous fait songer à Montaigne ou à Bergson. La définition que donne ensuite l'abbé à Emilie Teste ne convient peut-être plus aussi bien à Montaigne : « Je

n'ai jamais observé une telle absence de troubles et de doutes dans une intelligence profondément travaillée. Il est terriblement tranquille. On ne peut lui attribuer aucun malaise de l'âme, aucunes ombres intérieures. »

Teste connaît ces plongées rapides (suivies d'un retour à la surface) où, comme dans une benne dont le câble serait rompu, on traverse en un clin d'œil toutes les stratifications mentales, dans un mouvement qui nous assimile au devenir : « Ce goût, et parfois ce talent de la transcendance, j'entends par là une incohérence *réelle,* plus vraie que toute incohérence proposée, avec le sentiment d'être ce qui passe *immédiatement* d'une chose à l'autre, de traverser en quelque manière les plus divers ordres, ordres de grandeur... points de vue, accommodations étrangères... Et ces brusques retours à soi, coupant quoi que ce soit; et ces vues bifides, ces attentions tripodes, ces contacts dans un autre monde de choses séparées dans *le leur...* C'est moi. » Un extrait du log-book nous fait assister aux réussites de M. Teste : l'*Homme de verre* qui « se répond, se reflète et se répercute, frémit à l'infini des miroirs », c'est aussi Montaigne appréhendant dans une lumineuse et profonde unité tous les moi qui le constituent, mais se perdant du même coup en ce jeu de glaces qui porte ces images à l'infini. Mais dans un autre extrait, bien des lignes nous le montrent se heurtant aux mêmes limites d'impalpable lumière qui aveuglaient les démarches de Montaigne, dolent d'une même impuissance à dépasser la dernière donnée psychologique atteinte, à dissiper ce halo que l'esprit engendre de soi et finalement à transcender l'immédiat et le réel. « Ce que je vois, dit M. Teste, m'aveugle. Ce que j'entends m'assourdit. Ce en quoi je suis, cela me rend ignorant. J'ignore en tant et pour autant que je suis. Cette illumination devant moi est un bandeau et recouvre ou une nuit ou une lumière plus... plus quoi? Ici le cercle se ferme, de cet étrange renversement. La connaissance comme un nuage sur l'être; le monde brillant comme taie et opacité. Otez toute chose que j'y voie. » Nous voilà dans l'intellectualisme douloureux des *Essais.* Si Gide représente aujourd'hui l'ivresse du relatif si goûtée de Montaigne, Valéry perpétue son besoin de statisme et de connaissance pure.



Pareils phénomènes ne pouvaient paraître qu'à l'apogée et presque au déclin commençant d'une période de culture à haute tension, au couchant de la Renaissance ou au lendemain de l'euphorie rationaliste des années 1900, quand les esprits recueillent le fardeau écrasant d'une civilisation mûrie sous

cloche et qui a brûlé les étapes d'une croissance normale. L'esprit, comme une plante forcée, sécrète alors des corrosifs qui le désagrègent, il brille d'un éclat morbide qu'il concentre jalousement en soi, mais toutes les clartés braquées férocement sur lui-même ne peuvent qu'éclairer un désert de fantômes. Le *Riche d'esprit* dont M. Teste nous offre le portrait est une sorte de double de Montaigne : « Cet homme avait en soi de telles possessions, de telles perspectives, il était fait de tant d'années de lectures, de réfutations, de méditations, de combinaisons internes, d'observations de telles ramifications, que ses réponses étaient difficiles à prévoir; qu'il ignorait lui-même à quoi il aboutirait, quel aspect le frapperait enfin, quel sentiment prévaudrait en lui... Peut-être était-il parvenu à cet étrange état de ne pouvoir regarder sa propre décision ou réponse intérieure que sous l'aspect d'un expédient, sachant bien que le développement de son attention serait infini et que *l'idée* d'en *finir* n'a plus aucun sens, dans un esprit qui se connaît assez. Il était au degré de *civilisation intérieure* où la conscience ne souffre plus d'opinions qu'elle ne les accompagne de leur cortège de modalités, et qu'elle ne se repose, (si c'est là se reposer) que dans le sentiment de ses prodiges, de ses exercices, de ses substitutions, de ses précisions innombrables. » Montaigne ne songe pas davantage « à se résoudre ». Lourd d'un héritage d'humaniste mis en valeur avec exaspération, il succombe sous le même poids. La lecture des *Essais* nous apporte le plus précieux antidote aux folies et à la bêtise des hommes, elle nous invite, à force de discipline et de souplesse, à la conquête d'une sagesse taillée à l'exacte mesure de chacun. Et cependant il y a dans ce remâchement perpétuel quelque chose de fatigué et de vieilli; tout esprit trop engagé dans son aventure et qui ne peut plus connaître ni pause ni trêves risque l'ankylose et l'engorgement. Le destin de Montaigne aux prises avec lui-même ne manque pas d'une austère grandeur : dans cette distillerie cérébrale où se perçoivent les moindres pulsations de la pensée, l'air est parfois irrespirable. Le sourire de Montaigne ne perd rien de sa séduction, mais n'exprime-t-il pas, autant qu'un refus de prendre trop au sérieux l'univers où nous sommes jetés, une fatigue qui veut s'ignorer, quelque résignation sans espoir?

RÉFLEXION HERMAPHRODITE

par JEAN QUÉVAL

1

J'ai écrit un petit livre sur l'Angleterre où je me suis donné beaucoup de mal pour n'avancer rien qui ne fût évident. Cette tâche me paraissait difficile et ambitieuse, car il s'agissait en somme, à la faible mesure de mes moyens, d'aider à lever l'hypothèque des demi-vérités qui s'interposent entre les deux pays, et qui interdisent leur pleine compréhension réciproque. Tâche difficile, tâche ambitieuse, tâche vaine aussi, je veux dire à la limite. On peut naturellement mieux faire comprendre l'Angleterre à quelques Français; mieux faire comprendre la France à quelques Anglais. Mais jamais on ne pourra faire comprendre l'Angleterre au Français, ni la France à l'Anglais. La compréhension est un phénomène purement ésotérique. Dans les deux cas, comprendre l'autre pays ne va pas sans quelque dépaysement, et se dépayser, je ne dirai pas que c'est *a-naturel* (la nature, après tout, c'est ce qui est, *that which is*); mais c'est certainement *anormal*. En d'autres termes, le Français ne comprend pas l'Angleterre, et ne peut pas la comprendre, *parce qu'il est Français;* l'Anglais ne comprend pas la France, et ne peut pas la comprendre, *parce qu'il est Anglais.* C'est encore une évidence, je le veux bien. Mais combien d'évidences il faudrait découvrir, par delà la convention, combien de salubres évidences qui sont tous les jours bafouées par l'homme de la rue! Combien, parallèlement, de sottises, tenues par lui pour évidentes, au point qu'elles le lassent et qu'il n'y voit plus que des clichés! Avez-vous jamais entendu un discours sur *la compréhension des peuples?* En vérité, comment les peuples pourraient-ils se comprendre? « On ne peut discuter, disait Léon-Paul Fargue, que si l'on est d'accord. »

2

L'illusion que le peuple anglais et le peuple français se peuvent comprendre repose, symboliquement et fondamentalement, sur l'illusion qu'on peut enseigner une langue à

partir d'une autre. Repose sur le dictionnaire. Dans le métro de Londres, l'hebdomadaire humoristique *Punch* fait sa publicité en vers de mirliton. L'un de ses textes se termine ainsi (que vous soyez ceci, cela, ou cela encore) :

There's no need to look uncommonly smug.

Je n'ouvre jamais le dictionnaire, et j'ai découvert le sens du mot *smug* pour l'avoir rencontré dans mille contextes. Je sais qu'il désigne un complexe de pharisaïsme (*self-righteousness*), d'auto-satisfaction, de bourgeoisie; c'est-à-dire l'aspect suisse de l'Angleterre, et qui est son insupportable aspect. Je me demande bien quelle peut être la traduction du dictionnaire et je lis : *smug :* béat. Voilà donc un journal humoristique, qui, voulant s'attirer la clientèle d'un inconnu, entreprend de le désarmer en le déridant. Que dit-il donc, à cet effet, à cet inconnu? Il lui dit (selon le dictionnaire) :

N'ayez pas l'air si anormalement béat.

Je n'imaginais pas que les dictionnaires puissent véhiculer d'aussi énormes sottises. Pourtant, quand j'écrivis (oh! sans insister, avec le détachement qui, je l'espère du moins, m'est assez naturel) que le Français qui veut apprendre l'Angleterre doit commencer par l'autodafé des dictionnaires, mes amis (français) ne virent là qu'un paradoxe facile et presque déshonorant.

3

Entre dix livres que j'aimerais écrire et dont le loisir me sera sans doute refusé, il y a place pour un livre sur l'Angleterre à partir des expressions anglaises intraduisibles. Ce serait (s'il était écrit, et comme il mériterait de l'être) un livre sur l'Angleterre la plus insulaire, sur l'essence de l'Angleterre, sur l'Angleterre par excellence. On y trouverait quelques-uns de ces mots, tel le mot *smug*, qui désignent un état d'âme et une attitude d'esprit généralement incompréhensibles en France; on y trouverait des expressions littéralement traduisibles, mais qui, traduites, appellent encore d'être expliquées : ainsi celle de mépris amical que j'ai rencontrée sous la plume d'Harold Nicholson.

Il y aurait ces mots encore qui sont intraduisibles parce qu'ils n'ont aucune correspondance objective en France. Je pense au *cricket*. Je veux bien qu'on apprivoise le mot, et qu'on dise le criquet, comme Lucien Dubech et Jean Paulhan. Mais quel farceur osera dire que c'est une traduction, et quel Français a jamais prétendu comprendre *le criquet?*

4

J'admets que de recommencer à zéro et de reconstruire la notion de l'Angleterre au hasard des rencontres et des textes, de bric et de broc, *at random,* c'est entreprendre de soulever les montagnes. C'est proposer à l'initié un itinéraire de reconnaissance, mais qui lassera l'attention du profane. Il faut encore une méthode de systématisation initiale à qui veut faire œuvre d'enseignement sinon de prosélytisme. Je n'en propose pas; mais je crois que l'étude comparée des deux pays peut être introduite et organisée autour de la notion d'évidence.

L'intelligence française tient ses assises au delà de la ligne d'évidence; l'intelligence anglaise en deçà. L'intelligence française revendique tous les droits de la lucidité, elle s'affirme libératrice et souveraine; l'intelligence anglaise fait toute leur part aux autres moyens de la connaissance, et loin d'être un instrument révolutionnaire, loin de pulvériser les tabous, s'exerce volontiers dans les limites convenues, et sert la société anglaise. Quand la critique française défriche, ordonne et recrée, la critique anglaise se satisfait d'inscrire des œuvres dans un système de références; la pensée française est passée par la prise de conscience de quelques problèmes, neufs ou renouvelés, qui sont généralement demeurés lettre morte en Angleterre. La France, creuset et commun dénominateur, s'efforce aux synthèses et demeure fidèle, plus que jamais peut-être, à sa mission humaniste; mais l'Angleterre paraît bien retourner à l'assez morne ronron insulaire (je ne parle pas des poètes, ni du sens métaphysique, qui n'entrent pas dans mon propos). Si nous regardons plus bas, le tableau change, et l'avantage se retourne. Nous redevenons les provinciaux du monde. Les adultes anglais, il me semble, lisent beaucoup plus de livres sérieux, que les adultes français; et beaucoup plus d'Anglais lisent le français dans le texte, que de Français l'anglais. Si nous regardons plus bas encore, au niveau des querelles de la politique, c'est pour notre confusion et pour notre accablement. Nous retrouvons que l'Anglais cherche à se situer en deçà et le Français au delà de la ligne d'évidence; mais le Français, le Français moyen, s'agite parmi les nuées, qui applaudit au discours et aux éditoriaux qui appellent, ou feignent d'appeler la révolution, tenant pour acquis et pour ligne d'évidence *a)* que tout va mal, *b)* que la crapule est au pouvoir, propositions qui exigeraient une impérieuse et minutieuse mise en question. Au rebours, l'Anglais regarderait, ruminerait, se hasarderait peut-être à décrire, et ne concluerait probablement

pas : il se tiendrait en deçà de la ligne d'évidence. Cette timidité et cet empirisme, cette non-rationalisation, née d'une indifférence plutôt que d'un refus, engendrent la condamnation française. L'Anglais-moyen-est-moins-intelligent-que-le Français-moyen. C'est le contraire qui est vrai. Dans les plus humbles rapports des hommes entre eux, l'Anglais est plus rapide, plus concentré, plus efficace que le Français. Je me suis quelquefois demandé si notre peuple n'est pas la victime d'une langue trop parfaite et trop abstraite et qu'il possède mal; si son inintelligence n'est pas la rançon de son intellectualité. C'est un problème que je conseille au lecteur de regarder d'un regard neuf. Qu'il fasse l'expérience de demander son chemin quatre ou cinq fois dans la journée. Et qu'il se souvienne du mot de Denis de Rougemont : « On se demande quelle question directe il faudrait poser à la boulangère pour qu'elle réponde : « Le pain a augmenté d'un sou. »

5

Rien n'est, au premier regard du Français, plus déconcertant, sinon plus désobligeant, que le relativisme anglais, que l'attitude d'esprit de l'Anglais qui est de ne presque rien prendre au sérieux dans l'ordre des idées générales. Le Français averti voit certes bien l'indiscutable infantilisme de l'Anglais (si adulte, d'autre part, par son stoïcisme, et par son sens des responsabilités); il sait à quels impératifs de retenue il se soumet, et qui s'exercent aussi dans l'ordre de l'esprit; il comprend son goût du secret, et le corollaire qui s'y attache : son respect de la plus intime liberté des autres. Il lui manque encore de saisir une autre vérité centrale. *C'est que l'Anglais n'oublie jamais qu'il est anglais.* Le Français oublie parfois qu'il est français, et de même, il me semble, l'Allemand, le Japonais, l'Américain, l'Italien, le Russe, etc., oublient quelquefois qu'ils sont allemand, japonais, américain, italien, russe, etc., mais l'Anglais n'oublie jamais qu'il est anglais, comme en apportent quelques commencements de preuve, d'une part, la langue anglaise (qui le nomme l'homme anglais, *the Englishman,* et qui invente l'expression de *self-consciousness*), d'autre part, sa suprême qualité, celle qui le distingue et le définit le mieux, celle aussi qui fonde sa supériorité intacte : le respect de soi. Commencements de preuve l'un et l'autre assez fragiles; le premier surtout, mais joignez-l'un à l'autre, et vous avez : *the self-consciousness of the Englishman,* qui est *the self-consciousness of being English,* c'est-à-dire la conscience que l'individu anglais a d'être anglais. De là, de cette conscience d'être anglais et de ce sentiment de supériorité, l'extraordinaire modestie des indi-

vidus; de là l'anticipation optimiste, si remarquable en 1940; de là cette patience presque intemporelle; de là le libre regard, et presque amusé, que l'Anglais jette sur les systèmes qui prétendent à tout remettre en cause; de là qu'il ne prend ni feu, ni fait, ni cause. De là, qu'il « attend et voit venir », en deçà de la ligne d'évidence. Illustrons.

6

Première illustration. Pour quelque raison de tribu, de parti ou de vanité, Croquignol n'aime pas Tribouleau. Il écrit dans quelque feuille :

— Tribouleau est un pédéraste, un collaborateur, un faisan, et d'ailleurs il ne sait pas écrire le français.

Tribouleau répond *dans une autre feuille*. Il répond de même encre, et il parle, naturellement, *d'autre chose*, je veux dire de Croquignol. Le lecteur, pour cause, n'y comprend rien, mais quelle importance, quand il ne demande que d'être entretenu dans sa fureur? Cette insensibilité à Courteline tient du miracle. Le lecteur anglais est plus digne d'être informé : il l'est, par le seul procédé efficace de la controverse, qui est le droit de réponse. Ainsi juge-t-il sur pièces. Outre le défilé, dans deux ou trois quotidiens et quatre ou cinq hebdomadaires, de quelques-unes des signatures parmi les plus éminentes du Royaume-Uni, les réponses sont denses et précises, elles ne s'égarent pas, et elles sont courtoises par surcroît et comme il va sans dire. Cet impressionnant respect de soi et d'autrui vaut d'être payé d'une moindre vivacité et d'une moindre activité de laboratoire (quand je dis laboratoire, je ne pense pas à la race Croquignol).

Seconde illustration. Après la publication de l'article d'Harold Nicholson sur mon petit livre, *Spectator* publia deux lettres — la première de Christopher Sykes, la seconde de Lord Antrim — qui marquaient leur étonnement et leur hostilité à l'une de mes propositions parmi les plus anodines, l'une de celles, pensais-je, qui demeureraient très en deçà de la ligne d'évidence. J'avais écrit qu'en thèse générale les amours anglaises sont marquées d'adolescence. « Sur quels témoignages M. Jean Quéval fonde-t-il son assertion? » — « Qu'entend M. Jean Quéval par amours adultes? » C'est à quoi j'étais prié de répondre.

7

Le grief de n'avoir appréhendé que l'évidence implique et appelle celui de n'avoir pas peint la dernière heure de l'Angleterre. Mes amis n'y sont pas allés voir. L'inconnu s'ex-

prime avec un laconisme plus resserré encore, et parfois il porte, au coude de sa veste de tweed, une pièce de cuir, et il ne peut pas manger pour plus de cinq shillings. Quant au visiteur, il arrive qu'il côtoie quelques trous béants. Non, je ne vois pas que l'après-guerre anglaise soit une bien pittoresque matière. C'est que la guerre anglaise fut la guerre, et non l'occupation; elle a accéléré le pouls du peuple anglais, et bandé son énergie; elle n'a pas eu le caractère essentiel qu'elle eut en France : celui, veux-je dire, d'une solution de continuité. Les fils continuent de ressembler à leurs pères. Il n'y a pas de canadiennes, il n'y a pas de *be-bop,* il n'y a pas d'existentialisme, il n'y a pas de presse nouvelle, il n'y a pas d'écoles nouvelles, et pas de nouvelles chapelles, ou presque pas, et si secrètes, et je ne prédis pas grand avenir au *new look* auprès d'une population féminine mal déshabituée de l'uniforme. Il n'y a pas d'exégètes de Sade, mais l'universelle aspiration au bonheur, et le goût public soupire après les films d'évasion. Il y a, nul étonnement, une grande lassitude, causée par dix ans de restrictions; il y a, je regrette de le dire, une profonde apathie. Comparée à Berlin, à Paris, à Naples, l'Angleterre ne connaît pas d'après-guerre. L'Angleterre se ressemble. *C'est un pays sans modes.*

En revanche, il y a une révolution.

Le pays par excellence de la banque, de la bourse et de l'assurance, s'est métamorphosé en une société qui est peut-être bien la plus égalitaire du siècle. Je ne crois pas que les mobiles doctrinaires y soient pour beaucoup, mais seulement la formation sociale de l'individu et le sens animal de l'adaptation.

8

Au retour, le vocabulaire même est saugrenu. Familistères, lampisteries, pompes funèbres. Le cyclisme sert l'honneur de la nation. Le Café de Flore enquête sur la condition humaine. Le déjeuner pousse à la polémique, la polémique libère l'adjectif, l'adjectif est roi de France. Le mandarinat est social, socialiste, communiste, surréaliste, adjectiviste, sans souci de la société, ni de se faire entendre du vulgaire; la bourgeoisie est sauvagement réactionnaire. *L'Humanité* et *Samedi-Soir,* le pernod et le vin rouge, la lessiveuse et le bar américain, le bain-de-pied et le *be-bop* se disputent le marais. Cela fait du bruit et il faut crier pour s'annoncer. Monsieur moi je, dit ma concierge, et c'est ce qu'après elle répètent les prophètes. Ils parlent pour la France, ils sont la France, ils sont Dieu, et « tout de même, dit Dieu, s'il n'y avait pas ces Français » ? Il ne sait pas ce qu'Il ferait.

BALZAC, GEOFFROY SAINT-HILAIRE ET L'UNITÉ DE COMPOSITION

(fin) *

par S. DE SACY

V

Il n'y a qu'un animal; mais il se dissimule bien. Comment l'unité du plan organique et les variations infinies de la forme peuvent-elles, selon le mot de Vicq d'Azir, n'être « nullement contradictoires » ? La formule de Balzac résume la réponse de Geoffroy Saint-Hilaire : « L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer. Les espèces zoologiques résultent de ces différences. » Séraphîta déjà avait déclaré que le Créateur, en agissant « par l'unité de composition », a « donné des principes qui devaient se développer, selon sa loi générale, au gré des milieux où ils se trouveraient ». La loi de l'unité de composition entraîne la notion de variabilité des espèces; l'une suppose l'autre; elles sont corrélatives. Et, dans l'esprit de Balzac tout au moins, les espèces ne sauraient varier que sous l'influence des milieux.

Dès 1795, dans un des premiers travaux que Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier publièrent en collaboration, se trouve posé le problème : « Dans ce que nous appelons des *espèces*, ne faut-il voir que les diverses dégénérations d'un même type? » (17). Les deux signataires ne tarderont pas, quand l'âge des affirmations sera venu, à se départager sur cette interrogation. Au début de 1802, quand Geoffroy Saint-Hilaire revient de l'expédition d'Egypte, Lacépède, Cuvier et Lamarck, chargés de rendre compte des collections qu'il rapporte, rappellent que la science désirait depuis longtemps savoir « si les espèces

* Voir *Mercure de France* du 1er juin.

(17) *Histoire naturelle des Orangs-Outangs. Des caractères qui peuvent servir à diviser les singes.* C'est un travail de classification. Cuvier, jusqu'alors précepteur en Normandie et appelé au Muséum par Geoffroy

* Voir *Mercure de France* du 1er juin.

changent de forme par la suite des temps », et notent que les acquisitions nouvelles « montrent ce qu'étaient un grand nombre d'espèces il y a plusieurs milliers d'années ». Rien de plus encore : c'est seulement vers 1828, après un quart de siècle de recherches, que Geoffroy Saint-Hilaire publie coup sur coup, dans une série de leçons et de mémoires, ses conclusions sur les relations des espèces entre elles et avec le milieu ambiant.

Question préalable : dans une organisation animale, est-ce l'organe qui détermine la fonction, ou la fonction qui commande l'organe? Pour Cuvier, chaque être a été créé spécialement en vue des circonstances au sein desquelles il doit vivre et du rôle qui lui est assigné dans la nature, chaque organe en raison de la fonction qu'il est appelé à remplir; la fonction est la cause finale de l'organe. Geoffroy Saint-Hilaire s'insurge; il songe aux organes rudimentaires, aux organes sans fonctions, aux monstres dont on aurait peine à soutenir que leurs anomalies anatomiques aient quelque fonction pour cause finale : gardons-nous, s'écrie-t-il, de faire « engendrer la cause par l'effet (...). Restons les historiens de ce qui est, n'arrivons sur les fonctions qu'après avoir vu, ou cherché à voir quels instruments les produisent. Chaque être est sorti des mains du Créateur avec de propres conditions matérielles; il peut selon qu'il lui est attribué de pouvoir; il emploie ses organes selon leur capacité d'action » (*Système dentaire des Mammifères et des Oiseaux*, 1824). La fonction étant l'effet de l'organe peut changer, si l'organe vient à se modifier, sans que le Créateur soit soupçonné de s'être déjugé. La variabilité des espèces n'est donc pas inconcevable, et Geoffroy Saint-Hilaire affirme alors sa position en face des différents aspects du problème :

1) Les animaux peuvent-ils varier sous l'action des circonstances? L'exemple du pelage des martres et des hermines fait preuve même pour Cuvier, qui admet déjà des « variétés ou subdivisions accidentelles de l'espèce » résultant de « la chaleur », de « l'abondance » et de « l'espèce de la nourriture », et d' « autres causes encore » (telles que, dit-il ailleurs, le « temps », le « climat », la « domesticité »).

2) Quelle limite ont ces variations, dans l'état actuel des choses? Selon Cuvier, elles n'affectent que des caractères accessoires, fort inférieurs en importance à ceux qui distinguent les espèces. Lamarck, à l'opposé, ne leur voit pas de bornes, supposant des êtres primitivement « informes et ambigus », selon le mot de Pascal, que seules ont pu différencier les « circonstances permanentes au milieu desquelles ils vivaient ». Geoffroy Saint-Hilaire se tient à mi-route; il approuve Lamarck de soutenir la puissance modificatrice « des influences du monde extérieur », mais ne concède qu'un pouvoir restreint à la réaction de l'animal sur lui-même par l'effet de l'habitude : si les habitudes de l'animal résultent de l'exercice normal de

ses organes, il faut selon lui qu'un changement du monde ambiant atteigne l'organe pour agir sensiblement sur la fonction.

3) Dans quelle mesure les espèces ont-elles pu varier depuis leur origine? L'amplitude des variations qu'envisage Lamarck implique des causes d'une intensité extrême dans les révolutions du globe : l'hypothèse n'est pas vérifiable. Du moins peut-on rechercher si les animaux préhistoriques sont les ancêtres des spécimens actuels. Cuvier, comparant les éléphants, les hippopotames, les crocodiles antédiluviens avec ceux d'aujourd'hui, les en déclare distincts originairement; à ses yeux, la faune primitive d'une contrée donnée a seulement été remplacée par d'autres espèces, contemporaines des premières mais jusque-là propres à d'autres régions. Geoffroy Saint-Hilaire, pour sa part, estimant que les espèces et même les genres sont variables sous l'action de certaines causes suffisamment actives et suffisamment prolongées, conclut seulement à la possibilité que les espèces actuelles descendent de leurs analogues antédiluviennes. A l'objection de Cuvier qu'on n'a pas relevé de vestiges des états intermédiaires il répond que « les temps d'un véritable savoir en paléontologie ne sont pas encore venus », et qu'au surplus les migrations et translations supposées par Cuvier n'ont pas laissé plus de traces.

VI

Si les milieux modèlent les formes animales, la société, dit Balzac dans l'*Avant-propos*, ressemble, sous ce rapport, à la nature : « La société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie? » « Les différences, dit-il encore, entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'Etat, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. Il a donc existé, il existera donc de tout temps des espèces sociales comme il y a des espèces zoologiques. »

Plus difficiles à saisir : la femme ne se « trouve pas toujours être la femelle du mâle », l'intelligence varie selon les individus d'une même espèce; dans le cours d'une seule vie l'épicier peut devenir pair de France, tandis que « le noble descend parfois au dernier rang social »; l'homme, qui « tend à représenter ses mœurs, sa pensée et sa vie dans tout ce qu'il approprie à ses besoins » (18), agit à son tour sur le milieu

(18) Si l'homme porte l'empreinte de son habitat, l'architecture, en même temps et inversement, est « l'expression des mœurs » (*La fausse Maîtresse*). « Les événements de la vie humaine, soit publique, soit privée, sont si intimement liés à l'architecture, que la plupart des observateurs

dont il subit l'action, et dérive ou modifie cette action. S'il existe dans les caractères des espèces sociales une certaine continuité qui permet à la rigueur de les reconnaître comme telles, en revanche elles sont curieusement indépendantes des individus qui les composent : lorsqu'un noble déchu ou un épicier parvenu sautent d'une espèce à l'autre, ces espèces continuent à transmettre leurs caractères, qu'il faut bien dire héréditaires en un sens, par une autre voie que celle de l'hérédité. L'assimilation des espèces sociales aux espèces animales entraîne donc, pour le moins, toutes sortes d'ajustements; Balzac l'admet; mais il ne pousse pas la discussion à fond. Car ce qui le touche, dans les débats scientifiques auxquels il assiste, ce n'est pas tant la question des espèces à proprement parler que l'affirmation posée par Geoffroy Saint-Hilaire et les savants de son parti de l'action déterminante des agents extérieurs sur les formes, de la dépendance où sont les différents types (ou plutôt les différentes variantes du type unique) — c'est-à-dire, pour le romancier, la galerie de personnages de la *Comédie humaine* — à l'égard du milieu où ils vivent.

Nous débouchons ici devant un horizon bien vaste, au confluent de toutes sortes de courants. Geoffroy Saint-Hilaire y retrouve comme une assemblée qui l'attendait : les idéologues, Gall, Lavater... Balzac était déjà convaincu de l'importance qu'a le physique pour le moral de l'homme, lui qui se donnait pour l' « inventeur du roman physiologique » avant même d'avoir publié la *Physiologie du Mariage;* mais la théorie de Geoffroy Saint-Hilaire dépasse toutes ces forces qui le poussaient plus ou moins confusément, les organise en système, les oriente, les développe, les unifie; elle aide Balzac à prendre conscience de lui-même et à former la doctrine romanesque vers laquelle le poussaient cahin-caha son tempérament, ses expériences et tant d'années de recherches apparemment désordonnées.

La connaissance du milieu, dans le roman, a pour moyen la description. Si la description (en prenant ce mot dans un sens très large) n'est pas toute la technique balzacienne, elle en est l'élément essentiel, et qui commande les autres parties. Elle ne sert plus seulement à peindre, localiser, identifier les personnages, comme chez Walter Scott ou les autres précur-

peuvent reconstruire les nations ou les individus dans toute la vérité de leurs habitudes, d'après les restes de leurs monuments publics ou par l'examen de leurs reliques domestiques. L'archéologie est à la nature sociale ce que l'anatomie comparée est à la nature organisée. Une mosaïque révèle toute une société, comme un squelette d'ichtyosaure sous-entend toute une création. De part et d'autre, tout se déduit, tout s'enchaîne. La cause fait deviner un effet, comme chaque effet permet de remonter à la cause » (*La Recherche de l'Absolu*). Remarquons cet hommage à Cuvier, pour qui Balzac professe une admiration plus constante peut-être que ne le pense Mme d'Also : il la manifeste volontiers, souvent, explicitement, dès que le conflit avec Geoffroy Saint-Hilaire n'est pas en cause.

seurs de Balzac; elle traduit les éléments qui les déterminent. Elle n'est plus un hors-d'œuvre, une simple commodité, un artifice, un procédé propre à donner le *la*, à marquer les temps de repos, à détendre l'esprit du lecteur ou à l'engager lentement, à souligner le rythme en l'interrompant, à accentuer les crises par l'alternance ou le contraste, etc. Elle devient inhérente aux personnages; elle exprime leurs puissances, leurs limites, leurs pentes, leurs inhibitions; elle donne les coordonnées de leurs trajectoires; elle engage le drame — d'où ces lentes préparations et cette cadence précipitée de la crise — longtemps avant qu'en apparaissent les premiers symptômes.

Est-il utile d'évoquer la géographie de la *Comédie humaine*, la Flandre de la *Recherche de l'Absolu*, la Touraine du *Lys dans la Vallée*, la Bretagne des *Chouans*, et, à l'intérieur de la province, le paysage, urbain ou campagnard? De la maison à l'homme le lien n'est pas moins étroit. La vie de Balthazar Claes « dépendait pour ainsi dire des lieux avec lesquels il s'était identifié; sa pensée, mariée à son laboratoire et à sa maison, les lui rendait indispensables, comme l'est la Bourse au joueur pour qui les jours fériés sont des jours perdus. Là étaient ses espérances, là descendait du ciel la seule atmosphère où ses poumons pouvaient puiser l'air vital » (*La Recherche de l'Absolu*). Plus ramassée, et aussi physiologique, est la formule de *Gobseck :* « Sa maison et lui se ressemblaient. Vous eussiez dit l'huître et son rocher. »

La maison, c'est la disposition des pièces et leur aménagement; c'est le mobilier, qui, dans le boudoir des grandes dames ou l'antre des usuriers, est déjà une sorte de vêtement. Le vêtement, minutieusement détaillé, la toilette, la coiffure, les armoiries s'il y a lieu; et le pedigree et l'hérédité; et, bien entendu, la constitution physique, le tempérament, la maladie même (19)... Trop souvent on ne voit encore dans ces inventaires scrupuleux qu'un souci de greffier ou d'officier d'état civil, et il est vrai que Balzac voulait donner sur son époque « ce livre (...) que Rome, Athènes, Tyr, Memphis ne nous ont malheureusement pas laissé sur leur civilisation »; mais n'eût-il écrit qu'un roman à dix personnages au lieu de cette fresque à « deux ou trois mille figures », sa méthode eût été la même; chez lui, où toujours tout est mêlé, l'historien des mœurs et le philosophe physiologiste travaillent ensemble sur les mêmes matériaux.

(19) « Le mal physique, considéré dans ses ravages moraux, examiné dans ses influences sur le mécanisme de la vie, a peut-être été jusqu'ici trop négligé par les historiens des mœurs » (*Grandeur et Décadence de César Birotteau*); ainsi l'« inflammation du mésenthère » dont souffre M. de Mortsauf, dans le *Lys*, « cas souvent mortel, mais dont la guérison entraine des changements d'humeur et cause presque toujours l'hypocondrie », est un élément essentiel de cette individualisation du type.

« On n'a pas assez étudié, dit-il dans la *Rabouilleuse* (*Un Ménage de Garçons*), les forces sociales qui constituent les diverses vocations. Il serait curieux de savoir ce qui détermine un homme à se faire papetier plutôt que boulanger, du moment où les fils ne succèdent pas forcément au métier de leur père comme chez les Egyptiens. » Ici se présente toute la cohorte des corps de métier de la *Comédie humaine*, cette inépuisable collection de spécimens caractéristiques d' « espèces sociales ». Mais si les forces du milieu déterminent les vocations, le métier à son tour marque l'homme, fixe le caractère moral d'un César Birotteau et jusqu'à l'aspect physique d'un Gobseck, le manieur d'or « qui s'est fait or », sa « face lunaire » semblable « à du vermeil dédoré », ses traits comme « coulés en bronze », son « œil métallique », son « visage blême qui sentait l'argent ».

Balzac salue en Sterne l'inventeur de la « cognomologie », ou science des rapports qui existent entre l'homme et son nom (*Le Curé de Tours*); dans le nom de Gobseck il voit une de ces singularités « que Sterne appellerait prédestination » (*Gobseck*), une « prédestination » aussi dans le prénom d'Emmanuel et une « prophétie » dans celui de Marguerite (*La Recherche de l'Absolu*). « Il existait, dit-il encore, une certaine harmonie entre la personne et le nom » du héros de la nouvelle *Z. Marcas;* et il accuse le trait : « Je ne voudrais pas prendre sur moi d'affirmer que les noms n'exercent aucune influence sur la destinée. Entre les faits de la vie et le nom des hommes, il est de concrètes et inexplicables concordances ou des désaccords visibles qui surprennent; souvent des corrélations lointaines, mais efficaces, s'y sont révélées. Notre globe est plein, tout s'y tient. Peut-être reviendra-t-on quelque jour aux sciences occultes. » *Mais efficaces...*

La plasticité de l'homme sous l'action des agents physiques a d'ailleurs des limites (ici, on croit entendre l'écho des précurseurs de Darwin, mêlé à celui des réserves de Geoffroy Saint-Hilaire). C'est la réponse de Mme de Mortsauf à Vandenesse qui lui vante les climats, pour elle exotiques, de l'amour : « Le Groënlandais mourrait en Italie» (*Le Lys dans la Vallée*). La vie des femmes à la mode, fait observer Balzac, ressemble à « ce qu'est la guerre pour les hommes; le public ne voit que les vainqueurs, il oublie les morts. Si les femmes délicates périssent à ce métier, celles qui résistent doivent avoir des organisations de fer, conséquemment peu de cœur, et des estomacs excellents » (*Le Contrat de Mariage*). Quant aux « âmes tendres qui, ne connaissant pas la manière de tuer le chagrin, se laissent toujours tuer par lui », ce sont M. de Restaud mourant, Mme de Beauséant se retirant du monde; plus encore, ce sont Honorine et Mme de Mortsauf déchirées par les exigences de cette femme en elles où elles ne veulent recon-

naître qu'une étrangère : leur être ne résiste pas au climat où leur volonté les maintient; c'est encore César Birotteau, à propos de qui Balzac note que « dans les paroxysmes de passion les organes s'oblitèrent ou se perfectionnent selon les constitutions » et que « les accidents commerciaux que surmontent les têtes fortes deviennent d'irréparables catastrophes pour les petits esprits. Les événements ne sont jamais absolus, leurs résultats dépendent entièrement des individus : le malheur est un marchepied pour le génie, une piscine pour le chrétien, un trésor pour l'homme habile, et pour les faibles un abîme. »

Une page de la *Femme de trente ans* réunit toutes ces vues sur l'action des milieux et présente son mécanisme en une sorte d'accéléré. Il s'agit de Gaston de Nueil qui, ayant quitté Paris pour se fixer à Bayeux, perd les caractères de l'espèce « Parisien » pour revêtir ceux de l'espèce « provincial » :

Après avoir épousé pendant un moment cette existence semblable à celle des écureuils occupés à tourner dans leur cage, il sentit l'absence des oppositions dans une vie arrêtée d'avance, comme celle des religieux au fond des cloîtres, et tomba dans une crise qui n'est encore ni l'ennui, ni le dégoût, mais qui en comporte presque tous les effets. Après les légères souffrances de cette transition, s'accomplit pour l'individu le phénomène de sa transplantation dans un terrain qui lui est contraire, où il doit s'atrophier et mener une vie rachitique. En effet, si rien ne le tire de ce monde, il en adopte insensiblement les usages et se fait à son vide qui le gagne et l'annule. Déjà les poumons de Gaston s'habituaient à cette atmosphère. Prêt à reconnaître une sorte de bonheur végétal dans ces journées passées sans soins et sans idées, il commençait à perdre le souvenir de ce mouvement de sève, de cette fructification constante des esprits qu'il avait si ardemment épousée dans la vie parisienne, et allait se pétrifier parmi ces pétrifications, y demeurer pour toujours, comme les compagnons d'Ulysse, content de sa grasse enveloppe.

Notons le changement de temps, le passage du passé défini au présent, du particulier au général, du fait à la loi, de l'historique au scientifique : « (...) tomba dans une crise qui n'est encore... ». Notons aussi un mélange gaillard d'images prises indifféremment dans les règnes animal, végétal et minéral; faut-il y chercher une intention? évoquer la prosopopée de Séraphîta : « Adieu, granit, tu deviendras fleur; adieu, fleur, tu deviendras colombe; adieu, colombe, tu seras femme... »? y reconnaître une illustration, une vérification d'une des lois universelles de la nature? ou tout simplement se rappeler que Balzac, que précisément nous venons de voir comparer le malheur à la fois à un marchepied, à une piscine, à un trésor et à un abîme, n'était pas toujours fort scrupuleux sur la cohérence de ses métaphores?

VII

On sourit des prédestinations et prophéties que Balzac aperçoit dans les noms : toutes les Marguerite, tous les Emmanuel du monde ne se ressemblent pas entre eux. L'équivoque, ici, saute aux yeux, — et il est clair qu'elle ne se limite pas à ce cas particulier. Il est temps maintenant de l'étaler tout au large.

Reprenons *Z. Marcas* :

> Ce Z qui précédait Marcas (...), cette dernière lettre de l'alphabet offrait à l'esprit je ne sais quoi de fatal. Marcas! Répétez-vous à vous-même ce nom composé de deux syllabes, n'y trouvez-vous pas une sinistre signifiance? Ne vous semble-t-il pas que l'homme qui le porte doive être martyrisé? (...) Ne voyez-vous pas dans la construction du Z une allure contrariée? ne figure-t-elle pas le zigzag aléatoire et fantasque d'une vie tourmentée? (...) Examinez encore ce nom : Z. Marcas! Toute la vie de l'homme est dans l'assemblage fantastique de ces sept lettres. Sept! le plus significatif des nombres cabalistiques. L'homme est mort à trente-cinq ans, ainsi sa vie a été composée de sept lustres. Marcas! N'avez-vous pas l'idée de quelque chose de précieux qui se brise par une chute, avec ou sans bruit?

N'est-ce pas donner beaucoup de prix à un calembour (—*cas* et *casse*)? Et si Marcas a vécu sept lustres, n'est-ce pas simplement parce que le romancier, de la manière la plus arbitraire, l'a tué à trente-cinq ans? Arbitraire : Balzac protesterait, parlerait d'une nécessité à laquelle il n'était pas libre de se soustraire. Mais de quelle nécessité s'agit-il? Est-ce vraiment la même nécessité qui régit le domaine de Geoffroy Saint-Hilaire, celle des forces naturelles qui déterminent constamment les formes vivantes? Marcas aurait-il existé réellement, et Balzac se serait-il contenté de se faire son historiographe? Le nom de Marcas, oui, a existé; Balzac, le rencontrant un jour sur quelque enseigne, s'enflamma, soit qu'il inventât aussitôt le cadre, la tonalité, l'anecdote qui lui parussent répondre au nom, soit qu'autour de celui-ci vinssent cristalliser vingt éléments flottants qui habitaient vaguement sa rêverie. Ce Z fatal, aléatoire et fantasque, ces deux syllabes d'une « sinistre signifiance » ont en effet déterminé le destin de Zéphyrin Marcas : dans l'imagination de l'inventeur. « Entre les faits de la vie et le nom des hommes, il est de secrètes et d'inexplicables concordances... » : les faits de la vie, ou ceux du roman? La « concordance » peut-elle surprendre celui qui vient de la créer?

Autre exemple (qui a arrêté déjà Ramon Fernandez). Dans le *Père Goriot*, Balzac décrit Vautrin; il jette d'abord, sans insister, des touches dont l'accumulation compose peu à peu un personnage inquiétant : la stature (« Voilà un fameux gaillard! »), les rides « prématurées » de son visage (« des signes de dureté », démentis d'ailleurs par ses manières), l'obligeance (mais s'il s'agit de démonter une serrure : « Ça

me connaît »), le prêt facile (mais on le rembourse toujours, « tant, malgré son air bonhomme, il imprimait de crainte par un certain regard profond et plein de résolution »); nous sommes en alerte; alors, ce trait : « A la manière dont il lançait un jet de salive, il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer devant un crime pour sortir d'une position équivoque. » La préparation est menée d'une main si sûre, la phrase et le jaillissement du mot « crime » comblent une attente si bien creusée qu'on ne prend pas garde au grossissement — peut-être à la grossièreté — du procédé. Mais, à la réflexion, quelque valeur qu'aient les signes, quelques révélations qu'apporte le comportement sur le moral, quelque importance scientifique ou para-scientifique que puisse donner le romancier à l'un et aux autres, on ne peut pas suivre Balzac jusque-là : une telle manière de « lancer un jet de salive » ne suffit pas à trahir un criminel. Le geste est hautement révélateur dans la description de Vautrin, il est parfaitement ambigu dans le comportement de l'homme : c'est le génie de la description par les correspondances qui détermine ici un comportement romanesque et non un comportement réel qui révèle la vérité d'un être. Ce n'est pas, ce ne peut être l'observateur qui du fait tire des conclusions : c'est l'imagination qui invente l'observation en plagiant les méthodes de l'observateur, et en inversant ses démarches.

Quand Balzac errait dans Paris ou courait la province, attentif aux enseignes des échoppes, à la lumière du val de Loire, aux rides d'un visage, au pli d'un vêtement, il s'abandonnait à son flair beaucoup plus qu'il ne menait une observation méthodique et scrupuleuse. Tel il se dépeint dans *Facine Cane* :

> Chez moi l'observation était devenue intuitive, elle pénétrait l'âme sans négliger le corps; ou plutôt elle saisissait si bien les détails extérieurs, qu'elle allait sur-le-champ au delà; elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu sur laquelle elle s'exerçait, en me permettant de me substituer à lui comme le derviche des *Mille et une Nuits* prenait le corps et l'âme des personnes sur lesquelles il prononçait certaines paroles. (...) En entendant ces gens, je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés; leurs désirs, leurs besoins, tout passait dans mon âme, ou mon âme passait dans la leur. C'était le rêve d'un homme éveillé.

Poète peut-être : certainement pas savant. Fort attentif, certes, mais moins aux caractères qu'aux signes, moins aux traits qu'une tête froide accole à une hypothèse pour voir s'ils font bon ménage avec elle qu'aux sonorités capables de soulever dans l'âme des harmoniques, qu'aux secrets et mots de passe qui vont ouvrir toutes grandes les portes de l'imagination.

La correspondance qu'on relève dans la *Grenadière* ou la *Grande Bretèche* entre le drame et son décor est-elle le fruit d'une observation de naturaliste sur l'influence des milieux?

Non; mais une correspondance d'ordre poétique, — symbolique et même symboliste (20). Et ainsi de suite, de proche en proche, pour la totalité de l'art balzacien : le paysage, l'habitat, le genre du drame, la nature des héros sont choisis et décrits de telle sorte qu'ils rendent en équivalence sur plusieurs plans une seule et même sonorité; ou, si l'on veut, qu'ils émettent sur une commune longueur d'onde. Quand Balzac semble décrire une rue, un mobilier, un vêtement, quand il semble planter ses décors, dresser ses inventaires, recenser les forces qui donnent au type humain ses formes particulières, en réalité il dispose une convergence d'effets; il ne met pas seulement en route les éléments du drame : déjà il encercle son lecteur et l'investit par un réseau de suggestions, d'autant plus serré que la description est plus circonstanciée, plus minutieuse et apparemment plus objective (mais qu'est-ce que l'objectivité dans une description?). Ses observations, il les invente selon l'inspiration, c'est-à-dire en fonction de la correspondance poétique qu'il aperçoit entre tels caractères des choses et la tonalité des personnages et du drame. S'il crée l'illusion et comme l'envoûtement de la nécessité, c'est parce qu'il en donne non pas un tableau fidèle mais une impression cohérente; parce que d'abord il communique le sentiment de la fatalité. Nous savons très bien qu'il n'est pas vrai que la manière de cracher de Vautrin dénonce en lui un criminel; il n'est pas vrai que l'homme ressemble à sa maison comme l'huître à son rocher; il n'est pas vrai que les formes de la physionomie et les bosses du crâne aient des rapports directs, constants, catalogables avec l'âme : ce serait trop simple; mais Gall et Lavater sont dans la *Comédie humaine* comme les pierres, les tissus, les ustensiles et les outils des hommes, ils composent avec eux une sorte de chœur tragique, interprète du destin.

Ramon Fernandez a aperçu l'équivoque. Il ne l'a pas résolue de manière à nous satisfaire, faute peut-être d'avoir pris assez au sérieux l'adhésion de Balzac au système de Geoffroy Saint-Hilaire. Mais il l'a bien décrite et circonscrite :

> Le lecteur qui est un vieil habitué de la *Comédie Humaine* ne se défend pas d'une impression qu'il pourrait formuler ainsi : le plaisir *sui generis* qu'il goûte à lire Balzac, et qui lui découvre ce qu'on pourrait appeler l'équation personnelle du romancier, provient, dans un grand nombre de cas, non point directement et uniquement du relief de la peinture et de la profondeur de l'analyse, mais aussi de ce qu'il lit un roman de Balzac comme une *imitation* de la science, imitation sérieuse, flamboyante et poussée, imitation tout de même (...).
>
> Rappelons, encore un coup, l'originalité de la *Préface générale* de la *Comédie Humaine :* un ensemble de romans est présenté comme une œuvre de science, par analogie, sans que l'équivoque de cette analogie soit nulle part précisément dissipée. Le romancier, revêtu des attributs du natura-

(20) « L'esprit angélique, dit Séraphita, (...) puise la connaissance des choses dans le verbe, en apprenant *les correspondances* par lesquelles les mondes concordent avec les cieux. »

liste, va siéger aux côtés de Buffon, de Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire, et se sépare, en quelque sorte officiellement, des écrivains d'imagination. L'affaire est conduite dans la ligne d'une haute tactique littéraire et philosophico-scientifique.

(Le critique, ici, à vrai dire, donne l'impression de n'être plus maître de sa vitesse. Mais poursuivons :)

Toute la question est de savoir si cette manœuvre n'est pas elle-même, et au fond, une vaste opération métaphorique.

(...) Dirons-nous que la classe sociale et le métier finissent par doter l'homme de certaines particularités physionomiques et fonctionnelles qui *ressemblent* aux particularités des espèces animales? Mais dans ce cas, ici, encore, nous ne délimitons pas la zone de l'analogie et celle de la métaphore. Si bien que l'analogie balzacienne apparaît plutôt comme un artifice de méthode et de mise en scène, dont il a su tirer d'ailleurs d'excellents effets dramatiques, que comme un rapport ayant une base positive.

(...) Nous pouvons concevoir maintenant l'importance et la signification du système à forme scientifique qu'annonce et commente la *Préface générale* de la *Comédie Humaine*. Ce système est une vaste, prétentieuse mais magnifique métaphore. Les genres, les espèces, l'archéologie sociale, la physiognomonie sont destinés à donner du relief et à illustrer les intuitions, les combinaisons mentales d'une imagination puissante, géniale, qui renouvelle ainsi le magasin des accessoires poétiques et le munit d'un stock adapté aux conditions et aux besoins du roman moderne. La « science » balzacienne n'est que la justification qu'il se donne à lui-même d'un mode d'imagination qui concentrait certaines tendances diffuses de son temps et les portait à un degré de fusion, de tension extraordinaire.

Geoffroy Saint-Hilaire considère que les espèces animales, variantes d'un type unique, sont déterminées par l'action des milieux. Balzac proclame avec lui qu'il y a des espèces sociales comme il y a des espèces animales et qu'elles reçoivent également « les différences de leur forme » des milieux qui de l'homme-type font « autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie »; mais dès qu'il passe aux applications romanesques il doit rectifier la théorie pour l'adapter aux faits de sa juridiction. Les espèces sociales ne sont ni stables, ni simples, ni nettement différenciées; leurs caractères sont difficilement définissables, étant produits par des causes innombrables qui réagissent l'une sur l'autre, sans cesse changeantes. L'homme apporte lui-même à son propre milieu des modifications si profondes, cette relation bilatérale est si complexe, si mouvante, si inextricable qu'il est pratiquement impossible d'en donner aucun exposé qui ressemble à une suite d'observations scientifiques; il faut se contenter d'affirmer qu'entre l'homme et son milieu il existe une correspondance étroite, et de produire, à l'appui, moins des preuves que des exemples aussi nombreux et aussi divers que possible. Et voilà que nous voyons maintenant notre romancier « physiologiste » subordonner la réalité extérieure elle-même à la vision poétique, au bon plaisir de l'artiste. N'a-t-il donc construit sa doctrine, pendant tant d'années, avec tant de constance et d'obstination, que pour lui tourner le dos?

Ramon Fernandez le croit :

Balzac a-t-il, comme on l'a dit et comme il inclinait complaisamment à le croire, rivalisé, dans le domaine de la science sociale, avec Buffon, Cuvier, Barthélémy-Saint-Hilaire (*sic*) dans le domaine des sciences naturelles? Ainsi posée, la question est sans portée. Il y a, chez Balzac, des parties de bluffeur et d'esbrouffeur, un illustre Gaudissart toujours prompt à faire miroiter sa marchandise, un tacticien habile à employer les armes qui frappent et étonnent. Les analogies qu'il a risquées dans la *Préface générale* ne sont guère que des métaphores piquantes qui donnent du relief et du sel à ses idées sans proprement les fonder en vérité. Les cadres et la méthode générale de sa sociologie sont de l'ordre de la mise en scène, non de l'ordre de l'exposition scientifique. (...) La sociologie de Balzac est une présentation ingénieuse destinée à exploiter son œuvre, et les effets de cette œuvre, au maximum. Elle a une valeur commerciale et convient très bien à l'effet qu'on peut attendre d'un prospectus.

Ne peut-on pas admettre au contraire que Balzac savait ce qu'il disait, et qu'il était de bonne foi? Son art apparaît en réalité profondément apparenté, autant qu'il l'affirmait lui-même, à la doctrine de Geoffroy Saint-Hilaire — compte tenu des transpositions imposées par la différence des disciplines et des techniques —, dès que l'on observe que la théorie de l'action des milieux (c'est-à-dire celle de l'unité de composition, puisque unité et variété sont complémentaires et ne prennent sens que l'une par l'autre) était la seule qui pût le mettre en paix avec lui-même.

Etait-il originairement sensible (le préambule de *Facino Cane,* qui évoque, semble-t-il, les alentours de sa vingtième année, pourrait le laisser croire) aux correspondances de l'homme et de son milieu? Est-ce le mouvement scientifique contemporain qui lui a ouvert les yeux, au moment où il cherchait en tâtonnant sa voie de romancier, sur leur interdépendance? A-t-il élaboré une méthode et une technique romanesques en vue de traduire cette interdépendance par un système de correspondances, ou trouvé dans les vues de Geoffroy Saint-Hilaire la justification d'un mode d'expression qui s'imposait déjà à lui? Quoi qu'il en soit, le romancier ne pouvait évidemment appliquer tels quels les procédés du savant : la méthode des correspondances en est la transposition. Plus étroitement les êtres dépendent du milieu où ils vivent, plus s'étend et s'enrichit le clavier des correspondances, plus souple et plus adéquat est le jeu d'un poète qui, passant librement et sans cesse du monde des âmes au monde des choses et du monde des choses au monde des âmes, use indifféremment des termes également expressifs de l'un et de l'autre. Si donc Balzac substitue une poétique à une discipline scientifique, c'est bien parce qu'entre celle-ci et celle-là il existe — précisément — une correspondance essentielle, qui lui permet de garder une bonne conscience lorsqu'il s'abandonne à son démon.

LA FUITE DANS L'ÉTERNEL

par ERNST WIECHERT
Traduction de J. et L. Ruby

La lourde bombe anglaise qui venait de s'abattre en sifflant du haut du ciel d'octobre, profond, sans nuage et teinté des feux du couchant, avait soulevé une énorme montagne de poussière au milieu de ce village des Flandres. Les éclats s'étaient pourchassés en glapissant par-dessus des jardins mutilés. Une silhouette sombre et maigre dressa alors la tête au-dessus du rebord d'un entonnoir; elle paraissait encore écrasée sous le poids glacial de la mort, mais ses muscles se tendaient déjà pour l'affronter dans un nouveau combat.

Sous la visière maculée de son casque d'acier, les yeux épuisés de l'homme restèrent fixés, l'espace d'une seconde, sur l'endroit de l'explosion. On y distinguait encore les contours d'une ferme dont s'écartait doucement la montagne de poussière qui, repoussée vers le village par le vent du soir, glissait tel un fantôme sur les décombres et les briques, inclinant lentement de côté sa cime jaunâtre, ronde comme une balle.

Le gisant, ayant laissé retomber ses bras tendus, restait à présent immobile, le corps allongé sur la pente douce de l'entonnoir, la tête dépassant le bord déchiqueté. Il reposait là comme un cadavre; son attitude, la teinte de ses vêtements, s'harmonisaient à la sépulcrale impassibilité du paysage.

« Anders! cria une voix à l'entrée d'une casemate proche. « An... ders! »

Mais celui qu'on venait d'appeler ne donna aucune réponse. Il ne remua même pas sa main grise et sale qui était posée sur le bord de l'entonnoir. Ses yeux, agrandis comme par une vision, restaient fixés, avec l'ardeur de la vie retrouvée, sur le point de chute que ne cachait plus la fumée. L'explosion

avait fait surgir au grand jour une forme noire dont les lignes simples, prenant naissance à deux poignées, s'inclinaient doucement vers un soc acéré, légèrement courbé à l'avant et qui, pointé vers les champs, semblait montrer la direction du sillon à tracer.

C'était une charrue couverte de rouille et dont les mancherons étaient légèrement tordus. Elle avait dû rester plusieurs années sous terre, loin du soleil, accessible au seul ruissellement des eaux de pluie. Mais aucun bouleversement n'avait réussi à défigurer la noblesse de ses formes. Dans ce désert sans vie, sous le froid reflet du crépuscule, elle apparaissait tel un être vivant. Tournée vers la lumière, elle semblait demander si le temps n'était toujours pas revenu où on laisserait les champs reverdir et où semailles et moissons reprendraient leur ronde éternelle.

Il n'eût pas été possible de deviner, en voyant le visage maigre et fermé du soldat Michel Anders, de la 10e batterie de mortiers, s'il se posait la même question. Debout près de la charrue, enveloppé par l'ombre naissante, il caressait doucement de la main le froid métal et le bois lisse des poignées. Ce geste ne ressemblait en rien à l'examen précis d'un homme du métier. C'était plutôt la caresse inconsciente et tendre qu'un père absorbé passe dans les cheveux d'un enfant silencieux. Les obus s'abattaient sans cesse du ciel assombri et les fantastiques colonnes de fumée glissaient sans bruit au-dessus du village et des champs morts. Pas un visage humain, pas une parole ne révélaient la vie au milieu de ce silence qu'interrompaient seulement les coups du marteau de la haine, manié derrière l'horizon par une main invisible, frappant tantôt ici, tantôt là sur le pays mort.

Le soldat, détournant enfin ses regards de la charrue, porta sa vue au delà du village, vers la plaine. Un vent léger agitait l'herbe grise comme la surface d'une mer infinie où les débris de tanks détruits paraissaient entraînés, telles des épaves, vers une éternité sans espoir. Le regard glacé de la mort ne pesait pas tant sur l'horreur du combat que sur la terre sans semence dont toute trace d'humanité avait été effacée comme d'une planète morte.

Lorsque Michel Anders retira sa main de la charrue pour

s'en aller, un reflet du paysage semblait s'être définitivement imprégné sur son visage. Il quitta la ferme, lentement, de son pas de paysan. Tous ses gestes traduisaient la terreur horrifiée du dernier homme, que Dieu aurait rejeté à jamais hors de portée de ses mains.

A partir de cette soirée, Michel Anders prit l'habitude de rester, chaque fois qu'il n'était pas de service, des heures et des heures au bord de l'entonnoir, une main posée sur la charrue, le regard fixé sur le pays mort. Il essaya une fois d'enlever la rouille qui couvrait le soc, mais le son du métal l'effraya, comme s'il venait de profaner une chose sacrée. Il reprit l'attitude figée d'un homme qui veille un mort.

« Qu'est-ce que vous avez donc, Anders? » demanda le chef de batterie. Michel se leva et retira lentement sa main de la poignée de la charrue. « Rien, mon capitaine, répondit-il en détournant les yeux.

— Pourquoi restez-vous toujours assis à côté de cette vieille machine rouillée? »

Le soldat leva le bras au-dessus du champ gris.

— Je ne peux m'empêcher de regarder cela, dit-il péniblement. Des hommes et des charrues sont enterrés là dessous. Rien ne renaîtra, rien...

— Mais vous avez une ferme, Anders? demanda le capitaine au bout d'un moment.

— Oui, mon capitaine.

— Alors, vous devez savoir qu'il ne faut pas seulement labourer sa terre, mais aussi la défendre. »

Le soldat, sans un mot, posa sur lui un regard profond. Puis il tourna son visage vers la plaine vide.

— Dieu nous a envoyé deux choses, dit-il à mi-voix. Son fils et la charrue. Et nous? Et cela?

— Oui, bien sûr! répondit le capitaine d'un air sombre en regagnant lentement les casemates. Ne restez pas là! cria-t-il d'une voix dure lorsqu'il arriva à l'entrée. Pas la peine que ces salauds-là vous tirent dessus. »

Michel, avec sa pensée lente et un peu singulière, n'arriva pas à classer cette conversation dans les cases vides de son cerveau. Il n'y puisa ni consolation ni amertume. D'ailleurs, presque aussitôt, comme sur un ordre étranger mais irrésis-

tible, l'aspect du paysage et de ses cavernes pleines de vies humaines se trouva complètement bouleversé. Le voile gris tendu au-dessus des hommes et de la terre fut, sans avertissement ni prélude, déchiqueté de flammes soudaines et, par toutes les déchirures, la coulée ardente de la bataille se répandit en hurlant sur l'horizon.

Michel ne vit plus que le corps d'airain du mortier qui crachait vers le ciel des colonnes de feu, se redressait après chaque coup, puis, sans bruit, avec la méchanceté tenace d'une bête infernale, se remettait en place. Il ne voyait la mort et la malédiction qu'au travers d'un miroir terni; elles étaient hors du monde où il vivait, et n'avaient rien de commun avec lui. Pour lui, il n'y avait plus que cette bête grise qui ouvrait son ventre pour être rassasiée et qui, par sa gueule, crachait la mort en gargouillant et en hurlant avec la volupté diabolique d'un forcené : « Faites-en voir à ces cochons-là! » hurlait le capitaine, froissant une cigarette dans le poing, tandis qu'un sourire se figeait sur sa face grise.

Et ils tirèrent pendant des jours et des nuits. Ils tirèrent encore quand il n'y eut plus autour d'eux que des colonnes de feu surgissant de terre avec une soudaineté effrayante. Ils ne voyaient plus de visages humains, ils ne voyaient que des cratères fumants où s'entassaient des cadavres d'hommes, de chevaux, de canons.

« Ils nous ont oubliés », hurla entre ses dents le capitaine en frappant du poing la ligne téléphonique déchiquetée, coupée.

Vers le soir, la voûte céleste en flammes s'abattit sur eux embrasant d'une blanche incandescence leurs yeux qui s'éteignaient. Alors la bête d'airain, qu'un dernier coup avait réduite en une masse informe, se tut; et aussi la bouche rude du capitaine et les poitrines gémissantes des servants. Dans l'effarant silence qui, peu après, parut élargir l'espace obscurci de fumées, on entendit seulement, vers l'arrière, au bord de la nuit, l'effroyable hurlement d'une bête. C'était un cheval qui, le ventre ouvert, redressait la tête pour lancer par-dessus la terre l'indicible détresse de sa plainte.

Michel en fut réveillé comme par la trompette du jugement dernier. Il essuya le sang qui couvrait ses yeux et levant, d'un

geste insensé, les bras vers les premières étoiles : « Personne ne renaîtra! » leur cria-t-il comme un fou. « Personne! Entendez-vous? Personne! »

Sa voix glissait devant lui comme sur la surface d'une mer et s'éteignait sans écho, dans l'infini. Le silence plein de bruits confus laissa retomber sur lui son lourd manteau et le poussa dans l'horreur de la solitude. Trébuchant sur des cadavres, il courut vers le cri de la bête pour voir briller les yeux d'un être vivant, fût-ce dans les affres de l'agonie.

Il la découvrit derrière les restes d'un mur en ruine. Le cheval du capitaine était à côté, les rênes attachées à un anneau de fer, frissonnant de tous ses membres et couvert de sueur. Il acheva d'un coup de feu la bête agonisante, puis avança une main tremblante vers l'anneau. Il vit alors soudain tout près de ses yeux la tête à la fois noble et terrifiée de l'autre cheval. Au lieu de dénouer les rênes, il passa ses bras autour de l'encolure frissonnante et appuya sa joue froide contre la peau brûlante de la bête. « Nous deux, murmura-t-il, tandis que les larmes lui montaient aux yeux. Nous deux... »

Il retrouva dans ce geste, par delà les années d'ensevelissement, le chemin d'une autre terre, d'une terre où il avait tenu entre ses mains le visage de la vie, la chaleur des épis, les poignées de la charrue, les joues d'un enfant. « Nous deux », dit-il encore une fois en attirant la tête du cheval contre son épaule. « N'est-ce pas? »

Puis il dénoua les rênes, sauta en selle et, sans suivre les chemins, galopa à travers la nuit vers le point le plus sombre de l'horizon.

Le temps et l'espace s'échappaient de sa conscience comme d'un vase brisé. Il ne voyait plus que les pâles étoiles au-dessus de l'encolure sombre de son cheval et les formes grimaçantes de la nuit : le ruban sinueux d'une route, les charpentes d'un village, béantes, une troupe d'ombres, tout cela marqué par la mort et conscient de son destin. C'étaient plutôt des images de rêve qui montaient vers lui lentement et s'effaçaient ensuite derrière son dos. Seul le cheval était vie, vérité, réalité et bonheur. Le sang avait cessé de goutter sur sa tempe, mais la fièvre ruisselait dans toutes ses veines, l'enveloppant tantôt d'une chaleur ardente, tantôt d'un froid glacial, disparaissant,

revenant, se jouant de lui comme d'une proie. C'était une bête grise, pesante, pleine de menaces, qui se cabrait en arrière puis s'avançait de nouveau en rampant. Elle avait une tête de cheval, mais sans yeux. Et chaque fois elle lançait la plainte, le cri d'agonie d'une créature martyrisée, aux limites de la terre, au delà de toute miséricorde.

Puis ils galopèrent plus vite encore à travers la nuit grimaçante, longeant des colonnes, traversant des fantômes de villages et des champs pleins de puanteurs. Toutes les résonances qui avaient habité ses veilles et son sommeil, jetant des ponts gigantesques par-dessus les abîmes, toutes ces résonances : bataillon, nom, pays, patrie, s'écroulaient à présent. Le vent qui pénétrait par le trou aux bords déchiquetés qu'un éclat avait fait dans son casque, n'arrivait ni de l'est, ni de l'ouest, c'était le souffle même de Dieu. Il provenait d'une terre qui portait encore des champs, et où les arbres bruissaient encore au clair de lune, d'une terre qui n'était ni à droite ni à gauche : on ne pouvait ni la distinguer ni en demander le chemin, elle était simplement là où il n'y avait pas ce brasier ardent, là où l'horizon était pareil à une porte sombre indiquant la sortie d'une ville en flammes.

Ils dormaient du lever au coucher du soleil, terrés dans des tranchées abandonnées, dans des villages dont les ruines se couvraient d'une terre nouvelle, cachés dans des bois dévastés où plus un oiseau ne chantait. Ils partageaient le pain et le sucre trouvés dans les sacoches du capitaine et se penchaient ensemble sur l'eau trouble des mêmes fossés. Ils portaient la même misère sur leurs visages et sur leurs corps, le même égarement, la même détresse.

Après deux nuits, ils sentirent inconsciemment tous les deux que la terre était changée, que les couleurs et les bruits, qui les avaient entourés des années durant, disparaissaient à présent. Mais ce n'est qu'au bout de la troisième nuit que, passant sur un pont de bois, le bruit sourd des sabots pénétra jusque dans le sommeil et la fièvre de Michel. Tressaillant sur sa selle, il tira les rênes. La blanche lumière de l'est inondait ses yeux douloureux. Les peupliers géants qui se dressaient devant le ciel teinté par l'aurore tendaient vers sa voûte leurs cimes silencieuses. A ses pieds coulait une eau sombre, diaprée de lumière,

que dirigeait la verte muraille d'une digue. Plus loin, bordés de rideaux de brume, s'étalaient la terre de la paix, le doux reflet des chaumes, la sombre lisière d'une forêt, le ruban d'une route avec le chant paisible d'un oiseau au-dessus de son chemin silencieux.

Avec la timidité, l'humilité d'un malade ou d'un rêveur, Michel défit sa jugulaire et ôta son casque. Quelque chose de dur et de froid s'échappa de sa chevelure douloureuse, glissa sur son épaule et rendit un bruit métallique en tombant sur les madriers du pont. Michel se pencha et vit à ses pieds un éclat d'acier gris, aux bords déchiquetés. Il se prit à sourire et, ce faisant, ressentit une douleur autour de ses lèvres engourdies. Puis il joignit les mains au-dessus de son casque posé sur le pommeau de sa selle. Il regarda droit vers la lumière et sentit le vent du matin envelopper ses tempes brûlantes. Il voyait les minces sihouettes des peupliers s'élancer vers l'infini, il entendait l'appel de l'oiseau au-dessus de sa tête. De douces odeurs de grain et d'humus s'élevaient de la terre. Le murmure de l'eau qui coulait à ses pieds lui donnait la certitude de l'éternité.

Soudain son émotion devint plus forte, l'entraîna dans le paysage qui s'éclaircissait et lui fit voir de loin sa propre image sur l'arc sombre du pont : le cheval baissant la tête et fermant les paupières sur un regard triste, et, en selle, sa propre silhouette courbée, la tête inclinée, les mains posées sur le casque transpercé. Il vit le flot courant, teinté par les reflets rouges de l'aurore et, au-dessus, la bête et l'homme aux épaules baignées de lumière, qui montaient de l'ombre et semblaient lancés vers le ciel par l'élan du pont. Cette image se détachait du temps et de l'espace et, par delà le désarroi, par delà la douleur embrassait à la fois la vieillesse et l'enfance. Elle s'enveloppait de la simplicité et de la clarté d'un récit biblique, semblait avoir pris naissance sur un ordre divin avec la forme d'un symbole éternel. Michel comprit alors que c'était autre chose qu'un ruisseau à nom sonore qui coulait en murmurant à ses pieds, vers la mer, que c'était autre chose que la sombre charpente d'un pont qui le conduisait vers l'aurore.

Ils burent au pied de la digue, tous les deux, à genoux, puis, se détournant de la route, ils avancèrent vers la forêt qui bor-

dait la plaine. Le ruisseau fit un coude brusque. Entre la digue et le bois, ils trouvèrent une maison blanche devant laquelle flamboyaient les fleurs de l'automne. La rosée couvrait les plants de légumes. Aux prés s'accrochaient encore les brumes de la nuit. Les sansonnets chantaient dans les ormes de la cour. Sous les feuillages jaunis, l'air était chaud et paisible comme dans tous les lieux où hommes et bêtes vivent des fruits de la terre.

Par delà la clôture, Michel vit les champs hérissés de chaumes qui n'avaient pas encore été foulés, bien ce que fût la saison. Il vit aussi, appuyée contre le mur d'un appentis, une charrue dont le soc ne portait pas trace de terre. « Il faut que nous labourions ce champ, dit-il dans le rêve de sa fièvre, pour que les derniers hommes aient quand même du pain. » Il descendit péniblement de sa selle et saisit les poignées, comme s'il avait voulu commencer aussitôt. Mais un entonnoir en flammes s'ouvrit soudain à ses pieds et il entendit la voix du capitaine mort qui lui demandait pourquoi il restait là. Il s'affaissa sur le tronc d'arbre qui soutenait la charrue mais garda les deux poignées dans ses mains. Il fixa, de ses yeux troubles, s'égarant de nouveau, les premiers rayons du soleil qui glissaient sur le mur de la maison, mais la lumière l'effraya. Le cheval qui était devant lui, rênes pendantes, baissa la tête vers ses genoux.

Quand la jeune femme ouvrit la porte, l'éclat du soleil dessinant une auréole autour d'elle, autour de ses cheveux roux, de ses bras blancs, de sa jupe bleue, Michel ferma les yeux, laissa retomber son front sur ses mains et son corps se mit à glisser lentement.

Elle vit le sang sur ses joues et sur ses épaules et, pâlissant, s'approcha vivement. « Wat is er gebeurd? demanda-t-elle d'une voix assourdie. War komt u vandaan? »

Ce fut pour Michel comme si cette voix eût résonné du fond de la forêt. Il sentit qu'il glissait de plus en plus dans l'entonnoir ouvert à ses pieds, entraînant la charrue, le cheval et cette femme qui arrivait du soleil. La lumière devint encore plus forte et parut remplir ses oreilles de sons éclatants et aigus, retentissant comme ceux de trompettes au-dessus de la terre. Mais l'entonnoir les absorba aussi et le tourbillon les engloutit

dans les profondeurs. « Le champ, murmura Michel dans un dernier effort, ...le champ... mère! Au secours! »

Elle le retint et le porta péniblement vers la maison.

. . . .

Michel Anders marchait derrière la charrue et de temps en temps interpellait son cheval à voix basse. Il avait une blouse de tissu grossier qui, un peu trop courte pour sa grande taille, lui donnait l'air d'un enfant. Il portait une casquette bleue pareille à celles des mariniers sur les cours d'eau flamands. La fièvre s'était effacée de ses yeux et son regard absorbé suivait avec une ferveur prophétique le sillon qu'il traçait. Le champ était inondé de soleil et le vent qui arrivait de la mer fouillait les feuillages des peupliers, sur la digue. Le monde s'étendait là à l'étroit, abrité entre la digue et la forêt. Seul le vol des oies sauvages indiquait de sa flèche mouvante la route qui, de ce coin paisible, conduisait vers d'autres lieux.

Chaque fois qu'il tournait la charrue, Michel tirait les brides et tendait l'oreille vers la digue. C'était sans aucune raison. Mais pourtant n'était-il pas possible que, de l'autre côté de la verte muraille, loin, très loin vers l'ouest, ait pu retentir le bruit sourd et sans fin qui ressemble à celui des fruits roulants sur un plancher? Puis il enfonçait le fer dans la terre brune et se penchait profondément pour se laisser pénétrer par le froissement des mottes qui se retournent. N'était-ce pas plus grand que le grondement de la mer, que le murmure de la forêt? N'était-ce pas, de l'homme, le geste le plus sacré, pareil à celui qui, du sang humain, fait germer la vie.

Il pensait à sa ferme, loin derrière cette forêt, à sa pauvre terre que devaient sans doute couvrir bien des croix. Il pensait que la mort planerait au-dessus de sa tête s'il voulait, là-bas, conduire ainsi sa charrue. Agité de pensées confuses, il regardait les nuages blancs dont l'ombre paisible courait sur la terre, ni bons ni mauvais, poussés simplement par le vent et illuminés de soleil.

Charlotte arriva à travers champs. Le rythme de ses pas ressemblait à celui d'un animal paisible, sans désir et sans crainte. Sa robe et son visage étaient lumineux comme au matin où elle lui avait semblé venir du soleil. L'ombre d'un nuage passa sur elle, transformant son image, puis la laissant à nou-

veau rayonnante en la quittant. Elle riait à l'enfant qu'elle portait sur le bras, d'un rire tranquille et maternel. Elle redressa la tête pour regarder les nuages. Il y avait tant de liberté et de fierté dans ce geste, qu'on aurait pu croire qu'elle n'avait qu'à lever la main pour les arrêter et leur demander ce que faisait Dieu, à la façon dont on s'enquiert du sort d'un voisin.

« Il faut manger », dit-elle en posant son panier à terre devant Michel. Elle caressa la croupe chaude du cheval et y laissa sa main au soleil.

« Il y en a eu beaucoup avant toi, dit-elle en abaissant son regard vers lui. On les envoyait ici pour travailler... mais ils avaient une toute autre manière de labourer. Qui t'a envoyé? »

« Dieu! » répondit-il en levant les yeux vers elle.

Elle porta son regard par-dessus la digue, paraissant peser le sens de ces mots, mais rien ne bougea sur son visage. Seule sa main, qui était posée sur le cheval, s'ouvrit, comme si elle avait voulu saisir plus de soleil. « Laboures-tu parce que tu ne veux pas mourir? » demanda-t-elle.

Les mains de Michel se crispèrent sur les poignées de la charrue, si fort que des lignes blanches apparurent sur leur dos. « Je suis un paysan, dit-il péniblement. Je ne veux pas mourir parce que je dois labourer... cela n'est pas la même chose. »

— Non, cela n'est pas la même chose, répéta-t-elle au bout d'un moment.

Elle retira une tranche de pain d'une poche de sa jupe et la donna au cheval.

Quand Michel se leva, elle se baissa pour ramasser le panier. « Je hais la guerre, dit-elle à mi-voix. Le grain et les enfants n'ont-ils pas été envoyés sur la terre pour qu'elle soit belle? »

Le cheval tirait déjà, l'homme resta silencieux. Elle marcha à son côté jusqu'à ce qu'il eût tourné sa charrue. « Quel est ton nom? » demanda-t-elle lentement.

— Michel, répondit-il. Il arrêta encore son cheval. Les vêtements... commença-t-il avec peine, je ne voudrais pas te le demander... mais, est-ce à ton mari?

Un sourire un peu gauche passa sur ses lèvres qui redevinrent vite sérieuses.

— Ce sont ceux de mon frère; il a été tué. Mon mari est prisonnier, depuis deux ans déjà. Tu peux les porter sans crainte, personne ne les a mis avant toi... il avait ton âge. »

Lorsqu'elle détourna son regard de ses yeux timides et encore éblouis par cette nouvelle vie, elle savait déjà qu'il n'avait jamais fait souffrir une femme. Elle retourna vers la maison. On aurait cru qu'elle portait le soleil et le bonheur comme un fardeau sur ses épaules.

Le soir, tandis que l'enfant dormait, ils restèrent l'un près de l'autre sur la digue, regardant l'horizon. Ils entendaient l'eau couler sous la brume et, plus loin, l'appel d'un oiseau dans l'ombre. On ne voyait pas une seule lumière, pas le moindre signe de vie. On ne pouvait voir que les feux du crépuscule qui s'abaissaient lentement vers l'ouest, dans l'incendie du couchant. Tout semblait plus profond, plus sérieux que dans l'activité joyeuse du jour. L'odeur de l'humus en fermentation était plus pénétrante dans l'air apaisé. C'était beau de sentir la chaude proximité d'un être humain, de se trouver dans le voisinage d'une maison tranquille et paisible jusqu'où parvenait la plainte monotone de l'eau, où la vie de la terre se dévoilait de façon inoubliable.

Charlotte, joignant les mains derrière la masse de ses cheveux, s'appuyait contre le tronc chaud d'un peuplier. Son regard très doux restait fixé sans tristesse sur le soleil déclinant. Il était calme et tranquille comme celui d'une bête ou d'un enfant dont la vie ne s'étend pas au delà de sa terre et pour qui la possession des jours à venir est aussi certaine que celle du souffle sur ses lèvres.

« C'est là-bas, dit Michel en regardant droit devant lui, sans même lever la main. C'est là-bas qu'ils sont restés étendus, c'est là-bas que le cheval hurlait. »

— C'est toujours la même chose, répondit-elle tranquillement. Nous les portons dans la souffrance et après ils s'entretuent. N'était-ce pas la même chose avec Caïn et Abel? Mais l'ange à la porte du paradis fut le premier à porter une épée. Il est possible que telle soit la volonté de Dieu.

— Et toi, n'est-ce pas la tienne? demanda-t-il.

En souriant, elle se tourna pour partir. « Ma volonté est que le grain puisse lever et les nuages courir dans le ciel, que les

bêtes puissent jouer ensemble et les enfants rire dans les prés. Je crois que c'est aussi la volonté de la terre. »

La lune vint à leur rencontre comme ils traversaient le champ, projetant l'ombre épaisse des ormes jusqu'à leurs pieds. Une branche s'étant soudain cassée dans le bois, Michel effrayé bondit dans l'ombre comme une bête traquée et regarda tout autour de lui. Pour la première fois, elle prit sa main et resta à son côté, telle une compagne de sa fuite. « N'aie crainte, dit-elle. Personne ne viendra te chercher ici et s'ils te cherchaient, ils ne te trouveraient pas. »

Il savait qu'il était dangereux de croire ces paroles, mais le son de sa voix, quoique étranger et bien qu'elle ne fût pas toujours sûre de ses mots, élevait un mur de bonheur sur ses traces. Il reprit le chemin de la maison, gardant sa main dans la sienne. « Ils me tueront, dit-il sans tristesse. Tôt ou tard. Mais sûrement quand ce sera fini, là-bas, de l'autre côté de l'eau. Même s'ils ne font que m'enfermer en prison, ils me tueront.

— Ne croiront-ils pas que tu es déjà mort?

— Si. Ils le croiront. Ils n'auront pas le temps de chercher. Ils n'ont jamais eu beaucoup de temps... mais j'irai le leur dire.

— Tu ferais cela?

— Certainement, je le ferais!

— Quand... quand ce sera fini?

— Quand ce sera fini.

Elle leva son visage tout contre le sien pour lire dans l'ombre sur son front. « Est-tu Caïn ou Abel? » demanda-t-elle, tandis qu'une douleur soudaine durcissait ses traits.

— Je suis un soldat, répondit-il tristement. Pense aux vêtements que je porte. »

Alors, ils se séparèrent.

Le soleil était déjà à son déclin, embrassant la plaine, quand Michel passa à son épaule le dernier semoir de toile lourd de grains que l'élan de son bras se mit à lancer sur la terre. Son ombre s'étirait jusqu'au mur de la forêt, il la voyait marcher à côté de lui sur le sol. Elle lui semblait dépasser les limites de l'espace et de l'heure présente et atteindre une éternité que ses mains n'auraient pu saisir. C'était une terre étrangère qu'il

arpentait ainsi, une semence étrangère qu'il répandait et ce seraient peut-être les sons d'une langue étrangère qui retentiraient au-dessus des épis à l'approche de la moisson. Mais qu'importe : la terre allait renaître. Dans un temps de mort, on lierait des gerbes et de toutes ces cendres mortelles se relèverait l'immortel, Caïn eût-il tué Abel encore mille fois.

Il chantait dans le soir et sa voix s'élevait toujours plus haut. Dans les cases de son âme, que remplissaient toutes les choses sombres et graves laissées par de vieilles générations, — images sévères des saisons, coupes pleines de mystère de la naissance et de la mort —, il n'y avait plus trace désormais ni pour les flammes de ces dernières années, ni pour la dévastation de la terre, ni pour le gaspillage de la vie. L'étroit chemin de sa libre décision rejoignait la voie paisible de ses aïeux qui conduisait de la charrue à la tombe, de la sueur du front à la pureté de l'âme.

Il ne comprenait pas le sens des mots qu'il chantait. Mais il avait l'impression que l'arc que tendait son chant s'élançait toujours plus avant au-dessus de la terre noyée dans le crépuscule, embrassant à la fois les chemins de la paix et les horizons de la mort, comme si, annonciateur de nouveaux siècles, les gestes de sa main eussent été le signe d'un dernier testament.

Le chant et la marche du semeur étaient si magnifiques dans leur simplicité, que la femme vint s'asseoir au bord du champ, sur la charrue, pour ne rien perdre de la beauté de l'heure. Tandis que le crépuscule s'abaissait et que la résonance du chant grandissait, elle ouvrit sa robe sur sa poitrine pour allaiter son enfant, car le sentiment obscur qui l'avait confusément saisie exigeait un déchaînement de vie pareil à celui qi, devant elle, remplissait son champ.

Quand il s'approcha d'elle, le semoir vide sur le bras, elle ne parvint à cacher ni le dévoilement de son corps ni celui de son âme. Elle regarda seulement droit devant elle, vers la lumière déclinante comme si elle avait le sentiment que Michel était devenu partie de son bien et qu'ils se trouvaient unis par delà toute pudeur humaine pour assister ensemble au grand et simple spectacle de la terre.

Il se sentait poussé à des gestes dont il n'était pas coutu-

mier, il aurait pu se mettre à genoux devant celle qui lui offrait une telle image. Mais, par l'effet d'une pudeur inconsciente, il ne sut que couvrir ses épaules du semoir de toile, qui les enlaça tous les deux et il pencha ses regards vers le visage de l'enfant. Dans le silence paisible du soir, ils n'entendaient que le murmure à peine perceptible de la vie qui transfusait de l'un à l'autre et ils retenaient leurs souffles pour que ce murmure ne leur pût échapper.

Michel resta encore contre l'épaule de Charlotte lorsque l'enfant tendit les mains vers les lacets de la robe. « Je sais à présent, dit-il à mi-voix, que j'ai eu raison d'agir ainsi, même s'ils me tuent. Je sais que l'homme est éternel s'il promène ses regards au-dessus du temps comme au-dessus d'un champ... Ce que j'ai fait porte plus loin que leurs canons, beaucoup plus loin. Les hommes punissent cela et peut-être doivent-ils le faire. Mais Dieu ne le punira pas, s'il nous voit ici... »

Elle ne répondit pas. Peut-être ne comprenait-elle pas tout ce qu'il disait. Elle savait pourtant qu'il se trouvait dans le même cercle qu'elle, ce cercle étroit qui leur était tracé entre la guerre et la paix, ce cercle où les sources de l'éternelle vie jaillissaient d'autant plus violemment qu'elles étaient à portée des mains de la mort. Elle prit vivement la main de Michel et, d'un mouvement craintif, la porta à sa poitrine, puis se remit à respirer tranquillement lorsqu'elle sentit que le battement de son cœur se transmettait en lui.

Ils restèrent assis jusqu'à la nuit, sur le banc, devant la maison ,dans la douce lumière de la lune, tandis que les bruits confus de la forêt remplissaient l'ombre. Charlotte, la tête appuyée contre le mur blanc, les mains jointes sur ses genoux, regardait la lune. Elle savait ce qu'apporteraient les heures suivantes, bien que Michel restât profondément absorbé dans ses pensées. Elle attendait tranquillement qu'il se mit à parler.

Ce n'est que lorsque l'ombre de l'arbre les recouvrit, qu'il commença, le regard fixé droit devant lui, à remuer en mots timides le lourd mystère qui ne s'était pas encore ouvert à lui et dont il approchait ce soir-là plus que jamais.

« Tu m'as vu, dit-il très bas, comme... comme seule ma mère m'a vu... autrefois, quand je suis arrivé ici... »

« J'ai fait ce que ta mère aurait fait, répondit-elle grave-

ment. Je savais pourtant qu'un jour je te verrais encore autrement qu'elle... Ne sais-tu pas de quel mal nous souffrons? »

Il posa un regard désemparé sur son visage qu'elle venait de tourner vers lui. Elle l'entoura de ses bras et c'est alors seulement qu'il comprit la générosité de son geste lorsqu'elle l'avait rejoint dans le champ. Il se leva et la conduisit doucement vers la maison.

Michel resta une année entière à la ferme, entre la digue et la forêt. De temps en temps sonnait une heure qui, dans le cours paisible des jours, venait lui rappeler le danger. Une fois passée, jours et nuits se raccordaient dans un rythme tranquille. Il avait conscience d'avoir agi conformément à la volonté même de Dieu; ses journées étaient remplies jusqu'aux dernières heures du crépuscule d'actions et de travaux, et cette activité empêchait qu'un bien-être indolent, ou qu'un sentiment de honte pussent jeter leur ombre dégradante sur la lumière de son existence. En outre, au bord de l'avenir se dressait la justification de tout ce bonheur : la confession et l'expiation auprès des hommes.

Michel restait souvent le soir sur le haut de la digue, regardant en silence la ligne sombre de la terre et, au-dessus, les étoiles qui, toutes, lui étaient connues. Son regard n'était plus celui d'un homme qui suit un navire des yeux ou qui regarde un cortège funèbre. La chose, là-bas, lui semblait plutôt une danse silencieuse, sans musique et qui en paraissait d'autant plus étrange, triste et même angoissante. Sa vie appartenait à la terre, il ne pouvait pas la lui arracher pour la placer dans le cornet dont la mort se sert pour jeter les dés du destin. L'esprit, l'idée qui, là-bas guidaient l'action, lui restaient étrangers. Ce n'étaient que des reflets qui glissaient au-dessus de son champ, tandis que sa pensée se concentrait sur la semence que ses mains avaient mission de répandre. « Qu'ils me tuent, pensait-il, mais pas avant que j'ai pu semer... Je veux être une garantie de l'éternité quand je me présenterai devant eux. »

Il vivait dans la profonde sérénité du créateur et goûtait sa vie comme une grâce divine. Le cycle des saisons, comme une suite de notes profondes, formait un accord où la richesse et la pauvreté n'étaient ni séparées ni opposées, où au contraire,

le cercle se fermait lentement, source de bonheur, et où la vie atteignait sa perfection. Il travaillait à la maison, à la ferme, au champ comme Dieu à l'œuvre des six jours, mais à la fin du septième il ne laissait pas ses mains retomber. Il ne restait pas assis devant son œuvre à en contempler la forme et l'ordonnance comme un créateur. Il se trouvait englobé dans elle et le même souffle les animait. Devant son âme s'étalaient, pareils à de douces nourritures, l'ombre verte de la forêt, les champs d'hiver refermés sur eux-mêmes, les floraisons du printemps, le vent sur les épis, les nuages blancs sous la lune. Tout cela le comblait d'un bonheur semblable à celui que lui procuraient le hennissement de son cheval quand il entrait dans l'écurie et le sourire de l'enfant quand il le soulevait au-dessus de ses épaules. Ce bonheur, Charlotte le lui tendait aussi comme une offrande où ne se mêlaient ni l'artificiel, ni le pernicieux, ni le péché, ni l'ivresse. En elle, il retrouvait le champ fécond, le ruisseau aux eaux salutaires, la forêt aux ombrages illuminés de soleil. Elle était comme un animal dans le jardin de l'Eden, enjoué et grave, souriant et pieux. Dieu lui avait donné nom et forme humaine et le jardin eût semblé désert sans sa présence.

Et comme la bête dans la forêt, elle donna naissance à son enfant. Elle eut un sourire quand Michel voulut courir à la ferme la plus proche pour chercher une femme. Elle lui fit prendre courage et lui montra à la secourir, car aucune pudeur ne la retenait pour accomplir la volonté de Dieu. Michel, qui s'avançait en tremblant à travers le mystère, reconnut que ce n'est pas sur les champs de bataille que l'on peut acquérir la maturité parfaite. En voyant comment la femme donne la vie, il comprit que l'homme n'a pas le droit de répandre la mort.

« Et maintenant, voici notre enfant, dit-elle, lorsqu'il l'eut posé près d'elle. Tu l'appelleras « Oogst », cela veut dire la moisson. » Elle s'étendit en souriant et lui fit signe de partir. Ce geste, comme tous les siens, était tranquille et fort, il exprimait autant l'amour que l'humilité du héros qui préfère le repos à une couronne.

Durant les jours où il coupait le froment, Michel apprit par des déserteurs qui passaient le soir sur la digue que la situation commençait à changer, laissant espérer un retour

rapide dans les foyers. Il ne dit pas un mot, car ils l'avaient pris pour un habitant du pays. Il posa seulement un regard sombre sur leurs uniformes en désordre. Longtemps après, il resta seul sur la digue, les yeux fixés au loin, par delà le ruisseau qui traçait une frontière entre les événements et lui. Ses pensées s'assombrirent, se troublèrent. Il passa longuement sa main calleuse sur son front, avant de pouvoir relever les yeux vers les étoiles.

Comme il s'apprêtait à partir, l'ombre étant venue, quelque chose apparut soudain à l'ouest : une barre lumineuse, allongée, au pied de la voûte sombre du ciel. Cette lueur blafarde restait immobile au ras de la terre invisible. Mais lorsqu'il se pencha en avant, frappé par cette apparition, elle glissa soudain vers les étoiles avec une vitesse effrayante, devenant plus intense et plus grande, s'élargissant au fur et à mesure qu'elle s'élevait. Michel comprit alors que c'était la lumière d'un projecteur. Il resta longuement devant le sombre paysage au-dessus duquel elle s'élevait comme un bras muet, fantastique, qui brusquement s'abattait, fouillait, puis disparaissait.

« Ils me cherchent, dit-il tout bas à Charlotte en s'asseyant sur son lit. Ce serait plus commode d'aller les rejoindre et de tomber là-bas, là où une balle m'atteindrait. Mais je veux faire ce que j'ai pensé, je crois que c'est encore plus dur. »

— Attends donc que ce soit fini, répondit-elle en prenant sa main. Il reviendra alors, lui aussi, et il sera temps. »

Dans les nuits silencieuses, l'écho de la défaite parvenait, assourdi, jusqu'aux fenêtres de la maison, croissant de semaine en semaine et finissant par remplir les jours de grondements lointains et les nuits d'éclairs qui sillonnaient le ciel, à l'ouest. Ils écoutaient tranquillement la chute des heures qui tombaient comme des fruits mûrs dans leur Eden, mais l'arbre de vie ne se dévoilait pas à leurs yeux de vivants. Michel lança encore une fois la semence sur la terre préparée par ses mains, tandis que Charlotte, assise au bord du champ, nourrissait son enfant. Ses regards, toujours aussi clairs et doux, allaient de la silhouette du semeur aux lourds nuages qui glissaient au-dessus de la digue et passaient sur sa tête.

Lorsqu'elle lui apporta la nouvelle de l'armistice, sa voix resta profonde et sonore comme de coutume et la main brune

qu'elle posa sur la poitrine de Michel ne trembla pas.

« Oui, Charlotte, dit-il simplement, c'est bien... que tout cela soit fini. »

Elle l'embrassa. C'était un baiser pensif mais joyeux, comme ceux qu'elle donnait à son enfant.

Le soir suivant, aux premières heures du crépuscule, Michel se dirigea à cheval vers le nord, en suivant la digue. Il passa à côté du pont où, un matin, il avait ôté son casque de sur sa blessure. Il s'approcha de la grande route qui, à cet endroit, traversait la rivière entre deux arches de fer. Son cheval allait silencieusement sur l'herbe épaisse de la digue et il put percevoir de loin le sourd roulement qui remplissait la nuit : le bruit rude de l'acier, le ronronnement contenu des moteurs, les sabots des chevaux qui, en longs chapelets, résonnaient sèchement sur la route, les pas traînants d'un nombre infini de pieds. Il tira les rênes, frissonnant soudain dans l'air humide de la plaine nocturne. Il se laissa quand même conduire plus avant, et quand le pont et son arche supérieure se dressèrent à sa gauche, il vit le défilé de l'armée des vaincus.

Il ne parvint tout d'abord à distinguer aucune image précise dans ce flot de misère qui, sombre et tumulteux, s'écoulait à ses pieds. Il voyait les épaules se courber et le rythme de la marche vaciller, les roues tourner et les colonnes glisser, mais c'étaient plutôt des visions de rêve. Il voyait aussi le désordre de l'écoulement, la pâleur des visages, l'air menaçant des ombres, la morne torpeur de tout ce non-sens. C'était bien une armée d'ombres qui surgissait ainsi du brouillard, puis disparaissait à nouveau derrière lui. On entendait le fracas des armes, mais ceux qui les portaient restaient silencieux. On eût dit que tout cela s'enroulait, comme une chaîne insensible et sans âme, sur une roue dont le moyeu aurait été caché sous terre.

La même horreur s'empara de lui lorsqu'il distingua les armes, les corps, les visages. Il vit les drapeaux, vieux et neufs, claquer dans le vent humide; il entendit les appels et les cris, mais ils se perdaient au-dessus des têtes et il ne restait rien que cette foule de fantômes qui marchaient aveuglément sans qu'on pût deviner s'ils allaient à la mort ou vers leurs foyers. Les arches du pont de fer seules ne bougeaient pas et elles

ressemblaient à un joug sombre sous lequel hommes, chevaux, voitures se courbaient.

Une lune fatiguée, sortie des lourdes traînées de nuages, jeta sa lumière blafarde sur le paysage obscur et fit apparaître de pâles reflets sur la rivière, sous le pont, sur les flaques d'eau de la route, sur le métal des armes, sur les bandages des roues. L'impression de mort qui se dégageait de ce tableau s'approfondit, s'élargit encore. Ils paraissaient tous s'élever jusqu'au bout de la terre, puis redescendre dans l'ombre de l'est, là où les peupliers chauves se dressaient sur une terre sans vie, pareils à des flèches inexorables.

« Rien ne renaîtra, chuchota Michel entre ses lèvres blêmes. Rien que la semence éternelle. »

Il fit faire demi-tour à son cheval et reprit le chemin de la digue. Le lourd brouhaha se fondit derrière lui, au-dessus du cortège de son peuple.

Il tint Charlotte serrée contre sa poitrine durant toute cette nuit de novembre. Elle dormit la joue contre son épaule et il sentait dans le creux de sa main les battements de son cœur qui allaient, tranquilles et forts, à travers les heures.

Il sella son cheval avant l'arrivée du soir. Charlotte lissa la crinière, l'étalant sur l'encolure de la bête. Puis, ils la conduisirent dehors.

Dans la pièce, elle lui fit mettre un lourd manteau de paysan, le boutonna elle-même et ferma soigneusement le col.

« J'irai à cheval jusqu'au Rhin, dit-il en la prenant dans ses bras, on ne me demandera rien. Là-bas, je dirai comment cela est arrivé. »

Elle sourit, posa son regard sur ses yeux assombris. « On ne touchera pas à un seul de tes cheveux, Michel! Au printemps prochain, tu iras de nouveau à travers ton champ. »

Ils s'embrassèrent sans larmes. Michel crut sentir le regard de l'ange à l'épée se poser entre ses épaules frissonnantes.

Il sortit.

Comme il était en selle, mettant de l'ordre dans son manteau, Charlotte apparut sur le seuil de la maison. Elle avait soigneusement emmitouflé l'enfant dans une épaisse couverture. Elle le pressa un moment contre sa poitrine. Une expression étrange, presque dure, passa sur son visage.

Elle lui tendit l'enfant en souriant.

Michel laissa échapper les rênes. Ses mains se crispèrent sur le pommeau de sa selle. « Charlotte », cria-t-il, si fort que les corbeaux s'envolèrent des ormes et que le cheval recula.

Mais elle souriait. « J'aurai encore beaucoup d'enfants, dit-elle en le regardant, toi, tes granges sont vides. Appelle-le toujours « Oogst », cela veut dire la moisson. Et maintenant pars avec lui. »

Il prit l'enfant sur son bras et garda encore la main de Charlotte dans la sienne. Le front de Michel s'illumina. « Ce sera notre secret, Charlotte. » Il finit par dire : « J'étais parti pour semer la mort et rentrer ensuite au pays. Mais j'ai semé la vie et m'en vais à présent dans l'éternité... nous sommes ressuscités, ils ont ôté la pierre... »

« Vaarwel! » dit-elle tout bas en s'écartant.

Il saisit les rênes. En quittant la ferme, il se dirigea vers la forêt où un étroit chemin conduisait à la plaine. Arrivé aux premiers arbres, il se retourna pour regarder en arrière une dernière fois. De lourds nuages glissaient lentement par-dessus la digue, vers le champ et la maison. Entre leurs bords, on voyait un ciel profond et blanc, d'une tranquillité sereine inondant de sa tendre clarté la terre endormie. Michel aperçut, dans cette douce lumière, les arcs des peupliers au-dessus de la digue, le jardin, la maison. Il vit aussi Charlotte lever la main et lui faire signe, comme s'il ne devait se rendre qu'à la ferme voisine et être de nouveau assis à son côté avant que la lune ne se leva sur la forêt.

Michel ne trouva pas facilement, dans la ville sainte au bord du Rhin, la justice qu'il demandait. La froide résonance de la pierre, la lourde torpeur des maisons ensevelissaient la large image des jours récents. Mille yeux dévisageaient avec une surprise blessante cette apparition qui appartenait à un monde inconnu. L'aspect de la ville était défiguré par la faim et la cupidité, par des lamentations haineuses. Les tours de la cathédrale se dressaient sombres, sans cloches, au-dessus de la confusion d'une vie déséquilibrée.

Il mit pied à terre devant le palais du gouvernement. Là, on l'envoya de bureau en bureau et on le fustigea à coups de curiosité, de dédain, de mépris, de moqueries. On le dirigea

ensuite sur les services de l'état-major; il se retrouva une heure plus tard au milieu de la rue, son enfant sur les bras, tenant son cheval par la bride, mais sans la justice qu'il demandait.

Enfin il rencontra, au commandement général, un jeune officier qui le laissa parler et qui, sans lui poser beaucoup de questions, sentit avec sympathie ce qu'il y avait d'exceptionnel dans ce destin. Il lui indiqua le chemin pour se rendre au service de ralliement des dispersés et essaya, avec précaution, de lui faire comprendre que la situation générale était devenue très confuse afin qu'il n'insistât pas avec trop d'entêtement pour obtenir le jugement sévère qu'il avait envisagé.

Dans les bureaux du service, un groupe amusé se forma tout de suite autour de lui et se mit à renchérir de conseils et de plaisanteries faciles, jusqu'à l'arrivée du chef, un jeune commandant. Celui-ci se fit mettre au courant en quelques mots et, frappé par l'attitude de Michel, le conduisit dans son bureau. Là, il resta debout près de la fenêtre et, regardant tour à tour la manche vide de sa veste et les yeux de Michel, il écouta son récit sans l'interrompre.

« Voulez-vous me dire encore une fois, aussi clairement que possible, la raison de votre désertion? » demanda-t-il ensuite.

— Je voulais labourer, mon commandant, et semer. Quelque chose de vivant... quelque chose pour l'éternité.

— Et le reste, cela ne vous paraissait pas éternel?

— Non, mon commandant.

— Il ne restera pas grand'chose de l'Allemagne, dit le commandant le visage durci. »

Michel se leva. « Le paysan reste, mon commandant, répondit-il gravement en regardant l'enfant dans ses bras. Il reste l'homme, il reste le champ. »

L'autre, l'air absent, penché sur sa table, regardait les grands yeux de l'enfant. « Oui... il faut l'espérer », dit-il ensuite lentement.

Il fit délivrer à Michel un billet pour son pays. Il jouait, sans avoir l'air de penser à rien, avec les sacoches du capitaine qui étaient posées devant lui sur la table. « Le conseil de guerre, reprit-il, cela n'a pas de sens. Il n'y a plus de conseil de guerre, Mais c'est quand même à votre honneur de l'avoir voulu... le cheval, oui, nous nous en occuperons... bon! eh

bien, maintenant, retournez à votre ferme et faites en sorte que nos enfants aient du pain. »

Dans la salle d'attente de la gare, Michel écrivit une lettre à Charlotte et la donna à un des Belges qui étaient assis un peu partout sur le quai. Il resta ensuite un moment sur la place de la cathédrale, jusqu'à ce que les réverbères eussent répandu leur lumière blafarde et que les tours sombres de la cathédrale se fussent perdues dans la nuit.

Le soir, après s'être occupé de son enfant, avec maladresse mais beaucoup de sollicitude, il monta dans le train et roula sur le grand pont, dans la nuit. Tandis que les lourds piliers d'acier glissaient près de lui, il revit avec une précision puissante les arches du pont durant cette nuit près de la digue et le cortège de mort qui se traînait peut-être encore quelque part dans la plaine humide. Il pressa son front contre la vitre et regarda en arrière vers la ville sainte. Les pâles reflets du ciel s'étendaient au-dessus d'elle; dans cette lumière blafarde s'élevait la masse épaisse de la cathédrale et les tours, écartées, se dressaient haut, au dessus de l'enchevêtrement de la pierre. C'étaient comme deux bras surgissant des profondeurs bruyantes, les mains ouvertes. Michel eut l'impression que la croix était plutôt un signe de malédiction que de bénédiction sur la ville.

Il ferma les yeux et se rassit. Devant lui s'élevait lentement, avec une clarté toujours plus grande, l'image de sa simple et pauvre terre, qu'il regagnait et qui attendait ses main. Le paysage, faiblement éclairé, glissait de plus en plus vite, coupé par le passage de trains menaçants, comme les flots de la mer par la quille d'un bateau. La confusion des années et des heures lui parut fuir aussi en arrière. Serrant le corps chaud de l'enfant contre lui, il leva sa main ouverte, comme s'il avait voulu la poser sur le gouvernail qui le dirigeait vers les choses éternelles.

MERCVRIALE

LETTRES

Citadelle, par *Antoine de Saint-Exupéry* (In-8 carré, 535 p., 535 fr. Ed. Gallimard). — Quelle sagesse! Ce qu'il aime et ce qu'il condamne, le désespoir lucide et le goût orgueilleux de la perfection, l'harmonieuse cité dans les sables et cet empire arabe où la distance entre le prince et le dernier des gratteurs de terre est à la fois absolue et infime; c'est toute une caravane, somptueuse et lourde, et balancée, qui déverse à nos pieds ses ballots d'or et d'épices, et de tapis précieux. Mais quand la dernière page du livre est tournée, il ne nous reste plus que ce peu de vent du désert et le sable, et le souvenir d'un beau spectacle. Voici dressé le tribunal des grands aristocrates de l'esprit : ils ont le costume du sacre, les éperons d'or... Mais les uns (et je pense à Saint-John Perse), cette gloire leur suffit, de siéger sous le dais; d'autres (et André Gide n'est point nommé, mais son image est parmi nous), s'ils ne renient point leur place héréditaire, c'est le jugement qui leur tient à cœur, et de rester disponibles. Il en est aussi qui viennent en habit de chasse, avec la cravache de la « *condition humaine* ». Saint-Exupéry, lui, c'est conscient de sa lignée, de son honneur et de sa fonction qu'il prend place au tribunal de l'esprit.

Citadelle est une longue parabole sur l'homme. Quelle meilleure place pour juger que la plus haute? C'est un fils de roi qui parle : il a la toute-puissance et la toute-science. Et la leçon qu'il nous donne, c'est que l'homme ne s'affirme qu'en se dépassant, et qu'il ne se dépasse qu'en s'assumant. De très haut le sage juge l'homme, sans indulgence et sans passion, du haut d'une pensée qui s'enchante à sa propre rigueur et méprise son objet. L'homme est libre, dit le fils de roi, s'il accepte sa place et s'y fait le meilleur. Nulle révolte n'est possible dans ce monde dont il établit l'implacable hiérarchie; quelle révolte d'ailleurs, puisque cette hiérarchie est celle de la sagesse? L'action ni la pensée n'y sont jamais puissances négatives.

Si la cité de Saint-Exupéry est la meilleure, il semble qu'elle pourrait aussi être la pire, et sa vertu tient plus à la générosité native de l'auteur qu'à la vérité de sa pensée. Un exemple plutôt qu'un guide, tel nous y apparait Saint-Exupéry. Finalement ce que nous gardons de *Citadelle*, c'est moins une leçon de morale qu'un plaisir esthétique.

YÉFIME.

Henri Queffélec : **Chemins de Terre**, roman, in-16, 272 p., 270 fr. (Stock); **Portrait de la Suède**, in-8 (13×20), 272 p., 250 fr. (Coll. « Le Tour du Monde », Hachette); **Pas trop vite**, **s. v. p.**, nouvelles, in-16, 256 p., 180 fr. (Mercure de France). — Trois livres qui paraissent en même temps, et qui diffèrent l'un de l'autre profondément : voilà ce qui révèle les *puissances* de Queffélec.

Chemins de Terre est le journal d'un curé de campagne (non plus en Bretagne, ou à Marseille, mais quelque part dans l'Est). Aucun rapport avec Bernanos. Le curé est un homme jeune, cultivé, un produit de civilisation sans expérience, plongé dans une société paysanne à l'état brut. Il ne s'y noie pas tout à fait; il patauge, se débat, s'en tire comme un jeune chien jeté à l'eau pour la première fois. Désarmé d'abord devant la ruse et l'animalité terriennes, on devine qu'il trace pourtant son chemin : c'est une expérience, c'est la première expérience, et conformément à la réalité — sinon aux précédents littéraires — elle se fait presque à son insu, d'échec en échec vers une réussite spirituelle que le

héros devra à sa seule force morale.

Qu'on ouvre ensuite *Pas trop vite, s. v. p.* : le contraste est extraordinaire. L'effet de choc au lieu de la lente progression; des angles de prise de vue sans cesse renouvelés au lieu d'une constante dans la grisaille; la verve, la truculence, des fusées de vocabulaire au lieu de l'uniformité lente et réfléchie du récit à la première personne. Le fait divers est chaque fois l'occasion d'une construction romanesque reprise à neuf, d'une machine brièvement montée qui tourne à haut régime et trouve en quelques pages tout son rendement.

Henri Queffélec a été lecteur à l'Université d'Upsal de 1935 à 1939. Il a ouvert les yeux, et il se souvient. Son *Portrait de la Suède* est le reportage, géographique et moral, d'un homme qui, avec simplicité, cherche à comprendre, n'apporte pas de parti pris et a le sens de l'étranger. Des ressemblances humaines aux différences nationales il tisse subtilement, posément, son observation. Peut-être lui reprochera-t-on d'écarter l'histoire et les confirmations qu'elle peut apporter par extrapolation à l'observateur; mais il serait bien surprenant que ce Normalien subtil et patient n'eût pas pris ses sûretés, sans le dire, de ce côté-là. — S. P.

John ou l'ingénuité catalane, par *Saint-Elme;* in-16, 184 p., 150 fr. (Mercure de France). — Est-ce un essai? De légers et subtils commentaires ceinturent des mêmes lianes Racine et Spinoza, Valéry et Odilon-Jean Périer. Mais un déroulement romanesque — et fort romanesque, si l'on en examine l'argument — dissimule l'essai sous un feu d'artifice de nuances et d'inflexions. C'est un conte, dont la ligne est à la fois très sinueuse et parfaitement pure. Non pas un jeu : il s'agit là partout, sous une coque veloutée et chatoyante, de mille choses qui nous touchent de beaucoup plus près que les dissertations de Candide ou de Jérôme Coignard. Saluons la grâce d'un esprit aigu et pétulant : ce sont les vertus aujourd'hui les plus rares. — S. P.

Le chemin des chèvres, par *Henri Pourrat*, avec des dessins de Berthold Mahn; in-4 (19×24), 224 p., 440 fr. (Gallimard). — Henri Pourrat et Berthold Mahn s'en sont allés côte à côte par les chemins de l'Auvergne. L'écrivain chante sa terre dans cette langue réservée et solide, toute embaumée de fougère et parfumée de fromage, épaisse, souple, expressive et droite qui est son secret; et Berthold Mahn dessine, d'un trait léger et sûr, gracieux, inimitable. Chez l'un et chez l'autre, l'anecdote est au bord de l'éternel. Un livre charmant et fort. — S. P.

Swing, par *Gaston Criel*, présentation de Jean Cocteau et Charles Delaunay; in-16, 96 p., 120 fr. (E. U. F.). — N'est pas moderne qui veut. Sachons gré néanmoins à Gaston Criel d'un effort, somme toute, estimable. — S. P.

Contes du soir qui tombe, par *Philéas Lebesgue;* in-8 (14×22), 80 p. (L'Amitié par le livre). — Tous les vieux lecteurs du *Mercure* sont des amis, connus et inconnus, du sage et probe Philéas Lebesgue. Ces contes ont été écrits pendant la guerre : « Un rêve, écrit l'auteur, pareil aux mirages du désert », l'a transporté « par delà les âges historiques en de fabuleux et mythologiques paysages ». « Sans la communion quotidienne, ajoute-t-il, avec les effluves de la Terre-Mère, le rêve qui m'a suggéré mon sujet ne serait pas venu, j'en suis sûr, me visiter. » — S. P.

Christophe ou Le choix des armes, par *Nicole Vedrès* (in-8, 300 p., 340 fr. Ed. du Seuil). — Après le *Labyrinthe*, récit poétique, le charmant écrivain qu'est Nicole Vedrès tente aujourd'hui avec *Christophe* l'aventure d'un roman romanesque. Un héros : Christophe, le benêt, surnommé par dérision Mingo; un cadre et un milieu : le village, le château, la guerre. Dans la corrélation des deux, une aventure à multiples résonances : comment Christophe devient peu à peu le chef de son village, puis refuse son pouvoir, par respect pour la liberté. Tels sont les éléments. Nicole Vedrès en fait une machine tissée d'ombres, où le village, le château, les habitants mêlent un cortège de drames et de mystère au drame du personnage central. Dans cette obscurité, le roman progresse par saccades, qui livrent des moments bien venus, cernés d'un trait ferme, mais non les rouages qui le font avancer. Il semble que l'auteur ne s'est jamais laissé prendre à ses propres toiles jusqu'à leur obéir. Tel quel néanmoins, *Christophe* ne manque pas d'attraits et ne souffre peut-être que d'un trop de richesses. — Y.

La Fille pauvre : Le Péché du Monde; Le cœur pur, par *Maxence Van der Mersch* (2 vol., in-16, 300 p. Albin Michel). — Autobiographie, parfois sincère et pathétique, mais souvent geignarde, d'une fille d'ouvriers. Bourgeois, soyez charitables et donnez à la sortie de la messe. Y.

Je n'ai pas appris à vivre, par *Marianne Oswald* (in-8, 372 p., 300 fr. Domat). — Autobiographie de la pathétique, inoubliable et rousse interprète d'Anna-la-Bonne. Elle est à plus d'un titre vivante et touchante, l'histoire de son enfance sarroise, et puis on lui coupe la gorge... Jacque Prevert en a profité pour un poème liminaire qui nous attendrit à point. — Y.

Le Jardin de la Sous-Préfecture, par *Hélène Chassériau* (in-8, 247 p., 165 fr. Ed. Plon). — La sous-préfecture vue par des yeux d'enfant et le drame sentimental qui bouleverse la petite ville (la femme mûre, son jeune amant poitrinaire, le suicide du mari, sans oublier la fille qui s'enfuit avec un ministre). Il y a là de quoi plaire aux amateurs de romans et de souvenirs d'enfance. Les autres n'y trouveront rien qui les retienne. — Y.

Brimborion, par *J.-J. Agapit* (in-8, 384 p., 250 fr. Elf). — Une enfance ouvrière dans un cocktail d'odeurs où l'urine domine. Puis l'école et l'usine. Mais le jeune homme tient son journal, réfléchit à la politique, hésite entre Dieu et Marx sans choisir. Le mariage ne lui réussit pas. Il est tué dans une grève. Ce n'est pas inintéressant. — Y.

La Communale, par *René Bizet* (in-8, 248 p., 200 fr. Ed. Fayard). — Des souvenirs d'enfance, contés dans un style tranquille, adroit. Il y a un je ne sais quoi de nostalgique qui retiendra. — Y.

Les Ravagés, par *Pierre Audiat* (in-8, 379 p., 280 fr. Dumas). — Comme si ce roman pour bas bleus émotives avait besoin d'une préface de l'auteur pour trouver son public. Il s'agit d'une famille de névropathes dont la passion est de s'entre-détruire selon une démonstration freudienne. On frémit. — Y.

Au temps du bœuf sur le toit, par *Maurice Sachs*, in-8°, 300 p. (*Ed.* N.R.C.). — Réédition d'un journal des années 20-30 par l'auteur du *Sabbat*. Les débuts de Cocteau, le charleston, les ballets russes, les duchesses, Dada et Coco (Chanel), une moisson de souvenirs pour les témoins, d'anecdotes parfois scandaleuses, parfois douteuses, toujours bien contées, pour les autres. Il y a dix ans, lorsque ce livre a paru, sa frivolité paraissait attentatoire. Aujourd'hui, dépurative.

Chronique joyeuse et scandaleuse, par *Maurice Sachs*, in-8°, 187 p. (Ed. Corréa). — Le succès du *Sabbat* vaut à son auteur cette édition posthume d'une suite à son premier roman *Alias*. Le héros s'y retrouve sous les traits d'un « pénitent en maillot rose », parmi les marchands de tableaux dont le milieu est décrit avec vivacité.

La vierge et le sagittaire, par *Gaston-François*. — Un couple aussi pur que la neige des sommets, où ils font connaissance. La brume de la vallée et les problèmes sociaux les séparent un moment. S'ils se retrouvent, c'est pour périr enlacés sous une avalanche, dénouement fatal d'un tel roman. Si la pureté, l'Alpe et son avalanche sont des poncifs, du moins l'auteur a-t-il réussi à en tirer des effets agréables.

Mort à Berlin, par *Pierre Frederix*, in-16, 243 p., 180 fr. (Ed. Fayard). — Une vision de l'Allemagne actuelle, à travers la fiction d'un ancien déporté qui recherche sa femme disparue.

C'est tout au long captivant, la neurasthénie du narrateur faisant écho à celle dont toute une population est accablée; mais le mystère qui s'ajoute, de sa mort inexpliquée, suicide ou meurtre, recouvre à la fin tout l'intérêt du livre, d'un voile d'artifices décevants.

Le singe bleu, par *Maurice Toesca*, in-8°, 288 p., 220 fr. (Ed. Bader-Dufour). — L'humour de l'auteur, qui fait étudier des hommes par les singes, parfois se fait pesant. Aussi ne trouvera-t-on pas ce roman réussi, mais l'idée peut prêter à des réflexions plaisantes.

Pour et contre l'existentialisme, Débat, in-16, 190 p., 200 fr. (Ed. Atlas). — Sartriens, rationalistes, marxistes et personnalistes discutent la notion devenue domaine public d'existentialisme. Colette Audry définit le terme avec beaucoup de clarté et sans aucun pédantisme. Du côté des sartriens, on est intelligent. M. Benda se répète comme il fait depuis mille ans. Roger Vailland vitupère. Mounier, lui, rend hommage à Sartre, mais encore, veut faire que Dieu existe.

Peut-être ce livre retiendra-t-il certains, comme le souhaite Colette Audry, de parler sans savoir. — Y.

La neige et le feu, par *Pierre Baillargeon* (Editions Variétés, Montréal). — Plutôt qu'à un roman, ce livre ressemble à une série d'essais brillamment enlevés : une salle de rédaction au Canada français, une partie de campagne, un concert, les impressions d'un Canadien à Paris, etc. Le lien entre les scènes, c'est la personne du héros, Boureil, intellectuel en mal d'impressions neuves qui a entrepris un parallèle entre les Canadiens et les Français. Les comparses sont décrits d'une plume mordante, mais les propos échangés ne les diversifient pas. La langue a un très léger écart, non sans charme, avec la nôtre. M. L.

Livres reçus. — *On ne voit pas les cœurs*, par Andrée Sikorska (Flammarion). — *La jeune fille et le monstre*, par Daniel Gray (Plon). — *Le crime de Ker-Wrach*, par Jean Fleury (Ariane). — *Obsession*, par François Terbeen (S.L.I.M.). — *Dans la chambre haute*, par Jeanne Boussac-Termier (Elf). — *Les maximes de Don Juan*, par Georges Krassovsky (Renée Lacoste). — *Journal et lettres d'une étudiante*, par D. Triandafil (Editions Colbert). — *Tabliers noirs*, par Jean Paulhac (Editions J. Vershave, Roubaix). — *Face au public, première série*, 1901-1919, par Han Ryner (L'Amitié par le livre). — *Le Magister*, suivi de *Six de mon village*, par Roger Denux (La Fenêtre ouverte). — *Arabella*, par Jean Caubet (Albin Michel).*

THEATRE

MONTSERRAT, **de Gil Robles et *LE JUGE DE MALTE*, de Denis Marion (*Théâtre Montparnasse-Baty*). *LES ESPAGNOLS EN DANEMARK*, 3 « journées » de Mérimée (*Comédie-Française*).** — Pavoisons. Chantons des hymnes d'actions de grâces : un comité officiel vient de se montrer clairvoyant et efficace. Il s'agit de l'organisme récemment créé par la Direction des Lettres et des Arts, et destiné à faciliter les débuts de jeunes auteurs dramatiques. Cela s'appelle l' « Aide à la première pièce » : les œuvres retenues sont montées aux frais de l'Etat et jouées pendant quinze jours. Les deux pièces retenues cette année justifient amplement les travaux et la dépense. La première, *Montserrat*, prend place dans la longue suite actuelle des « tragédies-cas de conscience ». L'auteur, M. Gil Robles (Nord-Africain, et non pas Espagnol) a trouvé dans l'histoire de Bolivar (que ne trouve-t-on pas dans l'histoire?) un conflit moral à rendre Corneille jaloux. Bolivar, futur héros de la libération du Venezuela, combattant mais non encore vainqueur, est recherché par ses ennemis. Ceux-ci capturent un homme qui sait le secret de sa cachette. Comme il refuse de le révéler, on enferme avec lui six innocents pris comme otages, et qui seront successivement exécutés si Bolivar n'est pas livré. Chacun d'eux à son tour essaie d'attendrir celui dont dépend sa vie. Plaidoyers diversement émouvants qui tous seront vains : le détenteur du secret mourra, après les six compagnons de geôle, sans avoir fléchi. Il aura donné six existences innocentes, plus la sienne propre, pour l'espoir que représente celle de Bolivar. Belle matière à controverses, dignement et vigoureusement traitée, et jouée chaleureusement par Vandéric entouré de jeunes acteurs pleins de foi. Un premier bravo donc au fameux comité.

La seconde pièce choisie, *Le Juge de Malte*, a pour auteur un

de nos plus jeunes critiques dramatiques, Denis Marion. Il en a, paraît-il, trouvé le sujet dans de vieilles chroniques de l'île de Malte. Et cette fois encore l'histoire dépasse en ingéniosité les essais de nos imaginations.

Un malandrin a été assassiné. La police surprend auprès du cadavre un brave homme de boulanger connu jusque-là dans la ville uniquement par la coquetterie de sa trop belle femme. Il comparaît devant le juge Cambo qui est aussi son client, et familier de son échoppe. Mais en revêtant sa perruque et sa robe, le magistrat a cessé, semble-t-il, d'être un homme, pour se transformer en une étonnante machine à fabriquer des coupables. Son enquête, dont les méthodes brillantes et captieuses rappellent celles du Mouzon de la *Robe Rouge* de Brieux, envoie logiquement le pauvre homme ahuri à la torture. L'insoutenable douleur de l'estrapade arrache au malheureux des aveux mensongers, et il serait infailliblement pendu si le vrai coupable, chenapan condamné à mort pour d'autres crimes, ne se révélait, à seule fin de mettre le juge dans un mauvais cas.

En effet, le meurtre a eu lieu devant la maison de Cambo; il était à sa fenêtre, et l'assassin a vu qu'il le voyait. Le magistrat-enquêteur se trouvait donc en même temps principal témoin. Comment a-t-il pu se taire? Le voilà mis en accusation à son tour par le Grand Maître de l'Ordre, juge suprême. Jusqu'ici nous avons pris un vif plaisir à une pièce policière; mais voici la longue scène où l'auteur nous livre — peut-être d'une façon plus littéraire que scénique — la complexité de son personnage, enfermé dans une pure casuistique où les règles de la procédure lui tiennent lieu de pensées et de réflexes. Cela rappelle, et le compliment n'est pas mince, le grincement mécanique de *Knock*, ou même de certains médecins molièresques. Mais sous le fantoche, il y a un homme de chair, qui convoitait la boulangère, et que la disparition du boulanger eût certainement servi. Dans quelle mesure l'homme docte a-t-il été manœuvré par l'homme amoureux? A-t-il seulement eu conscience de cette manœuvre? On le destitue, et tout est bien. Mais a-t-il compris que c'était justice? Ce n'est pas sûr, et ce mystère est bien piquant. Depuis *Tartuffe*, les profils d'hypocrites nous ont toujours alléchés, et depuis *Asmodée*, ce problème d'une hypocrisie sans clairvoyance a droit de nous hanter. Le Cambo de Denis Marion cousine-t-il avec le M. Couture de Mauriac dans la trouble famille des hypocrites de bonne foi? Qu'elle suscite en nous de tels rapprochements, et cette curiosité suffirait amplement à nous faire applaudir la pièce; mais il faut ajouter aux mérites du spectacle une excellente interprétation, un remarquable décor et d'heureux costumes. Tout cela est dû au metteur en scène, ce jeune Maurice Cazeneuve qui s'était révélé en nous émerveillant, l'été dernier, par sa « mise en espace » du *Tobie et Sara* de Claudel, au flanc des murailles

papales d'Avignon. Le sens des rythmes, le goût des couleurs et l'instinct des mouvements n'ont pas étouffé en lui le respect des textes. C'est une jeune maîtrise qui met son orgueil à bien servir. Souhaitons de le revoir souvent au travail.

●

Toujours ligotée par ses récents décrets, la Comédie-Française ne peut persuader les auteurs à la mode de risquer leurs pièces inédites dans la salle Luxembourg, et n'a pas le droit de leur ouvrir la salle Richelieu. Elle en est donc réduite à dénicher quelques raretés d'autrefois pour les maquiller en nouveautés, et à lancer comme jeune auteur le Mérimée de *Clara Gazul.* Non point avec le parfait *Carrosse du Saint-Sacrement*, depuis longtemps installé au répertoire, mais avec une pochade assez inégale, dont le titre mériterait au puriste Mérimée les honneurs du Sottisier du Mercure. *Les Espagnols en Danemark...* C'est un Danois exigeant et averti des subtilités du français qui me le faisait remarquer naguère : on doit dire *en* Suède, *en* Norvège, mais *au* Maroc, *au* Brésil, *au* Danemark. Un mauvais point pour Mérimée : nous voilà tous vengés de sa fameuse dictée. Beaucoup d'art, beaucoup de soin, des costumes exquis, un petit ballet, et la bouffonnerie flegmatique et hautaine de Jean Debucourt séduiront le public, et le persuaderont, selon la formule finale, « d'excuser les fautes de l'auteur ».

Dussane.

Lucienne et le Boucher, 4 actes de *Marcel Aymé* (Vieux Colombier). — Du meilleur Marcel Aymé — celui de *Travelling* et du *Passe-Muraille*, et puis du moins bon, ou en tout cas du moins gai, celui du *Chemin des Ecoliers*, dont la joie parfois s'essouffle aux miasmes d'une mauvaise humeur sous-jacente; un décor de Douking, un rôle frénétiquement impudique fort bien joué par Valentine Tessier.. Mais pourquoi faire mourir le mari trompé? Est-ce pour qu'il se venge en nous empêchant de continuer de rire?

Printemps des Hommes, 5 actes de *Roger Garaudy* (Théâtre Moncey). — Commémoration de 1848, long à-propos très livresque et très peu théâtral sur Blanqui. Mais d'étonnantes trouvailles de mise en scène qui imposent à notre attention le créateur du personnage et l'animateur du spectacle, un jeune élève du Conservatoire, Raymond Hermantier.

La Première Légion, onze tableaux d'*Emmet Lavery* et *Jean Silvain* (reprise Théâtre des Mathurins). — Cette pièce qui ne ressemble à aucune autre, a connu de longs mois de succès il y a dix ans. Aucun rôle de femme, mais les portraits vrais et nuancés d'une dizaine de Jésuites dont le collège risque de se trouver bouleversé par un pseudo-miracle. Les clercs pourront discuter — les laïcs de bonne volonté seront intéressés et même émus. Interprétation remarquable de discrète justesse notamment par Œttly, Pellegrin et Pierre Morin.

CINEMA

FABRICE ET HAMLET. — Une bonne âme s'entremit l'autre jour pour faire inviter Henri Martineau à la première de gala de la *Chartreuse de Parme.* Vingt préposés commencèrent par hocher la

tête de surprise impuissante. Oncques n'avait-on entendu prononcer jusque-là ce nom inconnu. J'ai vu le film quelques jours plus tard. Je crois bien que, si j'étais méchant, je conclurais que la bonne âme avait tort, et qu'il eût beaucoup mieux valu, par respect pour lui, qu'Henri Martineau n'y eût pas été convié; mais il n'est pas possible de s'en tirer à si désinvolte compte, car de bons esprits, de bons techniciens, de bons comédiens sont compromis dans ce désastre et, je regrette de devoir l'ajouter : dans ce scandale.

Faisons rondement la part du feu. La *Chartreuse*, dans son ample mouvement feuilletonesque, charrie cent épisodes qui brodent sur la construction dramatique centrale; c'est-à-dire qui ne sont peut-être pas indispensables à l'intelligence de la vie sentimentale, complexe et passionnée, du quatuor Sanseverina-Mosca-Fabrice-Clelia; épisodes, de surcroît, qui, si chers qu'ils soient au cœur des stendhaliens, se refusent parfois à la transcription visuelle qui soulignerait leur radicale invraisemblance. Transposer, ici, c'était choisir, ou plutôt c'était éliminer. Les adaptateurs l'ont compris, et leur principe d'élimination apparaît assez intelligent. Ils ont bien fait de supprimer l'ouverture, je veux dire la bataille de Waterloo, ainsi que, à l'autre extrémité du livre, le règne de Ranuce IV; bien fait de supprimer les sermons que va prononcer Fabrice dans l'église des faubourgs où se réfugie sa bien-aimée; bien fait encore en ignorant les années d'enfance au bord du lac ainsi que, plus tard, toute la hiérarchie ecclésiastique dont le héros est une pièce essentielle; ils ont eu raison de même de ne présenter de l'évasion de la tour Farnèse qu'une version simplifiée et plausible. Mais on devine déjà où conduit le principe d'élimination. Les lignes émouvantes où l'on voit Fabrice côtoyer quelques secondes le maréchal Ney, puis se dire : « ai-je assisté à une bataille? », puis, plus tard, se dire encore : « était-ce bien la bataille de Waterloo? » : pas question de les évoquer ici. Cette conception, inacceptable et purement extravagante, dans l'occident du XXe, de l'état ecclésiastique, accepté comme fonction mondaine et plus noble occupation d'un jeune aristocrate, et que Fabrice exerce avec l'agrément du prince et de son premier ministre, on voit bien qu'elle n'était pas commode à mettre en images à l'usage du *Rex* et du *Gaumont-Palace*, et qu'elle eût suscité des rires à contre-temps. Mais il s'ensuit que le héros n'est plus situé dans la société italienne de son époque. Il n'est pas non plus, je crois, un seul stendhalien de bonne race qui ne regrettera la disparition de ce personnage, de nulle utilité à la progression de la ligne dramatique, mais presque mythique : l'abbé astrologue. Et comme il est fâcheux, aux yeux du lecteur, de n'importe quel lecteur, que le romanesque échevelé de l'évasion ait fait place au souci de crédibilité! Nous n'avons encore envisagé pourtant que l'inévitable minimum de dégâts, et nous accordons que nos auteurs s'en sont, à tout prendre, bien tirés. Il est seulement dommage qu'ils ne soient pas allés au terme

de leur réflexion. Car alors ils auraient eu le lucide courage de renoncer à leur coupable entreprise. A la vérité, la preuve est faite. La *Chartreuse de Parme* est un roman qu'il est insensé et qu'il est sacrilège de vouloir transposer à l'écran. De ce royaume d'Yvetot à l'italienne, de ces intrigues de palais entrecroisées, de cette tyrannie dont la mesquinerie est l'aspect principal, de cette société de cour et d'autel, de ces personnages dissimulés et ardents, de ces minutieuses précautions de correspondance qui font que, par crainte de la police, pas un pour ainsi dire des héros n'écrive sans que ce soit d'un lieu autre que celui de sa résidence, sans clauses de style et sans désignation figurée des gens en cause, de ces grands sans grandeur et des faquins qui les servent, de cette ample comédie aux cent actes divers, de ce portrait d'un monde enfin, que subsiste-t-il? A peu près rien. De ces caractères qui se construisent à travers leurs amours contrariées et les retours de la fortune, de l'*aura* qui les signale, de ce sens presque magique de la durée, de toutes ces passions refoulées et de tout ce chatoiement romanesque, et aussi de cette joie et de cet humour, et du rythme du récit, ample et allègre, que subsiste-t-il? Rien. Il ne subsiste rien de la *Chartreuse de Parme.*

Je parle de l'esprit et du style de l'œuvre originale, je crois qu'ils récusaient toute possibilité de transposition honnête, je regrette l'entreprise. Je regrette qu'elle soit le fait de Pierre Véry, que je tiens pour un écrivain éminemment doué, et réputé au-dessous de ses mérites, et de Pierre Jarry, qui est quelque chose d'important à la radio, et qui est l'une des intelligentes recrues du cinéma français. Il y a pourtant plus grave. Il y a une trahison positive. Il y a vol sur la marchandise, par le fait de la plus stupide interprétation que j'aie vue depuis quelques années, au rythme de cent-cinquante à deux cents films l'année. Surnagent de ce désastre, et n'ont, je dois tout de suite le dire, aucune part dans ce massacre, l'excellente comédienne Maria Casarès, qui incarne la Duchesse Sanseverina avec une fière et noble sensibilité, ainsi que Louis Salou (le souverain), qui a le physique et la ligne de son personnage. Mais Coëdel, excellent dans les rôles de paysan et de joueur de belote, incarne le Fiscal Rassi, c'est-à-dire une sorte de Pierre Laval revu et corrigé par la bouffonnerie italienne, comme s'il s'agissait d'un truand retors, d'un personnage du boulevard du crime. Mosca, l'adulte par excellence, est remarquable ici par l'apitoiement sur soi (et quel grimage!). Le général Conti joue en charge une pièce de Flers et Caillavet. Renée Faure, à qui revient d'incarner Clelia, est écrasante d'absence. Quant à Gérard Philipe, je l'ai vu dans plusieurs films — le *Pays sans étoiles*, l'*Idiot*, le *Diable au corps* —, avec, il est vrai, d'excellentes partenaires — Jany Holt, Edwidge Feuillère, Micheline Presle —, et lui-même était en général fort bon. Il est ici tellement mauvais et tellement à côté que c'est à se demander s'il a lu le livre. De la bonne grâce somptueuse, de la virilité, de la puissance de mélancolie, des

humeurs cycliques qui font le caractère de Fabrice, il n'a rien retenu, ou il n'a rien compris, je ne sais. Il n'a su que composer une silhouette de fiévreux petit jeune homme, et comme en surimpression du *Diable au corps.* C'est au point qu'il n'apparaît vrai que pendant la scène de l'enlèvement en chaise à porteurs, quand le chef de l'expédition crie sur son passage : « Voyez le marquis del Dongo! L'homme qui a aidé Napoléon à perdre la bataille de Waterloo! » Au total, c'est une mascarade, c'est une charade, c'est *Cyrano* ou c'est la *Porteuse de pain.* Mais dire au bon public, et qui paie, allez voir *Clélia Conti*, *Fabrice del Dongo*, etc., c'est se moquer de lui avec une désinvolture qui coupe le souffle. Je ne sais trop, naturellement, à qui imputer les erreurs de distribution. Mais, de la part d'un vieux routier comme Christian Jaque, à qui l'on doit quelques bons films, pareille incapacité à diriger la troupe confond tout à fait.

Pour le reste, il a convenablement fait son travail, il me semble, et, grâce aux figurants et aux décors, s'il ne gagne certes pas une partie perdue d'avance, du moins marque-t-il quelques points. Mais qu'importent la photographie et quelques scènes bien venues au regard de ce sacrilège soporifique? Joignez que cette chose dure trois heures, qu'il faut une heure et demie avant que se noue l'histoire, et qu'elle n'a, même sans référence au livre, ni résonance ni prolongement.

Le film que Sir Laurence Olivier a tiré d'*Hamlet* est presque aussi long : c'est le seul point de ressemblance entre les deux œuvres, à ceci près qu'il s'agit, en apparence, d'une autre insoutenable gageure. Mais voici qu'apparaît déjà une première distinction. Je ne sais quelle prédilection et quelles écoles ont incité Véry, Jarry, Christian Jaque à tourner la *Chartreuse.* Le cas de Sir Laurence est beaucoup plus clair, et je puis bien dire aujourd'hui beaucoup plus heureux : il n'a guère cessé, au long de sa jeune carrière, de servir Shakespeare, et c'est après l'avoir joué et mis en scène au théâtre avec un triomphal succès qu'il entreprit de le jouer et de le mettre en scène au cinéma : encore choisit-il une pièce de seconde importance et qui appelait le prolongement visuel du grand spectacle (la bataille d'Azincourt) ou de l'intimisme (le théâtre du Globe, les enluminures) : ce fut *Henri V* dont je vous ai parlé voici quelques mois. C'est donc à pied d'œuvre que Sir Laurence aborda la transposition d'*Hamlet.*

Admirez comme, en ces matières, les apparences sont trompeuses. La *Chartreuse*, penserait-on, appelle le cinéma, par les morceaux picaresques qu'elle contient, et que Christian Jaque a exploités de son mieux : l'enlèvement aux torches, la fuite dans l'état voisin, Rosetta et le meurtre de Giletti, la tour Farnèse et l'évasion, l'émeute; au rebours, *Hamlet* se refuse au cinéma, qui est le drame de l'angoisse et de l'hallucination, le drame de l'homme qui ne sait pas se décider, le drame le plus essentielle-

ment dépouillé de pittoresque. Ce sont les apparences. Or, c'est le contraire qui est vrai. Il est impossible de recréer par les moyens du cinéma, efficacement et selon sa logique interne, un univers incompréhensible à nos contemporains, et hors duquel les personnages qui s'y meuvent sont dépouillés de la dimension sociale qui les définit communément. En revanche, *Hamlet*, création purement dramatique, et profondément intemporelle, ne soulève qu'un problème de transposition d'un art narratif à l'autre. Il est résolu, et il l'est avec une respectueuse intelligence, il me semble.

Il me semble, mais je ne suis pas docteur. Si la *Chartreuse* m'est familière, sans Sir Laurence Olivier, *Hamlet* ne me serait pas beaucoup plus qu'un souvenir scolaire. Je ne saurais donc dire si les coupures qu'il a fallu faire dans le texte sont heureusement choisies, — je ne saurais dire non plus si l'interprétation du personnage central est la meilleure (Sir Laurence m'a paru un peu bien virilement assuré dans le geste et la voix pour le velléitaire qu'il incarne, mais c'est assurément, dans cette œuvre, où tout est délibéré, par un effet voulu de contraste). Mais ce qui est admirable, c'est la sûre intelligence de la transposition. L'unité dramatique, celle de la scène, demeure : chaque scène, pour ainsi dire, est un plan, et c'est au point que ce film se définit techniquement par opposition aux films de montage tels que *Farrebique* ou *Antoine et Antoinette*. En vérité, il y a invraisemblablement peu de plans dans ce film de deux heures et demie. Mais chaque plan est, il me paraît, comme une scène améliorée, et améliorée par toutes les ressources de la caméra, c'est-à-dire, pour ne retenir que l'essentiel, par la possibilité d'épouser toutes les formes, d'explorer tous les angles du décor (car il n'y en a pour ainsi dire qu'un, et janséniste à souhait), et par la possibilité d'ajouter une troisième dimension, celle que procure la profondeur du champ. Ainsi, ce film, qui, plastiquement, rappelle la *Jeanne d'Arc* de Dreyer et quelques œuvres scandinaves, assimile-t-il et sublime-t-il l'enseignement de Wyler et de Welles. C'est à ce jour l'événement cinématographique de l'année, et c'est une haute leçon de dramaturgie. Je n'ai qu'un regret. C'est qu'une malédiction de froideur pèse cette fois encore sur la troupe entière de Sir Laurence (à l'exception cependant de Jean Simmons, ravissante et inoubliable dans le rôle d'Ophélie). J'espère que le film sera bientôt présenté en France. Je l'ai vu à *Leicester Square*. C'est un endroit où il n'est pas commode à tous les lecteurs du *Mercure* d'aborder leur journée faite.

Jean Quéval.

MUSIQUE

PETROUCHKA (Opéra). — JEUX (Opéra-Comique). **— LES THEORIES ET LA NOTATION DE NICOLAS OBOUHOV. —** Voici donc *Petrouchka* entré au répertoire de l'Opéra. A vrai dire, on est surpris que le chef-d'œuvre d'Alexandre Benois et Igor Stra-

vinski ait attendu trente-sept ans pour y être admis. Il est vrai que les Ballets russes l'ont ramené plusieurs fois à Paris, que les concerts et les enregistrements ont popularisé la partition. Mais l'absence de *Petroucka* paraissait d'autant plus singulière que l'Académie Nationale de musique et de danse accueillit l'an dernier *Apollon Musagète* et le *Baiser de la Fée* qui s'imposaient certes moins que *Petrouchka* ou même que l'*Oiseau de Feu*. J'entendais autour de moi, avant le lever du rideau, des gens douter qu'il fût opportun de représenter à Paris, avec une troupe française, des ballets aussi profondément russes que *Petrouchka* (l'objection serait tout aussi valable pour l'*Oiseau de Feu*). Le corps de ballet de l'Opéra a fait la meilleure des réponses à ces hommes de peu de foi; il s'est montré aussi russe que le furent les Russes de Diaghilev jadis —, et ce n'est pas parce que l'on compte quelques artistes slaves dans ses rangs, mais simplement parce que Serge Lifar et Nicolas Sveref, guidés par Alexandre Benois lui-même, ont su se faire obéir d'une troupe capable de traduire avec fidélité tout ce que l'on exige d'elle, à condition toutefois que l'on sache le lui faire comprendre.

Ceci fait l'éloge des chorégraphes autant que des danseurs : *Petrouchka* nous est rendu dans toute sa fraîcheur et son ingénuité savante : les décors et les costumes de Benois, la chorégraphie de Fokine ont tout comme la partition de Stravinski supporté le poids des années sans aucun fléchissement. Comme l'ouvrage avait du premier coup, en 1911, atteint le style parfait qui convenait au genre, le temps a passé sur lui sans l'altérer le moins du monde, tandis que *le Baiser de la Fée*, de dix-sept ans plus jeune, paraît moins neuf déjà. Je dirai tout de suite, pour n'y plus revenir, que la mise en scène est parfaite : ce grouillement de foule devant les baraques foraines des jours gras, cette parade des pantins, puis ce drame si profondément humain dont les acteurs ne sont pourtant que trois fantoches, et puis de nouveau cette foule et ce dénouement tragique parmi les indifférents, — c'est la vie même, mais dont le réalisme est stylisé par des artistes originaux. L'interprétation est, elle aussi, excellente : les trois protagonistes, MM. Renault, dans Petrouchka, Max Bozzoni dans le Maure, Mlle Micheline Bardin dans la danseuse ne méritent que des éloges, et il faut en dire autant de Mlles Moreau et Bourgeois, de MM. Efimoff et Legrand.

Si la chorégraphie m'a ravi, l'orchestre m'a enchanté lui aussi. Il est superflu de faire l'éloge des musiciens de l'Opéra; mais M. Robert Blot qui dirige presque toujours les ballets, et qui n'occupe le pupitre que depuis peu de temps, a montré dans la circonstance autant d'adresse que de fermeté. Issu de cet orchestre, le jeune chef connaît bien ses anciens camarades, et cette mutuelle compréhension donne les résultats les meilleurs. La partition de *Petrouchka* reste un chef-d'œuvre étincelant dont pas un détail

n'est négligeable. Il faut ici se contenter d'exécuter scrupuleusement et quasi mécaniquement ce qui est écrit : point de place à ce que l'on nomme par euphémisme l'*interprétation* et qui n'est souvent qu'une déformation, une trahison. Les notes s'enchaînent aux notes, les accords aux accords avec une implacable logique, et les nuances elles-mêmes semblent commandées par cette même nécessité de l'action.

A l'Opéra-Comique, *Jeux*, de Claude Debussy, est, presque en même temps, entré au répertoire. *Jeux* fut créé par Diaghilev deux ans après *Petrouchka.* Pas plus que la partition de Stravinski, celle de Debussy n'a vieilli; mais la chorégraphie de Nijinski — prodigieux danseur et chorégraphe moins sûr — n'aurait sans doute pas résisté à la reprise comme celle de Fokine (restaurée d'ailleurs par Serge Lifar). L'argument primitif, au reste, ne satisfaisait nullement Debussy, qui, dans sa musique, s'était attaché à évoquer les évolutions de la balle et les brusques détentes des joueurs de tennis bien plus que la petite histoire sentimentale qu'on lui proposait en manière de canevas. Il s'agissait primitivement d'une balle perdue, qu'un jeune homme cherche au soir tombant; une jeune fille le rejoint pour l'aider, puis une autre : flirt, rivalité, querelle gentille, jeux d'amour bien plus que de sport, mais point innocents autant qu'il le faudrait, et dangereux même tellement qu'une main invisible et providentielle, pour les faire cesser, lance une autre balle sur le groupe afin de l'avertir qu'il n'est point en un endroit si solitaire qu'on y puisse s'ébattre en liberté. La chorégraphie de Nijinski — ou du moins quelque geste trop précis — alarma certain soir la pudibonderie de quelques spectateurs. Debussy, au surplus, écrivit à son ami Robert Godet que « le génie pervers de Nijinski s'était ingénié à de spéciales mathématiques » dont le résultat lui paraissait « vilain ». Il était donc tentant de refaire cette chorégraphie — tout en respectant les données essentielles du scénario. Le cadre reste bien entendu le même : le tennis est le prétexte, le flirt le sujet; il y a toujours un beau jeune homme et deux belles jeunes filles, et toujours aussi rivalité, querelle, réconciliation; mais tout cela est plus sportif, plus animé; d'autres joueurs passent, vont, viennent; ce n'est plus l'entre chien et loup, le crépuscule complice des garçons trop hardis et des filles trop curieuses : la scène est brillamment éclairée par le grand soleil de midi. Mais c'est, Dieu merci, toujours la même musique, et qui se trouve mieux de la chorégraphie de M. Jean-Jacques Etcheverry que de celle de Nijinski. Il y a maintenant un effort de variété où l'on avait auparavant trop de monotonie, du mouvement où tout paraissait trop figé sur la scène, alors que l'orchestre suggère le souple bondissement des joueurs sur le *court.* Le décor de M. Yves Bonnat, très stylisé, un peu trop schématique à mon goût, est agréable; les costumes auraient pu être plus gracieux; quant

aux principaux interprètes, Mlles Geneviève Kergrist et Madeleine Dupont — la jeune fille aimée et la dédaignée — M. Michel Rayne — le jeune homme — on n'en peut dire que du bien. Il y a longtemps que nous savons les mérites de Mlle Kergrist, brillante étoile de ce ballet; Mlle Dupont qui, jusqu'ici, n'avait pas eu l'occasion de se révéler, a fait preuve de beaucoup d'entrain et d'assurance. M. Richard Blareau, à la tête de l'orchestre, s'est appliqué à traduire les finesses de cette musique subtile. Il y a réussi; mais le quatuor de l'Opéra-Comique demeure numériquement trop faible par rapport à l'harmonie et c'est grand dommage. La fosse est trop petite pour loger les pupitres nécessaires à l'équilibre normal de l'orchestre symphonique.

On a beaucoup parlé il y a quelques années de la simplification proposée par M. Nicolas Obouhov pour la notation musicale. On en reparle beaucoup encore aujourd'hui, parce qu'un *Traité d'harmonie* vient de paraître chez Durand, et que MM. José David et Lucien Garban l'ont rédigé d'après les théories d'Obouhov, et en utilisant pour les exemples la notation nouvelle.

C'est en 1916, le 21 janvier, qu'à Pétrograd, Nicolas Obouhov, au cours d'un concert donné au Conservatoire, révéla la notation qu'il avait imaginée l'année précédente. L'invention date donc maintenant de plus de trente ans; mais c'est avant la dernière guerre qu'on a commencé d'en discuter sérieusement. Des revues musicales ouvrirent alors des enquêtes, et, comme toujours dès qu'il s'agit de porter atteinte aux traditions, les avis furent partagés. Certains rappelèrent à ce propos que toutes les innovations proposées avaient abouti à des échecs, et qu'il n'y avait rien à espérer de mieux que le *statu quo*. Il faut cependant remarquer que la notation d'Obouhov ne change que *très peu* de chose aux usages et que les seules petites modifications apportées aux signes graphiques suffisent pour entraîner une simplification considérable, alors que la plupart des méthodes bouleversent tout. Ainsi : celle de Galin-Paris-Chevé substitue à la portée et aux notes des chiffres, de 1 à 7, surmontés d'un accent aigu pour les dièses, d'un accent grave pour les bémols, accompagnés d'un point en dessous pour l'octave grave, d'un point au-dessus pour l'octave aiguë, les valeurs de durée étant indiquées au moyen d'une barre simple, double, triple, etc., au-dessus des chiffres. La notation Obouhov, au contraire, respecte tous les usages, sauf qu'elle supprime les dièses et les bémols, remplacés par une croix inscrite dans l'ovale de la ronde ou de la blanche, substituée à l'ovale noir des valeurs moindres. Il en résulte une première conséquence : la gamme est la gamme tempérée, la gamme de douze sons du piano, dans laquelle *do dièse* et *ré bémol* sont une seule et même note. Obouhov emploie donc pour cette seule et même note un seul signe, une croix placée où l'on écrit l'*ut*. Pour le solfège, il nomme les notes correspondant aux touches noires du

clavier : *lo*, *té*, *ra*, *tu*, *di*, la voyelle rappelant en général la note précédente de la gamme (*lo*, = *do dièse*, *etc.*).

On voit quelle simplification il apporte ainsi à la lecture : plus d'*armure* à la clef; plus de bécarres effaçant l'effet de l'accident rencontré au début de la mesure. La ligne mélodique, les accords apparaissent avec une netteté parfaite. Oui, mais, cette simplification abolit du même coup la distinction entre le demi-ton diatonique (do dièse — ré naturel) et le demi-ton chromatique (do naturel-do dièse), distinction qui tient compte de la différence de hauteur des deux notes, et qui est d'un comma. Les théories sur lesquelles reposent la constitution des accords dans le système tonal actuel se trouvent du même coup, elles aussi, abolies. La gamme dodécaphonique, la gamme tempérée exige une nouvelle théorie de l'harmonie. Et c'est ce que MM. Obouhov, David et Garban nous apportent aujourd'hui.

Le traité d'harmonie « totale » s'ouvre par une introduction de M. Claude Delvincourt et une préface de M. Arthur Honegger. Je n'entrerai pas dans le détail du volume lui-même : il y faudrait trop d'espace; il suffit, au surplus, de signaler l'extrême ingéniosité et la parfaite clarté de ces exposés dont l'opportunité — si l'on en doutait — est bien mise en lumière par Honegger dans sa préface : « Ce volume, écrit-il, vient à son heure, car il s'occupe de questions musicales actuelles : aux côtés du vieux système tonal, le système atonal s'est acquis définitivement un droit de cité, que l'on approuve on non ses principes. De ce fait, il a aussi perdu l'attrait de la nouveauté intrinsèque. Utilisées par la plus grande partie des compositeurs actuels, les agrégations de douze sons chromatiques n'excitent plus ni indignation ni enthousiasme. Ils sont monnaie courante aujourd'hui. Le système tonal, avec la royauté du mode d'*ut*, ne peut, en lui-même, rien fournir d'inattendu en tant que matériel sonore et les atonalistes convaincus le considèrent comme périmé, ce qui me semble peut-être arbitraire. De toutes façons, les deux systèmes, lorsqu'ils s'opposent, sont limités par des règles aussi précises l'une que l'autre. C'est la fusion de ces deux principes que prend pour base Nicolas Obouhov pour en faire le système qu'il nomme « total ». Chacun d'eux, tout en restant régi par ses lois propres, peut les élargir et les soumettre à de nouvelles conceptions. »

Le traité d'Obouhov, en somme, ne fait que codifier des règles (d'aucuns disent encore des licences) appliquées déjà par un très grand nombre de musiciens. Il les clarifie en y introduisant de la logique. Et peut-être ses théories harmoniques seront-elles plus tôt utilisées couramment que la notation simplifiée dont elles découlent cependant...

René Dumesnil.

Répertoire analytique de la musique française des origines à nos jours, publié sous la direction d'André Boll avec la collaboration d'Emile Damais (Paris, Horizons de France, 1948). — Ce répertoire vient combler une lacune : il n'existait jusqu'ici dans le domaine de la musique rien de comparable aux ouvrages de Thième ou de Talvart dans le domaine de la littérature, rien qui pût aider le chercheur et le guider parmi la forêt touffue de la production musicale française. Les auteurs ont adopté un plan logique. Dans une première partie, les compositeurs sont présentés par ordre alphabétique et par grandes périodes; dans une deuxième partie, les œuvres, classées par genre (et chaque genre lui-même divisé en sous-genres : piano, piano et violon, piano et alto, etc.) sont réparties dans chacune de ces divisions par ordre alphabétique des auteurs. Enfin un répertoire des ouvrages enregistrés sur disques, des notes sur la musique de film, tout un jeu de tables permettant les recherches selon que l'on sait le nom du compositeur ou le titre de l'ouvrage, complètent ce volume de près de 300 pages. On y constate, certes, quelques omissions; c'est un mal aisément réparable dès les prochaines éditions, qui ne tarderont guère, car ce volume est appelé à rendre de grands services à tous ceux qui, de près ou de loin, ont affaire avec la musique.

Les instruments du quatuor, par *Marc Pincherle* (Paris, Les Presses Universitaires, Collection « Que sais-je? » 1948). — Parmi les ouvrages de technique musicale, publiés dans la collection « Que sais-je? » sous la direction de M. Norbert Dufourcq, un volume très documenté de M. Marc Pincherle sur les *Instruments du Quatuor* vient de paraître. On y trouvera tout ce que l'on peut souhaiter savoir sur le violon, l'alto, le violoncelle et la contrebasse, description, historique, technique et emploi, puis sur les virtuoses, les différentes écoles nationales et leur histoire, enfin sur le Quatuor à cordes. Cela est écrit d'un style clair et précis, et la science de l'auteur se tient fort loin de toute pédanterie, sans négliger pour autant de traiter à fond le sujet de son étude.

Les écrits sur la musique de Paul Dukas (Paris, Editions S. E. F. I., Collection « Musique et Musiciens », 1948). — Ce gros livre de sept cents pages est d'un intérêt passionnant. Paul Dukas, en effet, n'a pas seulement été le prodigieux musicien de l'*Apprenti sorcier,* de la *Péri* et d'*Ariane,* mais aussi le témoin attentif de tout ce que les compositeurs contemporains ont produit de 1890 à 1930. C'est quarante années (et les plus fécondes) de notre renaissance musicale dont on trouve dans ces notes, prises quotidiennement au concert et au théâtre, un inventaire minutieux, une étude poussée en profondeur et faite avec une bonne foi, une sincérité magnifiques. Dukas a été un des maîtres de la critique et de l'histoire. Il a toutes les qualités qui font l'essayiste et l'esthéticien : le savoir, la culture, la hauteur de vues et le goût. Il est le guide le meilleur et le plus sûr parmi les œuvres et les hommes.

Chanter ou ne pas chanter, suggestions pratiques et exercices pour la formation de la voix, par *James Massell,* traduit de l'anglais par Anne Stève (Paris, Albin Michel, 1948). — Ce petit volume contient d'excellentes remarques sur l'art du chant, ne serait-ce que celle-ci qui est au seuil de l'étude, et dont toutes les autres découlent : « Chanter pour en faire sa carrière s'il a toutes les qualités requises, ou chanter pour son propre plaisir si celles-ci sont insuffisantes; telles sont les deux questions primordiales que devra se poser tout chanteur. Il devra encore se demander : « Est-ce que je respire avec art? Est-ce que je comprends bien la signification de la résonance et l'attaque du son? Est-ce que j'articule distinctement? Est-ce que ma voix est forcée ou naturelle? » Combien peu de chanteurs semblent s'être posé ces questions, ou, s'ils se les sont en effet posées, n'y avoir point suffisamment réfléchi, ou bien encore avoir écouté des conseils trompeurs...

ALLEMAGNE

RESURRECTION DE HEINE. — En décembre 1947 tombait le cent cinquantième anniversaire de Heine; les archives de Düsseldorf, sa ville natale, ayant été détruites par un incendie pendant

l'occupation française, le poète avait pu se déclarer né le premier janvier 1800 pour se proclamer le premier homme de son siècle; en fait, il dut naître en décembre 1797, avant le mariage de ses parents, qui pour cette raison retardèrent de deux ans sa naissance officielle. Simple point de détail, moins important que la proscription dont il fut l'objet, comme Israélite, de la part du national-socialisme. C'est par un volume sur *La poésie de Henri Heine* que la « Société des Etudes Germaniques » inaugure la publication d'une série d'ouvrages destinés à être le prolongement de sa revue : *Etudes Germaniques* (1). Son fondateur et premier président Charles Andler avait laissé neuf conférences sur la poésie de Heine; Mlle Bianquis, professeur de littérature allemande à la Faculté des Lettres de Dijon, qui possède l'ensemble des cours et notes de son maître, les a mises au point et a rendu possible une publication qui est un hommage posthume du grand germaniste au poète ressuscité.

Legras avait jadis consacré une délicate thèse de doctorat à Heine poète, Lichtenberger un volume substantiel et lucide à Heine penseur. Les deux ouvrages sont épuisés depuis bien longtemps et celui d'Andler vient à point pour combler une de ces deux lacunes, la plus importante peut-être, car c'est par la poésie que Heine conquit la célébrité et c'est à elle qu'il revint dans la dernière et douloureuse partie de sa vie, après une période où il se servit surtout de la prose pour exprimer ses idées littéraires, philosophiques, politiques ou sociales et n'employa le vers qu'accessoirement, surtout dans les poèmes satiriques. Andler s'est attaqué à l'ensemble de l'œuvre poétique, consacrant quatre conférences aux quatre grands recueils du célèbre *Livre des chants*, deux à ce qu'il appelle : la poésie saint-simonienne, deux enfin au *Romanzero* et aux poèmes de l'agonie; il n'a négligé que les *Zeitgedichte*.

Jamais n'apparaît le pesant appareil critique qui encombre trop souvent les travaux universitaires, mais sous ces pages limpides, toujours on devine, sans qu'elle les trouble jamais, l'érudition d'un homme, dont le doyen Brunot disait : « Il sait tout et ce qu'il ne sait pas, il est toujours capable de l'apprendre en quelques jours. » Armé de cette science unique, Andler pouvait se permettre d'étudier une œuvre poétique à la fois par le dedans, en amateur d'âmes, et par le dehors, en amateur et connaisseur de poésie. Il n'ignore rien de la vie et des amours du poète, des influences subies et des procédés employés, mais il se garde d'étaler des connaissances inutiles et n'en retient que ce qui lui permet de mieux savourer des poèmes qu'il fait vibrer et chanter. Il semble jouer avec eux, comme Heine lui-même, mais, comme lui, il est pris et il nous prend.

(1) Editions I.A.C. Lyon, rue Victor-Lagrange. Paris, 10, rue de l'Eperon (VIe).

Après les tâtonnements des *Junge Leiden* (Jeunes souffrances), l'amour pour ses deux cousines, Amélie, puis Thérèse, inspire au poète les deux recueils célèbres du *Lyrisches Intermezzo* (Intermède lyrique, ainsi appelé parce qu'il figurait entre deux tragédies) et de *die Heimkehr* (le retour) où le poète est maître de son art plus que de son cœur. Mais il lui faudra des séjours prolongés au bord de la mer du Nord pour refaire sa santé, retrouver son équilibre et s'élever jusqu'aux grands poèmes de la *Nordsee*, par lesquels il introduisit la mer dans la poésie allemande. De cette ascension à travers le *Livre des Chants*, Andler se constitue le guide fervent.

S'il attache plus d'importance qu'on ne le fait d'habitude aux œuvres poétiques de la période médiane, c'est qu'il soutient une thèse qui lie l'une à l'autre les productions de Heine et met en relief chez cet écrivain primesautier et changeant l'élément permanent : l'influence profonde exercée sur lui par Hegel. Il va jusqu'à faire de la poésie de Heine une poésie hégélienne, qui révèle même le passage d'un hégélianisme de gauche à un hégélianisme de droite. Thèse vraisemblable, car on connaît l'admiration enthousiaste du poète pour le philosophe, et que Charles Andler justifie plus d'une fois; thèse un peu forcée, qui fait bon marché de la spontanéité lyrique; elle confère au volume un relief particulier. Il y a dès lors un déplacement d'intérêt; si, dans les recueils du *Livre des Chants*, le rêve, l'amour, la nature constituaient les thèmes favoris, peu compatibles avec la réflexion philosophique politique ou sociale, qui n'apparaît guère que dans *die Nordsee*, celle-ci l'emporte progressivement dans les *Neue Gedichte* et surtout dans *Atta Troll* et *Deutschland*, témoignages de ce qu'on appellerait aujourd'hui : la poésie « engagée ».

Il y avait là un danger, dont Andler ne méconnaît pas la gravité : le poète lyrique cède la place au poète à tendance (Tendenzdichter). Sur cette voie dangereuse Heine fut arrêté par le destin sous la forme d'une atrophie musculaire progressive. N'est-il pas douloureux de penser que cet Allemand libéral fêté par les salons parisiens put encore vivre dans la rue les débuts de la révolution de 1848, puis fut cloué sur sa « Matratzengruft » pendant huit ans et condamné à ne plus vivre que pour souffrir? Dans une page célèbre, Th. Gauthier a conté sa visite au malade qu'entourait une solitude grandissante et qui pour voir l'original capable de fidélité soulevait d'un doigt sa paupière rebelle. Le corps émacié, sculpté par la douleur, ne vivait plus que par l'esprit, devenait toujours davantage l'Esprit hégélien vainqueur de la matière. Et le génie dictait d'incomparables poèmes.

Du *Romanzero*, paru en 1852 et qui devait être, dans la pensée de Heine : « le troisième pilier de sa gloire lyrique », Legras écrivait jadis que c'était « le livre d'or des vaincus »; Andler voit en lui « le livre des destinées qui mûrissent » (p. 159) et il lui

consacre des pages émues. Mais son étude devient encore plus humaine et plus belle quand il aborde « la poésie de l'agonie » qui est véritablement une fleur de souffrance. Puis, dans une synthèse magistrale, il fait le bilan de cette poésie lyrique et philosophique, dont il avait montré, dans un premier chapitre très documenté, les origines et les sources.

Le public français qui s'intéresse à Henri Heine pouvait déjà recourir à diverses biographies, notamment à celle de M. Fetjoe ou à l'ouvrage de M. Spaeth : *La pensée de Heine*; il possède maintenant le petit volume que Mlle G. Bianquis vient de publier aux Editions Boivin, dans la collection « Le livre de l'étudiant », sous le titre : *Heine. L'homme et l'œuvre* et aussi l'édition bilingue du *Livre des Chants*, récemment paru en deux volumes aux éditions Montaigne; grâce au maître germaniste il sera bien outillé pour en sentir la beauté et en comprendre l'importance.

J.-F. Angelloz.

Les Allemands d'aujourd'hui, par *R. d'Harcourt* (Hachette, 1948), 245 pages, 250 fr. — Germaniste et académicien, M. d'Harcourt est en outre un des agents de liaison spirituels qui portent en Allemagne la pensée française et en rapportent une provision de renseignements puisés à la source même. Il s'adresse aux Allemands par l'intermédiaire des revues françaises et il reçoit d'eux des réponses révélatrices. Enfin il dépouille les livres et les revues qui lui viennent d'outre-Rhin avec la conscience d'un homme de science. Il est donc un des Français qui connaissent le mieux la question; cela lui conférait le droit et le devoir de publier ce livre documenté, objectif, riche de références précises et agréablement écrit, le meilleur et le plus facilement accessible qu'on ait fourni au lecteur sur l'Allemagne et l'Allemand d'aujourd'hui.

Permanence de l'Autriche, par *Jean Delaporte* (Editions du Temps présent, 1948), 404 pages plus 16 photographies hors texte. — Si l'on commence à être documenté sur l'Allemagne, l'ennemie d'hier, on ne sait à peu près rien sur l'Autriche, considérée comme amie. Cela donne un intérêt particulier au livre dans lequel M. Delaporte soulève un coin du voile. Il y a un double mérite : d'abord, il y est allé et il en parle dans une première partie intitulée : « Découverte de l'Autriche »; ensuite, il a eu la modestie de ne pas s'en tenir à ses propres lumières; il a fait appel à des spécialistes, qui complètent ses vues perspectives par des études nourries sur l'héritage historique (R. Charmatz), l'histoire et la vie politique (E. Moldon), l'économie (J. Wirth), la politique sociale (A. Weinberger), la jeunesse (A. Sellner), la littérature et le théâtre (R. Holzer), la musique (J. Marx), et l'art (Gasselseder). Ce travail d'équipe nous procure une bonne initiation à l'Autriche et les photographies qui l'accompagnent nous invitent au voyage.

Lohwinckel en folie, par *Vicki Baum*, traduction M. Betz (Emile-Paul, 1948), 318 pages. — On a réédité ce petit roman où, grâce à un accident d'auto, la romance ère introduit dans une petite ville provinciale, engourdie et stagnante, l'industriel Karbon, l'actrice de cinéma Leore Lania et le boxeur Franz Albert. Ces réactifs venus de la capitale amènent les précipitations prévisibles, surtout dans le cœur féminin qui s'ignorait; quand ils s'en vont, le film cesse de se dérouler, tout rentre dans l'ordre et dans la stagnation. On le relira dans le train, comme le témoignage d'une époque révolue, où l'on se contentait de peu.

Les réprouvés, par *E. von Salomon* (Editions Guy Boussac, Paris, 1497), 374 pages. — L'ouvrage d'E. von Salomon, qui avait suscité un gros intérêt, était depuis longtemps épuisé. Sachons gré à un éditeur avisé de l'avoir publié de nouveau (et de l'avoir si bien présenté), car c'est un document qui garde toute sa valeur. Le héros a été l'un de ces jeunes fanatiques des corps francs qui, après la dé-

faite de 1918, ont mis, comme le « Baltikum », leur foi et leur vie au service d'une Allemagne en décomposition. Désorientés par l'effondrement d'un régime wilhelminien, incapables de s'adapter à la paix et de se créer, dans un pays sans avenir, une raison de vivre, ils étaient prêts à tout. Ils finirent dans la mort ou en prison, mais, le livre refermé, nous avons l'impression que l'histoire n'est pas finie et qu'elle reprendra sans relâche. Ceux qui ont la lourde charge de diriger l'Allemagne en 1948 devraient relire ce témoignage authentique, car il y a sans doute bien des jeunes Allemands prêts à devenir des réprouvés et, comme dans le livre, des conjurés ou même des criminels.

Deutsches Literatur-Lexikon, par *Wilhelm Kosch* (Francke-Verlag, Berne), fascicules 1 à 3, 272 pages in-8. — Les chercheurs connaissent tous le *Deutsches Literatur-Lexikon* publié chez Niemeyer par le professeur W. Kosch, de 1927 à 1930, en deux volumes importants. La deuxième édition commence à paraître en Suisse, chez Francke, qui a déjà livré trois fascicules allant de Aachen à Castelli. L'ensemble doit en comprendre une trentaine, soit environ 3.000 grandes pages imprimées sur deux colonnes; le prix de souscription (1,20 franc suisse par fascicule), sera maintenu jusqu'à la parution du dixième fascicule. C'est une véritable mine de renseignements biographiques et bibliographiques sur les écrivains, poètes, penseurs, professeurs, publicistes de tous les pays, sur les villes, les paysages, les chansons célèbres, etc.; à titre d'ensemble, nous dirons que six colonnes sont consacrées à Clemens Brentano, deux à Carossa et presque autant au rôle joué dans la littérature par la ville de Breslau. C'est un répertoire indispensable, qui doit figurer dans toutes les bibliothèques de travail.

Madonnen (Kurt Desch, Munich), 1947, 125 pages. — Un fort joli volume, pour lequel les auteurs (Oda Schaefer et Anni Wagner) ont choisi une centaine de poèmes sur la Vierge, pris surtout dans la poésie allemande et accompagnés de bonnes reproductions d'œuvres d'art (tableaux ou statues) empruntées à tous les pays et à toutes les époques; de substantielles notices les suivent et les commentent. Un bréviaire poétique et artistique de la Vierge!

Vormittag, par *Reinhard Piper*, 1947, 452 pages. — Il existe peu d'autobiographies d'éditeurs; en voici une, due au fondateur même de la maison qu'il devait rendre célèbre. Si elle s'intitule *Matinée*, c'est que l'auteur a conté seulement la première moitié de sa vie; cela suffit pour que nous désirions en connaître la suite, s'il a eu le temps de l'écrire, car quel merveilleux observatoire que le bureau d'un éditeur! Et celui-ci nous livre bien des renseignements importants sur Berlin, Dresde, Munich et même Paris, où il vint en 1902, sur les écrivains, artistes ou savants contemporains, en particulier Arno Holz, Dehmel, Hans von Marées, Meier Graefe, etc. Son talent d'évocation lui permet de figurer en bonne place à côté de tous ceux qui ont conté leur enfance et les vingt-quatre photographies qui accompagnent ce témoignage, l'illustrent très heureusement.

Piper-Bücherei. — Plusieurs éditeurs allemands avaient créé des collections à bon marché qui faisaient tenir dans un petit volume une œuvre entière ou un choix substantiel ou une question importante. La maison Piper a suivi la tradition en publiant sa « Piper-Bücherei » à 1 mark 50 (2 marks 50 pour les livres illustrés). Une mention particulière doit être réservée à l'essai du romaniste bien connu, Karl Vossler, intitulé *Wesenszüge romanischer Sprache und Dichtung* (62 pages), au choix de lettres d'Ernst Barlach (95 pages) et à celui qui groupe des pensées et des rêves de H. W. Seidel, le frère de la romancière. Et que dire de *Götter und Helden*, qui groupe 50 lithographies de Daumier présentées par Ernst Petzold, ou surtout des 47 photographies du fameux autel d'Isenheim, précédées d'une bonne introduction de H. W. Hegemann sur Grünewald et sur son chef-d'œuvre, sinon que nous voudrions le voir publié en français pour être à la portée de tous!

Begegnung mit Bildern, par *W. Hausenstein* (Piper, Munich, 1947), 168 pages et 53 reproductions. — M. Hausenstein a de plus en plus consacré sa vie à l'art et il fut pendant de longues années directeur littéraire et artistique de la « Frankfurter Zeitung », avant que le régime national-socialiste lui interdise toute publication. Il a rencontré bien des œuvres d'art et chacune de ces rencontres fut ce que les Allemands appellent un « Erlebnis », c'est-à-dire une expé-

rience vitale qui s'inscrit dans l'âme et se transcrit sur le papier. Il a choisi cinquante-trois de ces œuvres (peinture, sculpture) et les publie en les accompagnant d'études très personnelles, à la fois nourries et suggestives : comme il les a, en gros, groupées chronologiquement, l'ensemble constitue, dans une certaine mesure, une histoire de l'art, spécialement de l'art allemand. Peut-être un historien ne serait-il point satisfait de voir Dürer représenté par sa peinture du village de Kalckreuth, mais l'amateur aura la surprise heureuse de découvrir un véritable Cézanne, et l'auteur souligne cette parenté; il rêvera sur le groupe d'Amour et Psyché par Canova, dont une photographie de détail révèle le charme adorable; il fera de ce véritable journal artistique d'un homme de goût et de grande culture son compagnon et son guide. M. Hausenstein nous laisse espérer un deuxième volume; nous souhaitons qu'il en consacre une part importante à l'art français, ce qui nous vaudra sans doute des aperçus nouveaux.

Gespräch mit der Erde, par *Hans Cloos* (Piper, 1947). 410 pages, 71 photographies. — Si M. Hausenstein rencontrait des œuvres d'art, c'est la terre qu'a rencontrée M. Cloos, professeur de géologie, président de la « société de géologie », et qui pense que « la géologie est la musique de la terre ». Il n'est certes pas un savant qui reste confiné dans son cabinet de travail, mais un véritable « globe-trotter ». Il a parcouru le monde en homme qui sait engager la conversation avec la terre; il l'a vue en poète, avec le sentiment que depuis un milliard d'années la terre attendait la venue de l'homme, car il lui permettait de se connaître et de s'exprimer. Son livre, qu'aurait aimé Termier, est une longue et passionnante excursion de géographe, de savant, de poète dans diverses parties du monde : l'Afrique, l'Inde, la région polaire arctique, l'Amérique et même l'Allemagne; il mériterait d'être traduit en français.

Ansichten über Bücher und Schriftsteller, par *Stephan Hermlin* et *Hans Meyer* (Verlag Volk und Welt). — C'est un titre modeste (*Points de vue sur les livres et les écrivains*) que les auteurs ont adopté pour réagir contre la manie du superlatif et pour imiter, nous disent-ils également, les écrivains français qui publient des études littéraires. Parlant à Radio-Francfort, ils ont voulu réaliser un type de critique qui soit à égale distance du travail universitaire et d'un impressionnisme superficiel. Leurs « points de vue » constituent en fait des coupes fort intéressantes dans la littérature internationale ou allemande d'aujourd'hui.

CAHIERS ET REVUES

Vision. — Au Sud-Verlag de Constance, MM. G. F. Hering et P. Wiegler publient de très intéressants cahiers, qui paraissent tous les deux mois, sous un très grand format et fournissent au public soit des œuvres littéraires anciennes dont l'importance a été reconnue par les siècles, soit des œuvres nouvelles capables de durer. Ces cahiers, intitulés *Vision*, sont donc placés sous le signe de la permanence de l'esprit.

Le n° 1 (Août 1947) groupait, en 117 pages, une trentaine d'œuvres, parmi lesquelles le traité de Kant sur la paix éternelle, celui de G. de Humboldt sur les tâches de l'historien, des récits de Kafka, Tieck, des poèmes de Baudelaire, Whitmann, Pouchkine, etc. (texte et traduction). Le n° 2 (1947-1948) n'est pas moins riche, puisqu'il contient le fameux ouvrage de Lessing sur l'éducation du genre humain, l'essai de Hegel sur la critique philosophique, celui de Liebig sur l'étude des sciences naturelles, les pages de Hebbel sur le prince de Hombourg, de Kleist, un appel à la jeunesse européenne par Fritz von Unruh, etc. Un effort très intéressant et heureux pour faciliter au public allemand le contact des valeurs spirituelles.

Prisma. — Nous avons dit l'effort de la maison Desch, Munich, pour créer une littérature nouvelle. Dans ce but elle a lancé une grande revue mensuelle intitulée *Prisma*. Littéraire, artistique, philosophique, elle vaut par l'importance des textes et par les nombreuses illustrations qui l'accompagnent; elle constitue un périodique intéressant et agréable, d'un niveau élevé. C'est ainsi qu'au sommaire du numéro de décembre figuraient entre autres Schopenhauer, Azorin, Gide, R. A. Schröder; les nombreuses illustrations étaient empruntées à Dürer, Rembrandt, Cézanne, Gauguin, Picasso, Daumier, Chirico, Barlach, Manet, etc...

Die neue Rundschau. — Le numéro de janvier 1948 présente un intérêt particulier : il contient une étude de Berdiaeff sur « la dialec-

tique du divin et de l'humain dans la pensée allemande », extraite du livre publié à Paris sous le titre : *Dialectiques existentielles du Divin et de l'Humain;* un hommage de Kasack à Oskar Loerke, suivi de poèmes de celui-ci; un essai de G. A. Borgese : « Russland contra Weltregierung »; deux intéressantes études sur le *Dr Faustus* de Th. Mann par E. Kahler et V. Zuckerland; des lettres de Hofmannsthal et de subtiles « notices politiques » par Carl Misch.

Trivium. — Trois articles seulement dans le numéro 1 de la sixième année, mais ils sont très importants et de fort bonne qualité : un commentaire de Heidegger sur une élégie de Hölderlin : « Heimkunft » (déjà publié en 1844 dans les *Erläuterungen zu Hölderlin,* Klostermann, à Francfort); une étude très suggestive de Ernst Howald sur la poésie « absolue » au XIXe siècle, spécialement sur Poe, Mallarmé, Valéry; enfin de curieuses remarques de Ludwig Strauss sur la structure du distique allemand.

Du. — La grande revue illustrée de la maison Conzett et Huber, à Zurich, continue à instruire et enchanter. Le numéro d'avril, consacré aux hommes derrière des barreaux (prisonniers, concentrationnaires, aliénés, etc.) est aussi émouvant par sa teneur que remarquable par le nombre et la qualité des photographies.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

IMAGES DE LONDRES EN GUERRE (1). — Nombreux sont les livres qui donnent de Londres pendant la guerre une vision apocalyptique. Deux en tout cas me paraissent devoir subsister. Le *Shelter Sketch Book* de H. Moore perpétue l'aspect de larves souterraines que prenait dans la pénombre des abris, nuit après nuit, une humanité extraordinairement lasse et endurante. Dessins à la plume, lavis et sépias rehaussés de blanc, de soufre, de vert, de garance pâlement maladifs : les mille attitudes de la veille et du sommeil, dans cette existence inédite et si longtemps continuée, dégagent un infini stoïcisme. James Hanley, d'autre part, dans *No Directions*, a écrit le cauchemar d'une nuit de bombardement avec une intensité de virtuose culminant en violente hallucination.

Cela, c'est le motif tel que l'eût traité Wagner. Le Jacques Ibert, pour ainsi dire, vient de nous être donné en français par Bryher dans son *Beowulf*. L'édition française en précède l'anglaise : compliment délicat d'une amie de notre pays. Nous avons bien d'autres raisons d'être sensibles à ce livre dont les caractères et les mérites ont presque tous été relevés par Mlle Adrienne Monnier dans la juste et fine préface parue en mars au *Mercure*. « Un petit classique », dit-elle. Oui... *Beowulf*, si peu semblable pourtant au *Cranford* de Mrs. Gaskell, a sa place marquée à côté de lui sur nos rayons parce qu'il montre, en plein drame, quelques-unes des vies humbles dont est tissue celle de l'Angleterre en temps normal, si originales et si peu voyantes. On y trouve non tant ce qui se défait, que ce qui subsiste obstinément de cette vie normale à travers mille périls et difficultés : la trame indestructible de santé

(1) *The Shelter Sketch Book*, by H. Moore (London, Poetry London). — *No Directions*, by James Hanley (London, Nicholson and Watson). — *Beowulf*, par Bryher, trad. Malvant (Paris, le Mercure de France, 1948).

et de bonne humeur qui a raison de toutes les catastrophes (voyez plutôt, conversant paisiblement dans un abri très différent de ceux que peint Henry Moore, ces hommes et ces femmes qui vont retrouver peut-être leurs maisons en poussière). Le sujet et l'art de *Beowulf* caractérisent bien ce peuple si digne de notre admiration.

Avant la guerre, l'un des traits qui dénotent le mieux la décence quotidienne, charme des pays civilisés, était chez nos voisins la pièce de décor discrète qu'on appelle maison de thé. Je crois qu'elle avait attendu Bryher pour paraître dans la littérature. Paisible industrie, à laquelle se livraient des dames de la bonne société plus ou moins désargentées. Avec des nourritures simples, mais exquises (ô les *scones*, les *crumpets*, les *confitures*, la *Devonshire cream* de jadis!) on y trouvait le recueillement et la détente. Celle de *Beowulf*, la « Chaufferette », voit pendant la guerre son rôle social s'accentuer. L'une des vieilles demoiselles qui la dirigent, Miss Selina, voudrait faire de sa maison un asile de repos, un second chez soi.

Ces vieilles demoiselles, peintes avec tant de vérité (l'une d'elles traverse une phase de communisme inoffensif), nous les avons souvent rencontrées sans peut-être leur accorder plus qu'un sourire. A les fréquenter, on s'aperçoit comme elles représentent bien leur pays qui est à beaucoup d'égards le plus civilisé du monde : j'entends une société solide qui se compose du plus grand nombre d'individus originaux, certes peu intellectuels, mais conscients sans étalage de leurs devoirs et volontairement disciplinés. Cette originalité d'êtres libres qui ont chacun son art personnel, son style de vie singulier sous un conformisme protecteur, est propre à tous les personnages du roman, qu'ils soient pris dans la petite bourgeoisie ou dans le peuple. Cela sans bruit ni forfanterie. Pas de *Fluctuat nec mergitur* à grand orchestre. Mais la persistance dans les habitudes d'existence et de pensée qui donnent à la lutte un but et un sens. Une dignité de gens indépendants qui est à soi-même son objet et sa défense, sa cause et sa fin. Le symbole en est le bull-dog de plâtre nommé *Beowulf* en souvenir de la vieille épopée saxonne où le héros vient à bout d'un monstre. *Beowulf* trône sur la cheminée de la Chaufferette avec son « rictus de pirate » « doux », « décidé », « obstiné », « résolu ».

Pirate malicieux à l'image de sa créatrice. Sans solennité, sans violence (car les raids, à part environ deux pages, sont décrits dans leur incidence sur les caractères), Bryher fait quand elle le veut la satire des gouvernements incapables et des fonctionnaires encroûtés. Elle a, l'innocente rouée, des mots impassiblement drôles où scintille cet humour plein de savoir-vivre caractéristique des Anglais, et qui consiste à suggérer d'un ton modéré les choses les plus accablantes ou les plus effrayantes. Par exemple, un Anglais du peuple me disait récemment, sans sourciller, parlant

de l'énorme marécage où nous pataugeons : « Quand nous serons sortis de ces petits ennuis... » Voici encore un de ces mots vaillants, gais et candides, prononcé par Miss Selina quand sa maison vient d'être pulvérisée : « Tout est brûlé. On ne pourra plus nous envoyer de factures! »

La Chaufferette est détruite, mais *Beowulf* reste intact au milieu des décombres. Si j'aimais les phrases, je dirais que chaque peuple, dans l'épreuve, a les symboles qu'il mérite. On jugera si celui-ci, dont je suis témoin, vaut qu'on le rapporte. Autour de la cathédrale Saint-Paul, à Londres, les masses de pierres qui la masquaient autrefois ont été balayées; l'épilobe rose, fleur du feu, vit seule sur ces ruines. Dans une rue voisine du sanctuaire, et que bordaient naguère des falaises d'immeubles, subsiste en plein vide une maison basse en briques rouges au fronton de laquelle on lit en latin ce verset de l'Ecriture : *Scimus enim quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur quod aedificationem ex deo habemus non manu factam aeternam in cœlis.* Une demeure au ciel; mais aussi, mais toujours, sur la terre. La maison de briques, tout comme le chien de plâtre, ne sont-ils pas l'image d'un grand peuple qui n'a pas voulu mourir et qui reste à notre époque, malgré les imperfections humaines, un refuge de l'esprit?

Jacques Vallette.

LIVRES

The Story of Old Halifax, by *T. W. Hanson* (Halifax, King). — **The Story of the Town that Bred us, 1848-1948** (Halifax, Mulroy). — Le centenaire de la municipalité de Halifax attire l'attention cette année sur cette ville active et originale, dont deux monographies retracent l'histoire et dépeignent la place dans l'histoire de l'Angleterre et d'une région fertile en souvenirs. On peut même dire que l'histoire de Halifax, ville adossée à la chaine pennine, au milieu d'une campagne farouche et que nous connaissons par la littérature, constitue un bon exemple de grande cité moderne d'origine ancienne mais de développement récent, telle qu'en a suscitées, dans le Yorkshire et dans les comtés voisins, la révolution industrielle; et la description de ses institutions (voir, par exemple, le remarquable chapitre consacré par A. Davies à l'éducation) offre un bon exemple des problèmes aujourd'hui posés à l'Angleterre à l'échelon municipal. On a l'avantage d'apprendre, dans l'un de ces deux livres, que la gloire d'avoir inventé la guillotine pourrait ne pas revenir à notre pays, et qu'une machine dramatique assez semblable punissait, en des temps moins éclairés que le nôtre, les voleurs de drap et de bétail.

The Novels of Virginia Woolf, by *R. L. Chambers* (Edinburgh and London, Oliver and Boyd, 1947, 102 p., 6 s.). — Utile analyse du style et des procédés de la romancière. Même après les livres de Daiches et de Bennett, signalés ici l'an dernier, il vaut la peine de la lire. L'auteur voit un déclin dans le talent de V. Woolf depuis la *Promenade au phare*, et fait d'elle, « par excellence, le romancier des années 1920 ». Sans doute trop exclusif en cela. L'œuvre de V. Woolf présente plutôt une série d'expériences au succès inégal; mais son dernier roman, *Entre les actes* (Stock, 1947), semble à beaucoup d'autres connaisseurs un renouveau plein de promesses, hélas! irréalisées.

Leaves in the Storm, ed. by *S. Schimanski* and *H. Treece* (London, Lindsay Drummond, 1947, IV-299 p., 10 s. 6 d.). — Collection très mêlée de journaux tenus pendant la guerre par plusieurs écrivains anglais, jeunes pour la plupart. Ils furent, beaucoup plus que les nôtres, combattants. L'interruption

imposée à leur activité offre un intérêt parfois tragique; leur décision de défendre leur esprit, leur ingéniosité acharnée à la défendre, suscitent souvent l'admiration; l'examen de conscience de S. Spender, par exemple, et ses discussions avec T. S. Eliot, sont instructifs. Et de simples récits comme ceux d'Ines Holden ou de V. S. Pritchett sont émouvants dans leur précision (débuts des « bombes volantes », entrée dans l' « Allemagne déserte »).

A Kist of Whistles, by *H. Mac Diarmid* (Edinburgh, MacLellan, 48 p., 6 s.). — J'ai connu meilleur poète ce chef de l'école écossaise contemporaine. Il sait, mais trop rarement ici, écrire en un langage soutenu. Mais il ne faut pas confondre le rejet des conventions avec la prose. On sera fort intéressé de lire, comme telle, beaucoup de poèmes où il traite du monde moderne et de l'attitude du poète dans ce monde. Je crois que son ami Sturge-Moore, aîné dont il évoque avec piété la mémoire, eût été déconcerté par une grande partie de ce livre.

The Adventure Ahead, Contact Book N° 9 (London Contact Publications, 1948, XL-96 p., 5 s.). — Depuis quelques années, ces volumes de grand format cherchent à donner, par le texte et par l'image, des idées nettes sur les problèmes contemporains. Le thème de celui-ci est la reconstruction en Angleterre et à l'étranger. A remarquer les enquêtes sur l'avenir de l'agriculture britannique, sur les élections américaines, le fascisme en Grande-Bretagne, l'art chinois, les sondages de l'opinion publique, etc. Dans l'ordre littéraire je recommande l'essai de Ph. Toynbee sur l'avenir de la langue anglaise, où l'auteur prend parti pour le « risque linguistique », sans concession à un langage courant fatigué non plus qu'à l'archaïsme ou à l'esthétisme, et avec des exemples tirés de bons écrivains.

Under a Glass Bell, by *Anaïs Nin* (London, Poetry London, 1947, 231 p., 10 s.). — Dans un poème symbolique où il retrace son itinéraire intellectuel et artistique, L. Durrell mentionne parmi ses inspirateurs latins cet écrivain qui ne ressemble à personne, bien qu'elle soit de la lignée de Poe, de Baudelaire, d'Andersen et de Rimbaud. Dans ce recueil de nouvelles, elle explore des modes de l'âme suivant une méthode (si le mot est de mise dans ce domaine) surréaliste, en exercices d'un style admirable de délicate virtuosité; comme la page de titre ne porte pas de nom de traducteur, on suppose que, originaire d'un pays hispanique, A. Nin est de ceux qui ajoutent au trésor littéraire d'une langue d'adoption. Certaines de ces nouvelles sont de purs poèmes en prose. D'autres, sous le détail précis, recouvrent un symbole. Enfin je ne pense pas que soit imaginaire le récit de la visite à A. Artaud, horrible dans son exactitude impassible, et fait pour susciter une violente révolte.

The Wisdom of the Heart, by *Henry Miller* (London, Poetry London, 1947, 255 p., 10 s.). — Recueil d'essais et de nouvelles. Nous connaissons celles-ci en français, dont le chef-d'œuvre intitulé *Mademoiselle Claude*. Les Français seront intéressés par les essais sur Raimu, Cendrars, Séraphita et Balzac. *Reflections on Writing* est une très curieuse introspection de Miller écrivain. Au reste, révolte générale contre le monde contemporain, et solutions suggérées principalement dans l'essai qui a donné son titre au volume, et où l'on trouve une espèce de stoïcisme adapté à nos besoins.

Before the Crossing, by *Storm Jameson* (London, Macmillan, 1947, 279 p., 8 s. 6 d.). — J'ai dit dans quelle estime je tiens cette romancière, l'une de celles aujourd'hui qui honorent le mieux leur métier. Sa sérénité habituelle paraît l'avoir abandonnée dans ce livre dont le sujet apparent est une chasse à l'homme, mais qui est en réalité un témoignage de désespoir. Un des plus écoutés parmi les critiques anglais me disait ne pas l'aimer parce qu'il n'apporte qu'horreur, sans rien de positif. Je sais que l'auteur s'est rendu compte de cela, qui est un manque plutôt qu'un défaut, et que son livre, fruit d'un malaise moral, lui a coûté beaucoup de peine. Lui reprochera-t-on de n'avoir pu se résoudre à sacrifier la sincérité à l'agrément?

Eight for Immortality, by *R. Church* (London, Dent, IX-113 p., 6 s.). — Poète et critique de premier ordre, sans compter ses romans dont l'un doit paraître au *Mercure*, R. Church a groupé ici des études sur huit poètes contemporains qu'il estime destinés à durer : W. H. Davies, W. de la Mare, R. Frost, Yeats, Blunden, V. Sackville-West, T. S. Eliot, R. Graves. Le choix n'est pas restrictif, mais

il témoigne d'un esprit accueillant et paraît indiscutable. Dans un espace réduit, Church a su dire l'essentiel, caractériser chacun de ses sujets d'étude avec acuité, en prendre une vue assez complète sans sacrifier la nuance. Il a semé ses exposés de vues générales tirées de la pratique de son art. Excellente initiation à des écrivains considérables et généralement mal connus en France.

The Green Continent, by *G. Arciniegas* (London, Poetry London, 1947, XVIII-483 p., 15 s.). — Peinture géographique, historique, économique, intellectuelle et morale de l'Amérique latine (y compris le Mexique) par des écrivains indigènes. L'intérêt d'information en est doublé d'un intérêt littéraire. Rien de semblable ne semble exister chez nous. Inutile d'insister sur le profit qu'on en doit retirer, ne serait-ce qu'en raison de l'importance croissante que prend ce continent dans la vie de notre globe.

Cefalù, by *L. Durrell* (London, Poetry London, 1947, 238 p., 8 s. 6 d.). — L'auteur de ce roman feint qu'un groupe de touristes sont emmurés vivants dans un labyrinthe crétois, en 1950, par un éboulement. L'intérêt de l'action est ménagé tout au long, entre autres par la voix d'un minotaure qu'on ne verra jamais, et qui rappelle sinistrement ce qu'il y a d'implacable dans la destinée humaine. L'aventure des personnages, choisis dans des milieux très différents, sert à mettre en relief leurs réflexions et leur comportement devant la vie et devant la mort : d'où des prolongements métaphysiques où le lecteur trouvera matière à de nombreuses méditations, en même temps qu'il sera charmé par un style imagé, ramassé, ironique par moments, et toujours très personnel. Ce premier roman d'un jeune écrivain qu'on ne connaissait encore que comme poète montre qu'on peut attendre beaucoup de lui. Le livre est criblé de fautes d'impression.

A Grammar of Assent, by *J. H. Newman* (London, Longmans 1947, XXII-394 p., 3 .50). — Le cardinal Newman est surtout connu par son *Apologia pro Vita Sua*. Une réédition de ses œuvres est en cours, et c'est tant mieux, parce qu'il est un des meilleurs écrivains anglais et parce qu'une grande partie de ses écrits offre un intérêt permanent. Dans le présent volume il analyse les fondements de la croyance suivant une notion intuitive des réactions qui préparent l'âme à la foi, par opposition à l'intellectualisme logique de son temps. Son but n'est pas de convertir, mais de combattre les sceptiques sur leur propre terrain, en délimitant les droits de la raison et de la logique dans ce qui concerne la foi. Quelle que soit l'attitude qu'on observe en ces matières, son livre, par la rigueur, la souplesse et l'ordonnance de l'analyse contraint à des réflexions fructueuses.

Silver Poets of the 16th Century, ed. by *G. Bullett* (London, Dent, 1947, XIX-428 p., 4 s.). — Tout lecteur de livres anglais a sur ses rayons des textes nombreux de la célèbre collection Everyman, qui recommence à en publier. Ceux qui figurent dans ce volume, difficiles à trouver, seront les bienvenus. Ce sont des extraits longs et fournis de poètes de la Renaissance que l'éditeur, dont on lira la préface avec profit, se refuse avec raison à traiter de mineurs : Wyatt, Surrey, Sidney, Raleigh, Davies. On se plonge avec délice dans ce lyrisme passionné, coloré, délicat, ingénieux, exubérant. La lecture en est facilitée par un glossaire et par des notes.

Portuguese Voyages, 1498 1663, ed. by *C. D. Ley* (London, Dent, 1947, XXII-360 p., 4 s.). — La découverte du monde par plusieurs de ses pionniers, dont Vasco de Gama et Mendes Pinto. Voyages aux Indes et en Extrême-Orient, au Brésil, aux pays du Prêtre-Jean. Lettres de marins, de soldats et de missionnaires, récits d'aventures circonstanciés et précis. L'introduction de l'éditeur, copieux essai, retrace les étapes de cet âge glorieux et examine les causes de son déclin.

Les chansons élizabéthaines, par *F. Delattre et C. Chemin* (Paris, Didier, 1948, 459 p.). — Cent cinquante chansons, texte et traduction, de cette époque où elles s'épanouissaient comme fleurs aux buissons œuvres diverses d'auteurs pour la plupart illustres, mais aussi anonymes. Recueil d'une lecture charmante, fondé sur une bibliographie solide. Une savante introduction, qui tient la moitié du volume, passe en revue la poésie lyrique élizabéthaine, la musique élizabéthaine, la chanson populaire, les anthologies, les recueils de chansons, la chanson dans ses rapports avec le roman et le théâtre, et jusqu'au poème métaphysique.

Terre tragique, par *E. Caldwell*, trad. Coindreau (Paris, Gallimard, 1948, 213 p., 180 fr.). — Dans le sud des E. U., chômage, boisson, paresse, prostitution, abjection. Tragédie sanglante dont les acteurs, fantoches burlesques et pathétiques, roulent d'aventures courtelinesques en épisodes rabelaisiens. Brutal, triste et divertissant.

Les pâturages du ciel, par *J. Steinbeck*, trad. Guilloux (Paris, Gallimard, 1948, 246 p., 220 fr.). — C'est la vallée située entre Salinas et Monterey, familière aux lecteurs de Steinbeck, et vue depuis sa découverte en douze nouvelles mi-historiques, mi-romanesques comme certaines de Willa Cather. La sympathie pour les humbles, l'ironie, l'observation, le sens de la nature qu'on aime chez cet auteur s'y retrouvent toujours aussi vifs.

Plaisante vallée, par *L. Bromfield*, trad. Tava (Paris. Stock, 1948, 351 p., 225 fr.). — Roman bucolique, à la gloire de l'agriculture et de la terre, d'un auteur populaire qui écrit à loisir et sans prétention et qui aime notre pays.

Jours ardents, par *J. B. Priestley*, trad. Doris (Monaco, Le Rocher, 1948, 343 p.). — Le héros de ce roman, auteur de scénarios pour cinéma, revit en pensée les jours radieux d'avant 1914. Priestley se lit toujours avec plaisir, car il sait adroitement construire une fiction et conduire une intrigue. Ce volume, un de ses derniers, est aussi l'un des meilleurs.

Dans un cœur pur, par *E. Glasgow*, trad. Lack (Paris, Laffont, 1948, 441 p., 550 fr.). — L'auteur, prix Pulitzer (le Goncourt américain) en 1942, est morte en 1945. On ne la connaissait pas encore en français, sauf erreur. Il faut lire ce roman, œuvre de sa maturité, qui décrit une vie de femme passée en Virginie de 1901 jusqu'après 1933. Les personnages sont nombreux, le cadre amplement traité. Dans la dernière partie sont évoqués les problèmes sociaux posés par la crise économique de 1929.

Livres reçus. — *Exposition des livres anglais organisée par le British Council* 1948 (Paris, Les Presses artistiques, 1948, 165 p.) — *Le pont du ciel*, par S. I. Hsiung trad. Giraud (Paris, Laffont, 1947. 429 p., 420 fr.). — *Le courant souterrain*, par A. Maltz, trad. Olliver et Sorel (Paris, Hier et Aujourd'hui, 1948, 333 p., 225 fr.). — *Les maîtres de la littérature américaine*, par P. Brodin (Paris, Horizons de France, 1948, 493 p.). — *L'arrière-petit-fils*, par E. Ferber, trad. Sellier-Leclercq (Paris, Michel, 1947, 307 p., 270 fr.). — *Kings Row*, par H. Bellamann, trad. Rouneau (Paris, Hachette, 1946, 656 p., 450 fr.).

REVUES

The New Statesman and Nation (24.4, 1.8 et 15.5.1948). — Commentaires de la situation en Pologne (24.5), en Italie (24.4 et 1.5), en Allemagne (8.5 : deux articles symptomatique, dont l'un sur le rétablissement subreptice des seigneurs de la Ruhr), en Palestine (1 et 8.5), en Afrique du sud (8.5), en Russie (15.5 : article informé et objectif d'un ancien chef de mission en Russie, sur le travail forcé). Notes sur des représentations théâtrales françaises à Londres (24.4). Longs essais sur Swift (24.4) et sur Sidney et Beatrice Webb, fondateurs de la célèbre *Fabian Society* (15.5).

Our Time, May 1948. — Essais sur l'organisation des loisirs dans les communautés urbaines et rurales; sur la condition des ouvriers il y a quarante ans, décrite par le socialiste militant Tressell; sur l'accord anglo-américain relatif au cinéma (note pessimiste); sur le peintre polonais Gotlib; sur le compositeur Alan Bush.

The Poetry Review, April-May 1948. — Sous l'impulsion de Lord David Cecil, la revue se renouvelle et publie des poèmes signés de noms qui n'y figuraient guère : Comfort, Hamburger, Palmer, de la poésie anglaise, sur le sujet au poète contemporain, sur la poésie et la parole, sur le « lignage » et l'exécution en poésie. Abondante revue de la production actuelle.

The Sewanee Review, June 1948. — Longs essais de T. S. Eliot sur Milton; de Maritain sur l'existentialisme; du subtil W. Empson sur la structure des mots complexes; de R. M. Adams sur E. Wilson, un des maîtres de la critique américaine actuelle; de H. H. Watts sur la poétesse H. D., l'un des fondateurs de l'imagisme. Revues des arts et des lettres. Une nouvelle et des poèmes de valeur.

The Kenyon Review, Spring 1948. — Essais sur Yeats exemplaire, sur Yeats écrivain de théâtre, sur le roman psychologique, sur la poésie de Bertold Brecht, sur le groupe

critique important de la revue *Scrutiny*. Un ensemble de poèmes irlandais. Deux scénarios pour ballet. Deux nouvelles. Revue de livres. Le tout rédigé avec soin et compétence.

GRECE

La vie intellectuelle de la Grèce, en dépit des épreuves qu'a traversées le pays, a réussi à se maintenir au cours des années tragiques, pour s'épanouir à nouveau, ce qui montre une fois de plus la puissance de l'hellénisme. Il est facile de s'en rendre compte en parcourant les trois fascicules du *Bulletin analytique de bibliographie hellénique* (année 1945, fasc. I; année 1946, fasc. I et fasc. II-III), publiés en 1947 par l'Institut français d'Athènes. Mais, à côté de la création littéraire originale, on admirera l'effort de l'étranger pour se familiariser avec elle par la traduction, et c'est de traduction qu'il s'agit aujourd'hui. Jadis, quelques volumes de Palamas étaient seuls rendus accessibles au public français. Voici maintenant que nous sont révélées plusieurs œuvres de prose (romans et nouvelles) et qu'il est possible désormais, à qui ne lit pas le grec, de se former une idée du développement poétique dans la Grèce moderne, de Solomos à Elytis, en passant par Cavafis, Sikélianos et Séféris.

En publiant son *Solomos* (Introduction, prose et poèmes; Collection de l'Institut français d'Athènes, Icaros, 1945), M. Robert Levesque a voulu nous faire découvrir « la figure d'un précurseur, ...un cas de perfection silencieuse et d'étude acharnée des secrets du langage ». Sans doute, sait-on le rôle qu'a joué le poète de Zante dans le mouvement littéraire des Iles Ioniennes au début du XIXe siècle, qui coïncide avec le mouvement révolutionnaire de l'Indépendance hellénique, et qui marque si profondément les lettres grecques. Mais on connait moins la technique de ce mouvement, qui a abouti à la consécration de la langue démotique comme langue littéraire, première rupture avec la tradition savante. L'étude qui précède les pièces traduites, en retraçant la biographie et la carrière de Solomos, montre l'esthétique du poète appuyée sur un sentiment vif des réalités helléniques, lorsque « riche du vocabulaire et de la sève du terroir » il « regagne ses hauteurs natales ». Et c'est avec raison que le traducteur, analysant le lyrisme de Solomos, dans ses manifestations diverses, nous fait saisir le réalisme qui en est la base. Quatre pièces traduites viennent à l'appui de la démonstration : *La Femme de Zante*, *Le Crétois*, *Les Libres Assiégés*, *Porphyras*. La première est, en prose, sous une forme où s'exprime la métaphysique de Solomos, l'ébauche du poème des *Libres Assiégés* consacré à l'héroïsme de Missolonghi, mais elle forme contraste avec ce poème, dont elle représente l'aspect négatif (les puissances du Mal), tandis que *Les Libres Assiégés* symbolisent les forces du Bien. Les fragments du *Crétois* et de

Porphyras complètent et illustrent les thèses essentielles de la philosophie de Solomos. L'un des mérites de la traduction est de bien faire ressortir le caractère de la langue de Solomos (dont une étude manque encore) : simplicité des images tirées ou imitées de l'expression populaire, et d'où jaillit la puissance de la pensée.

Franchissons quelques décades de ce XIXᵉ siècle si riche pour la poésie hellénique, puisque au rayonnement de Solomos succédera celui de Palamas, et parvenons au XXᵉ siècle. Déjà, d'autres tendances apparaissent, dont l'une des plus remarquables est celle de *Cavafis*. Successivement dénigrée, applaudie, puis critiquée de nouveau, voici que la poétique de Cavafis est aujourd'hui remise en honneur et qu'elle inspire des traducteurs. Sous le titre *Poèmes*, M. Théodore Griva a publié (Abbaye du Livre, Lausanne, 1947, et Maison du Livre Français, Paris) un choix de pièces, classées, non pas d'après la date de composition, mais d'après le sujet (thèmes historiques, hellénistiques et byzantins, puis thèmes contemporains). Le recueil, illustré d'un portrait de Cavafis dû au talent de V. Photiadis, est précédé d'une étude d'Edmond Jaloux sur le poète, et d'un Avant-propos de Mario Meunier, tandis qu'à la fin de l'ouvrage des notes explicatives de Tinos Malanos, le biographe de Cavafis, aident à la compréhension du texte. Si une œuvre poétique offre toujours de grandes difficultés au traducteur, l'œuvre de Cavafis était particulièrement délicate à rendre dans une langue étrangère, non seulement à cause de la pensée qui s'écarte résolument de celle des prédécesseurs et des contemporains, mais encore à cause de l'expression, car la langue du poète pose, pour le philologue, un nouveau problème au milieu même des problèmes que la langue grecque ne cesse de soulever. On parle souvent de l'alexandrinisme de Cavafis; l'expression n'est juste qu'à condition qu'on ne la tienne pas pour synonyme d'art « décadent » et qu'on ne lui donne pas une valeur négative. En réalité il s'agit d'une formule artistique toute positive : au milieu de l'individualisme qui caractérise toute poésie, l'individualisme de Cavafis se détache, moins épique parce que plus discret, plus sensuel, car il découvre l'intimité des êtres et des choses à travers la durée. La langue du poète est faite de contrastes : parfois vivante, parfois archaïque (mais d'un archaïsme de choix qui est loin d'un langage « officiel »), elle présente des surprises, dont l'une, et non la moindre, est la résurrection par le rythme d'un terme vieilli. Il fallait de la hardiesse pour tenter une traduction de Cavafis : M. Th. Griva a réussi, par la sienne, à montrer comment s'équilibrent les dons du poète, et comment s'allient, dans la sobriété du verbe, des qualités souvent opposées. Pour n'en donner qu'un bref exemple, retenons les trois vers par lesquels se termine la pièce intitulée « Epitaphe d'Antiochus » :

Il eut surtout ce don parfait : être Hellénique.
L'humanité n'en connait pas de plus précieux;
S'il en est de plus hauts, ils sont devers les Dieux.

Voici maintenant deux traductions de *Sikélianos* : *Le Serment sur le Styx*, cinq poèmes, par M. Octave Merlier (Collection de l'Institut français d'Athènes, éditions Icaros, 1946) et *Choix de Poèmes* avec Introduction, par M. Robert Levesque, et Avant-Propos de Paul Eluard (Athènes, éditions Icaros, 1946). Sikélianos est l'un des plus grands poètes de la Grèce contemporaine, sinon le plus grand, par l'ampleur de ses conceptions philosophiques et par le renouvellement de la technique poétique (emploi du vers libre et recherche des rythmes). Le *Serment sur le Styx* est le premier de cinq poèmes réunis sous le titre général *Poèmes akritiques*, transposition de l'épopée médiévale de Digénis, héros byzantin, dans la tragique actualité des années 1940 à 1942, où le poète ne se contente pas d'exalter les vertus du peuple grec dans sa lutte contre le barbare, mais interprète cette lutte à la faveur des hautes idées humaines, dont l'hellénisme est le plus fort élément. L'Avant-Propos de M. Merlier, ses deux préfaces *Au Lecteur* et *Au poète* sont, non seulement un rappel des circonstances qui rendent encore plus émouvante la lecture des poèmes, mais également une introduction à la philosophie de Sikélianos dont l'excellente traduction rend la subtilité et la grandeur de la pensée, soit que le poète évoque (*Serment sur le Styx*) :

... l'heure où enfin vous briserez ses liens
d'un coup, dans un élan d'allégresse,
votre élan,
d'un coup, dans votre marche bondissante, votre danse,
danse éternelle de la Grèce!

soit qu'il annonce (*Jésus aux portes de Sion*) :

... une promesse solennelle,
reflet de l'Eternel, mais aussi
l'éclair brutal du Droit et de l'Espérance!

La savante traduction de M. Levesque permet une vue plus étendue de l'œuvre de Sikélianos, car elle comprend trois parties : *Poèmes*, *Suprême Leçon* et *Le Christ à Rome*, chacune d'elle étant précédée d'un judicieux commentaire. Le choix des poèmes met en relief ce qu'il y a d'essentiel dans la pensée de Sikélianos : la synthèse des religiosités qui se sont affrontées sur le sol grec, et qui ont été, pour ainsi dire, filtrées par la pensée hellénique de façon à en extraire le contenu humain et éternel, idée dont le mouvement delphique a été la réalisation.

C'est encore à M. R. Levesque que nous devons une traduction de *Séféris* (*Choix de poèmes*, accompagnés du texte avec une préface, Editions Icaros, Athènes, 1945). Séféris est un poète qui, après s'être enrichi de multiples visions en terre étrangère,

éprouve une immense solitude qu'il remplit par une découverte progressive de la Grèce sous ses divers aspects : le cadre et la nature, le passé historique, les remous du présent, tous ces éléments s'animant peu à peu parce qu'ils se transforment en symboles, et se fondent, en dehors du temps, dans le sentiment vivifiant de la beauté.

Le même traducteur, enfin, en publiant (Athènes, Hestia, 1945) seize pièces d'*Elytis* sous le titre *Poèmes* (Introduction, texte grec et traduction), nous fait connaître l'un des plus grands talents de la jeune poésie grecque. Ce que chante Elytis, c'est la mer, l'élément qui a fait l'unité de la sensibilité hellénique, autant sinon plus que l'intellectualité. C'est cette sensibilité qui apparaît principalement dans les poèmes que nous offre le traducteur, sensibilité faite surtout de la joie et de son mystère, aux heures où le soleil éclate dans la nature grecque :

O jeunesse
Caution du soleil
Heure palpitante de sang
Qui rend vaine la mort.

Il semble que la Grèce, avec les couleurs de sa mer et de son ciel, soit l'éternel lieu de fête, qui convienne le mieux à l'être humain :

Je m'avance avec un regard
Large regard où le monde se recrée
Dès l'origine, beau, à la taille de cœur.

Nous devons nous réjouir de l'effort des traducteurs, et souhaiter qu'il soit poursuivi, de façon que la création étrangère dans des domaines moins connus devienne accessible au public français. D'ailleurs, quand il s'agit de la Grèce, est-il juste de parler de littérature « étrangère »?

André Mirambel.

O Christos sti Romi, par *Angelos Sikelianos*, tragédie en vers, 112 pages, 3 d. (Ta Néa Vivlia, Athènes, 1946). — Après avoir visité, chassé par son remords, maints pays d'Asie, d'Afrique et d'Europe, saint Paul va disparaître dans l'incendie de Rome, qui marque la fin d'un monde usé et l'avènement d'un autre où régnera le Christ.

Le soleil, roi des étés, est monté sur Rome à son pontificat et ses flammes pénètrent tout ce qui vit sur la terre. La soif de l'Unité dévore les créatures et le Christ est apparu pour proclamer sur la Croix cette unité, dont il est devenu le symbole. Cependant, un principe de division s'est emparé de la Cité impériale, cité pléthorique où pullulent les vices. La cupidité, la paresse, la gourmandise, la luxure insinuent dans les âmes un poison démoniaque et ces monstres se résument dans un homme : l'empereur Néron.

Ceux qui attendent, et qui sont écartelés entre le doute et l'espérance, des Juifs, se sont rassemblés dans une aire très vaste, qui ouvre au couchant sur la campagne romaine couverte de moissons. Des chœurs d'hommes et de femmes alternent avec les cris de la foule. Des Grecs, des Juifs, des soldats expriment le trouble de leurs âmes. Voici Pierre, et voilà aussi l'Ange qui donne le sens profond des choses, durant que les flammes dévorent les maisons, font crouler les palais et souffler un vent d'épouvante sur les habitants

de l'*Urbs*. Isaïe l'avait prédit, et le Christ fait luire jusqu'au ciel sa victoire.

Comme Eschyle a puisé dans les mystères d'Eleusis le sujet de sa *Prométhéide*, Sikélianos a trouvé le sien, pour l'adapter à notre brûlante actualité, dans les fondements de l'Eglise chrétienne. Il serait intéressant de savoir ce que les deux grands poètes actuels de la Grèce : Sikélianos et Kazantzakis, qui ont tous deux choisi le Christ pour thème de tragédie, ont pu se dire, quand ils se sont rencontrés sur le Mont Athos. On sait seulement, comme l'a rappelé M. Robert Levesque, que cette rencontre a fait naître, entre les deux hommes, une indestructible amitié.

PH. LEBESGUE.

Promithéas Eleftéros, tragédie par *Tassos Michalakéas* (M[illegible], Athènes). Introduction critique de l'auteur. 79 pages, 1947. — Cette tragédie, qui est d'une grande originalité de conception et d'exécution, fut saluée avec enthousiasme par la critique hellénique.

Le professeur Louis Roussel, spécialiste en la matière, écrivit au poète : « Votre tragédie ne pâlit pas à côté de celle d'Eschyle, et c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. Vous avez également réussi à imiter les maîtres anciens et à les diversifier. »

Le mythe de Prométhée remonte aux âges les plus lointains. Le drame séculaire de l'humanité, en quête d'une vie meilleure, s'y incarne. M. Michalakéas s'est attaché à dégager, au regard des événements contemporains, le sens social du mythe, en face des forces humaines et des puissances divines. C'est par un sursaut de courage et de volonté généreuse que le *Prométhée* de M. Michalakéas se libère. Aussi bien, ni Zeus, ni Héraklès n'apparaissent-ils dans la tragédie.

Les multiples voix panthéistiques qui se mêlent autour du *Promotheus unbound* de Shelley, et qu'accompagnent les imprécations des Furies, n'ont point place ici. La joie de vivre se reconquiert par l'effort et par le courage. Et c'est là une haute leçon d'idéalisme moralisateur.

On a dit aussi de *La Prométhéide* de Joséphin Péladan, aujourd'hui bien oubliée, qu'elle ne pâlissait point devant l'antique en ses deux parties restaurées. *Le Prométhée délivré* de Péladan proteste contre les intentions libératrices d'Héraklès. Il veut tout attendre de Zeus, et non point s'évader, comme un coupable secouru par des complices. M. Michalakéas ne l'a pas voulu davantage. C'est pourquoi son poème porte haut. Mais la liberté par la science peut-elle assurer le bonheur collectif de notre espèce? N'y faut-il pas d'abord un peu d'amour? — PH. L.

BIBLIOTHEQUES

LES BIBLIOTHEQUES A L'ENVERS. — Des milliers de maisons ont été détruites par la guerre; les commissions veillent, établissent à grands frais des programmes de reconstruction; les architectes collectionnent les plans. Les gens attendent un logement... Mais on jalonne les routes de nouvelles bornes historiques; on défonce les rues et les boulevards pour les revêtir de petits pavés neufs.

Les bibliothèques aussi peuvent attendre : elles manquent de personnel qualifié, de crédits suffisants; mais elles se sont enrichies d'une direction qui a trouvé un immeuble à deux étages pour s'abriter; elles bénéficient de circulaires et de rapports : à défaut de livres, elles ont ainsi du papier à lire et à classer. Qu'elles soient municipales ou universitaires, leur situation est aussi lamentable.

Qui voulez-vous qui s'intéresse à ces monceaux de livres, de revues, de journaux entassés sur des rayons? Les hommes politiques ont mieux à faire à l'Assemblée, et comme ils savent tout, ils n'ont jamais besoin de livres; d'ailleurs la lecture pourrait dangereusement les initier à leur ignorance. Les bibliothèques ne manquent pas à Paris, si on en croit le *Bottin*, qui doit être bien renseigné, et le *Livret de l'Etudiant*, puisqu'il est rédigé, semble-t-il, par des gens

de Sorbonne; on énumère plus de deux cents bibliothèques d'importance différente et d'accès plus ou moins difficile. Les spécialistes ont leur société : chimistes, électriciens, juristes, médecins où, moyennant une cotisation, ils trouvent les ouvrages et revues dont ils ont besoin.

Les étudiants, au nombre de vingt-cinq ou trente mille cette année, ont à leur disposition cinq grandes bibliothèques : Droit, Médecine, Pharmacie, Sorbonne, Sainte-Geneviève, sans compter les multiples petites bibliothèques d'instituts et de laboratoires où s'empoussièrent les manuels courants, dictionnaires et recueils de textes indispensables. Ils n'ont certes pas la prétention de trouver dans Paris, même une fois par semaine, un siège pour s'asseoir dans ces bibliothèques qui, paraît-il, leur sont réservées. Ils sont vingt-cinq mille candidats qui doivent, en se bousculant, se partager quatre mille sièges environ, en comptant les tabourets de secours. En prenant leurs inscriptions ils acquittent un droit, oh! bien modique, de 200 francs, moins 10 %, pour ne point profiter de leurs bibliothèques.

Comment d'ailleurs le candidat à la licence de lettres ou d'histoire peut-il espérer lire un texte dont il existe dans tout Paris cinq exemplaires; ils sont quatre à cinq cents à se le disputer. Les plus sages se résignent à ne connaître le volume que par le titre qu'ils ont recopié et par la cote qu'ils ont pu prendre au catalogue.

Mais que reste-t-il pour le pauvre usager comme moi qui, depuis trente ans, fréquente la Bibliothèque Nationale et parfois se hasarde, timidement, à la Sorbonne, pour quelque recherche d'histoire contemporaine ou d'archéologie? A 14 h. 30, la Salle de Lecture est pleine et une pancarte avertit charitablement que l'on ne distribue plus de livres ou que l'on n'admet plus personne. Car on fait la queue à la Bibliothèque Nationale comme à la porte de l'épicier. Comme la lumière coûte cher, on ferme la Nationale à 18 heures et le malheureux qui, comme moi, n'a pas tout son temps disponible, ne peut utiliser ni ses jours de fêtes et ses dimanches, ni ses soirées, à son travail rémunérateur.

Est-ce le manque de personnel? est-ce la gêne apportée par une grève? mais, l'autre jour, le tome IV de la *Revue Historique* m'a été refusé rue de Richelieu... temps perdu, démarches inutiles;... le lecteur est ballotté comme un simple colis sur une voie de garage.

Il m'est arrivé, il y a quelques années, lorsque furent organisées les visites des magasins de la Bibliothèque Nationale, d'y pouvoir pénétrer, avec d'autres lecteurs; et j'avoue avoir été écrasé à la vue de ces rayons où s'entassent, depuis deux ou trois siècles, quelques millions de livres de tous les temps et de tous les formats, avec beaucoup de poussière. La Bibliothèque Nationale est, selon la formule d'un de mes amis, —, assez mauvaise langue, je le reconnais, — un vaste magasin de librairie, un cabinet de lecture gigantesque où l'on vient consulter, après une longue attente, le livre que l'on ne possède pas. Les statistiques, autant qu'on puisse

y ajouter foi, donnent des chiffres impressionnants : vingt ou trente kilomètres de rayons : ce qui équivaut probablement à quatre ou cinq millions de livres. Quel trésor imprimé, voué à l'oubli! Sur ces milliers, combien de livres sont ouverts une fois l'an? Combien de romans se dessèchent qui n'ont jamais été coupés, et que de paroissiens, sous leur couverture grise, ne seront jamais lus d'ici la fin des siècles! Les livres, on en imprime encore tous les jours, sans compter les revues et les journaux. Jamais il n'y aura assez de place pour aligner, d'année en année, tout ce qui paraît. Si l'on en croit les bibliothécaires, plusieurs sont parmi mes amis en province et à Paris, il n'y a plus de place pour les collections! On m'a dit, et je n'ai pu le contrôler, que la Bibliothèque de Documentation et d'Histoire contemporaine, qui a été logée par charité dans un immeuble de la rue du Bac, lors de la dernière guerre, cherche un immeuble depuis des mois, parce que celui où elle se trouve ne lui appartient pas et que son propriétaire, malgré la réquisition, veut en reprendre possession. Il avait été question de l'installer dans l'ancien Musée du Luxembourg (les plans même avaient été ébauchés) mais le Conseil de la République a besoin de place pour ses Commissions, aussi nombreuses qu'inutiles... Les livres peuvent attendre... Je suggère à la Direction des Bibliothèques que les Catacombes sont encore accessibles par l'entrée de la place Denfert-Rochereau et qu'il y aurait là de l'espace utilisable pour l'avenir.

Un architecte normand, à un dîner où l'on discutait des projets de construction, crut mettre tout le monde d'accord par cette boutade, — qui n'en était pas une dans sa pensée, — le maire de la ville lui avait demandé un devis pour une bibliothèque éventuelle : « Mais vous avez trop de livres! sélectionnez! triez! absolument comme pour les lentilles... vous ne me ferez pas croire que vous avez besoin de tant de volumes,... la moitié, peut-être même le tiers suffirait aux travaux de vos savants! à quoi servent les autres? à prendre de la place!... Donnez-moi, comme à un Président du Conseil, les pleins pouvoirs et je vous garantis de l'espace pour un demi-siècle! »

Patrice Fontaine.

Bibliothèques de France. Description de leurs fonds et historique de leur formation, par *Cordelia Serrurier*. La Haye, Martinus Nijhoff, 1946, xvi-347 p., in-8°. — Ce livre est la réunion et la mise au point détaillée d'articles parus dans le journal hollandais *Nieuwe Rotterdamsche courant;* guide pratique pour les étudiants, professeurs et chercheurs. Y sont décrites les principales bibliothèques de 42 villes françaises, dont 17 à Paris. Mais ici l'excellent petit *Guide pratique des Bibliothèques de Paris*, par Emile Leroy, paru en 1937, facilitait la tâche; les deux volumes publiés par Pol Neveux et E. Dacier, *Les richesses des Bibliothèques provinciales de France*, 1932, orientaient les recherches. La guerre a détruit les bibliothèques de Caen, Chartres, Douai et Tours et leurs notices sont hélas! des nécrologes. Les références y sont nombreuses, précises et exactes. Mais ici et là on pourrait signaler des oublis : comme celui du fonds Victor Cousin (à la Sorbonne) si riche en éditions du XVIIe siècle et en manuscrits (correspondance de Victor Cousin). Des index des collections, des manuscrits et éditions rares, des fonds spéciaux rendent la consultation facile. Si un

bibliothécaire français, développant ce travail consciencieux d'un hollandais, s'inspirait de l'*Annuaire des Bibliothèques et Archives* de Vidier (1912), il pourrait enfin réaliser le guide indispensable qui manque encore aux érudits.

A World bibliography of bibliographies and of bibliographical catalogues, calendars, asbtracts, digests, indexes and the like, by *Théodore Besterman*, vol. I A-H, second edition revised... Privately published by the author, London, 1947, XXVIII-1450 colonnes. — Type parfait de volume à ne pas consulter, — voire à ne pas imprimer —; à moins qu'il ne s'agisse d'une œuvre charitable pour venir en aide à d'honnêtes copistes qui ont besoin de gagner leur vie. Dans une même liste alphabétique, noms de personnes, noms géographiques, noms de sciences, tracts-sujets, se suivent en colonnes comme dans un dictionnaire; toutes les langues s'y rencontrent : allemande, anglaise, française, espagnole, russe, etc. Toutes ces références sont exactes, les prénoms sont indiqués bien au complet, le nombre de pages strictement reproduit. Mais à quoi peut servir le nombre de pages de chacun des 117 volumes d'une collection comme les *Acta eruditorum* (col. 336 à 338) ou les tomes de la *Bibliographie de la France?* Chaque revue est traitée avec le même luxe : véritable tourbillon de chiffres à donner le vertige; c'est le record de la statistique inutile. Des oublis sont inévitables : Desbordes-Valmore, par G. Cavallucci, J.-M. de Hérédia, par Ibrorac, Chateaubriand, par M.-J. Durry; une faute (col. 998) au passage : le *Catalogue des romances* de Henri Gougelot est à placer à « Music » ou à « Song », mais pas à « Fiction ». Celui qui a fait un tel travail a droit à une indemnité spéciale; s'il est croyant, il a fait son purgatoire sur terre.

Informations culturelles, publiées par la direction générale des Relations culturelles, 3e année, fév.-mars 1948, n° spécial (6-7), *1848*, 16 p. à 2 colonnes. — Curieuse et utile bibliographie publiée par un service officiel. L'événement est assez rare pour qu'on le signale. Ouvrages généraux les plus récents sur l'époque 1830-1851. Biographies, études, textes critiques par ordre alphabétique des personnages. Iconographie et chansons. Textes du temps : *a*) Souvenirs, essais, sciences; *b*) Conteurs, romanciers, poètes, chansonniers, théâtre. Chronologie des événements. Célébration du centenaire : 1) cérémonies; 2) conférences; 3) théâtre; 4) cinéma; 5) radiodiffusion; 6) expositions, articles de revues et hebdomadaires sur 1848 parus en 1948. Sommaire des principaux articles de la revue *1848* parus de 1935 à 1947. Voilà un répertoire qui rendra aux historiens et aux critiques les plus grands services.

INSTITUT ET SOCIETES SAVANTES

Mme DE POMPADOUR, GABRIEL ET VERBERCKT. — Dans un récent volume consacré au rayonnement de l'art français au XVIIIe siècle, où s'affirme sa vaste information et où se font jour maints aperçus originaux, un professeur d'histoire de l'art, membre de l'Institut, nous fait l'honneur de nous citer à propos de Gabriel et de l'Ecole militaire. Nous en sommes naturellement flatté, mais nous aurions gardé pour nous cette petite satisfaction, si certains propos hasardés ou même inexacts sur le monument, ses promoteurs ou ses auteurs ne mettaient implicitement en cause la sûreté de notre propre documentation et ne nous obligeaient, par conséquent, à rétablir la vérité.

Tout d'abord, il n'est pas tellement « curieux », que Mme de Pompadour ait manifesté beaucoup plus d'intérêt que l'apathique Louis XV à une fondation qui ne rappelait pas seulement celle du Collège des Quatre Nations et des Invalides, *mais aussi celle de la maison royale de Saint-Cyr, œuvre de Mme de Maintenon.* Véritable fondateur de l'Ecole militaire, Paris-Duverney avait eu

l'habileté d'intéresser la favorite à sa création : elle rêva d'y attacher son nom, et la considéra peu à peu comme son œuvre propre.

En 1750, elle demanda, en effet, que quelque chose, dans l'édit de fondation, qui devait paraître en janvier 1751, fit voir à la postérité la part qu'elle avait eue à cet établissement. Elle envoya à Paris-Duverney copie de l'article 11 de l'édit de fondation de Saint-Cyr, qui disposait que cette maison ne recevrait aucun don de qui que ce soit, à l'exception de Mme de Maintenon, « en considération des soins qu'elle s'était donnés pour la former ». Mais on allégua qu'il ne s'agissait pas cette fois d'une communauté de filles, et qu'on ne pouvait rien introduire de semblable dans l'édit en faveur de Mme de Pompadour. Celle-ci dut user d'autres procédés de publicité. Ils se montrèrent si efficaces, du reste, Marmontel aidant, qu'aujourd'hui la plupart des personnes qui parlent de l'Ecole militaire attribuent à la favorite de Louis XV la fondation de cette maison, comme on lui a fait honneur, jusqu'aux travaux de Pierre de Nolhac, du renversement des alliances ou de la politique hostile aux Jésuites.

D'autre part, il n'est pas exact de dire que Gabriel ait choisi pour emplacement de l'Ecole militaire « le fond d'une vaste esplanade servant de champ d'exercice, qui reçut le nom de Champ de Mars, et que la Révolution utilisa plus tard pour y déployer ses grandes fêtes civiques ».

En 1750, aucune esplanade n'existait dans cette partie de la plaine de Grenelle vouée aux cultures maraîchères. Ainsi que nous l'avons exposé sous le titre : *Naissance et jeunesse du Champ de Mars*, dans le numéro du 1er août 1939 du *Mercure de France* (et nous nous excusons de nous citer nous-même, cette fois), la célèbre esplanade a été commencée en 1765, c'est-à-dire quatorze ans après la fondation de l'Ecole militaire, et terminée en 1767. C'est donc elle qui doit l'existence à l'Ecole militaire, et non le contraire. D'ailleurs, l'emplacement ne fut pas choisi par Gabriel, qui n'établit ses projets que d'après le programme impératif tracé par Paris-Duverney. C'est ce dernier qui désigna la plaine de Grenelle avec l'assentiment du roi, pour divers motifs que nous avons indiqués ailleurs, et dont le principal était le voisinage des Invalides.

Enfin, nous savons qu'il est de tradition d'attribuer à Verberckt la décoration des salons de réception du rez-de-chaussée de l'Ecole militaire (où est installée aujourd'hui la bibliothèque de l'Ecole supérieure de Guerre), des salons d'apparat du premier étage, et de la *Salle du Conseil* connue depuis le Premier Empire sous le nom de *Salon des Maréchaux*. Mais nous avons toutes raisons de penser que c'est le résultat d'une équivoque dont a été victime principalement le comte de Fels dans son ouvrage sur Gabriel.

Verbeckt a effectivement décoré, en 1756, une salle du conseil,

les appartements du gouverneur, de l'intendant de l'Ecole qui était Paris-Duverney, de son neveu Paris de Meyzieu, intendant en survivance, quelques autres logements et deux petites chapelles dont une seule subsiste. Seulement il s'agit *d'installations provisoires* dans les corps de logis d'un seul étage flanquant l'avant-cour où l'institution a commencé à vivre en attendant la construction du bâtiment du « château », en façade sur le Champ de Mars. Le château ne fut commencé qu'à la fin de 1768 et terminé en 1773. L'aménagement de la salle du conseil, devenue salon des maréchaux, ne fut envisagée qu'en 1772, comme l'atteste une correspondance échangée entre le conseil de l'Ecole et Gabriel. Il paraît peu vraisemblable que Verberckt, qui est mort à Paris le 10 décembre 1771, en ait exécuté la décoration, ni même qu'il en ait conçu le projet, puisqu'on discuta longtemps de la distribution des pièces placées sous le dôme de l'Ecole, au début de l'année 1772. Les Comptes des Bâtiments du roi n'ont conservé ni les devis de cette décoration, ni les procès-verbaux de réception, ni les mémoires des artistes. Par contre, les registres contenant les procès-verbaux des délibérations du conseil de l'Ecole militaire font mention d'un état remis par Gabriel le 18 juin 1770 pour les prévisions des dépenses de sculpture à faire. Cet état désignait Mouchy, neveu par alliance de Pigalle, et d'Huez, élève et praticien de J.-B. Lemoyne, pour les figures, et *Guibert et Boulanger pour les ornements.* Il semble caractéristique qu'il n'y soit pas fait mention de Verberckt, qui pourtant vivait encore à cette date, mais n'était peut-être plus en mesure d'œuvrer. Une autre décision du conseil de l'Ecole, du 13 août 1771, révèle que les sculptures ornementales « d'une très belle qualité » furent terminées par Boulanger, resté seul chargé de la décoration qui lui avait été confiée en concurrence avec Guibert, beau-frère du peintre Vernet et ornemaniste des cabinets du Petit-Trianon. Dans un mémoire de 1775, Boulanger décrit les travaux qu'il a exécutés pour le couronnement d'un grand poêle de l'antichambre de la salle du conseil, ce qui paraît dater la décoration de celle-ci, et rendre vraisemblable son attribution à Boulanger, plutôt qu'à Verberckt, mort depuis cinq ans.

Nous avons exposé minutieusement tout ceci dans le travail qu'on nous a fait l'honneur de mentionner, que notre citateur est l'une des rares personnes à connaître, puisque les circonstances n'ont pas encore permis à cette thèse de paraître en librairie, et dont il ne semble pas qu'il ait pris une connaissance complète. Ce n'est qu'une monographie, travail modeste comme on sait et qui a des limites étroites, mais où l'auteur a le devoir de posséder son sujet, s'il n'arrive pas toujours à donner à ses juges l'impression qu'il le domine. A de plus qualifiés les vues cavalières et les vastes synthèses, dont la condition est d'être basées sur une documentation inattaquable.

Robert Laulan.

MEDECINE

CHIRURGIE PHYSIOLOGIQUE — PROBLEME BIOLOGIQUE DU CANCER. — Succédant à l'humorisme nébuleux d'un Broussais, un organicisme rigoureux est né, au milieu du XIX[e] siècle, sous l'influence de Laënnec et des Wirchow. Basée sur des constatations anatomiques précises et étroitement rapprochées de la clinique, cette doctrine anatomo-clinique a régné sur la médecine pendant longtemps et on peut dire qu'elle a dominé la chirurgie moderne. Parallèlement, l'application par Lister et par F. Terrier des découvertes pastoriennes à l'acte opératoire a donné à celui-ci une maîtrise qui s'est volontiers considérée comme définitive. De fait, il y a vingt ans encore, la chirurgie apparaissait au professeur J.-L. Faure comme ayant atteint son apogée. Cette opinion n'allait pas sans quelque candeur. Grisé par les prouesses de la chirurgie des membres, pratiquée cependant sans asepsie et sans anesthésie, Boyer, un siècle auparavant, professait un semblable optimisme.

Amputer un membre gangrené ou écrasé, ouvrir un abcès, enlever un organe malade, exciser une cicatrice, réparer une mutilation tel est le domaine de la chirurgie classique, née de la médecine anatomo-clinique. Elle ne se soucie pas de découvrir l'origine et le mécanisme de la lésion. Elle est, en somme, toute technique et on peut dire qu'à ce point de vue elle a atteint un état de perfection incomparable, que soulignent les virtuosités de la neurochirurgie et de la chirurgie des gros vaisseaux.

Cependant, de même que des échecs répétés étaient la rançon d'une chirurgie septique, de même des drames inexpliqués pesaient — et pèsent encore — lourdement sur les statistiques des plus habiles et des plus prudents chirurgiens. Une éducation clinique, chaque jour plus poussée, un esprit d'observation chaque jour plus curieux ont discerné que tout geste chirurgical est bien une « agression », un acte contre-nature, perturbateur de l'équilibre vaso-moteur et endocrinien, créant en somme ce que l'on décrit aujourd'hui sous le nom de maladie post-opératoire. Ici, tout relève, malgré l'évidence de certaines lois générales, de la réaction individuelle de chaque opéré. Par l'analyse des troubles fonctionnels consécutifs à l'intervention, le chirurgien a pris conscience de l'importance de la physiologie expérimentale, telle qu'elle se dégage de la pratique de son art.

Mais cette conception devait prendre un essor considérable par les séduisantes hypothèses qu'elle a fait éclore et par les résultats qu'elle a déjà acquis sous le nom de chirurgie physiologique. Nous emprutons la meilleure définition que l'on puisse donner de celle-ci à l'un de ceux qui ont le plus brillamment con-

tribué à son développement. Le professeur René Leriche écrit (1) : « Le mot (Chirurgie physiologique) désigne une branche nouvelle de la thérapeutique qui cherche à obtenir, par des sections nerveuses ou par des actions endocriniennes, des mouvements physiologiques inverses de ceux par quoi se réalisent certaines de nos maladies, dans l'espoir d'obtenir ainsi un effet correcteur. »

Il y a vingt ans déjà, R. Leriche prévoyait que la chirurgie parviendrait « à déclancher opératoirement des effets physiologiques inverses de ceux que les maladies réalisent ».

Ces effets physiologiques que provoquent les maladies, la banale entorse, ou une fracture simple, sans déplacement, les mettent en évidence. Dans l'un et l'autre cas, une forte réaction vaso-motrice se produit, déterminant l'œdème, la congestion locale, la cyanose, etc..., avec secondairement fonte de l'os (ostéoporose) suivie d'une ostéogénèse anarchique « à laquelle on donnait le nom de réparatrice quand elle était devenue unitive ».

Il est donc vraisemblable que l'anatomie pathologique ne se réduit pas à une altération primitive de l'organe, mais qu'elle répond à un trouble de la vie végétative des tissus, trouble initialement vaso-moteur. « L'idée vient que, peut-être, on pourrait, en s'adressant opératoirement aux mécanismes régulateurs de la vie végétative, obtenir des redressements physiologiques curateurs. »

De là la chirurgie de la douleur (née d'une ischémie relative ou d'une vaso-motricité troublée), par la sympathectomie, chirurgie qui, appliquée au traitement des horribles souffrances des amputés, a obtenu de beaux résultats. De là aussi la chirurgie du spasme artériel, par ablation du ganglion sympathique, capable de prévenir la gangrène. — « Dans la deuxième guerre mondiale, l'infiltration sympathique et la gangliectomie ont transformé les résultats des ligatures artérielles dont le pronostic était si sombre. »

La section des nerfs splanchniques (ou celle des pneumogastriques) a paru, dans certains cas, agir heureusement sur les ulcères de l'estomac. On a même tenté d'accélérer la croissance d'un membre en retard de 7 cm. sur son congénère en créant, par anastomose artério-veineuse fémorale, une stase veineuse permanente favorable à la croissance osseuse.

Dans le même ordre d'idées, la chirurgie physiologique s'étend aux glandes endocrines : action sur le métabolisme du calcium par intervention directe sur les glandes para-thyroïdes, sur le diabète par intervention sur le pancréas endocrine, sur l'hypertension artérielle par intervention sur les surrénales, sur la sclérodermie par thymo-parathyroïdectomie, sur la maladie d'Addison par la neurectomie sinu-carotidienne.

(1) *De la Chirurgie physiologique.* Conférence faite à l'Académie de Médecine le 16 décembre 1947 (*Progrès Médical*, n° 24, 1947).

Ne nous hâtons pas de tenir pour assuré les résultats de ces interventions dans tous les cas et de considérer l'acte opératoire comme répondant, avec la simplicité de l'incision d'un abcès, aux indications posées par le diagnostic dans des affections d'une extrême complexité. Les essais, et, on peut le dire, l'inconstance des succès, dans les interventions proposées par exemple contre l'hypertension artérielle maligne sur les splanchniques ou les surrénales en font foi. « Les idées sont plus nombreuses que les certitudes », écrit fort judicieusement le professeur R. Leriche.

Dans un tout autre domaine, l'orientation médicale moderne tend à une conception plus physiologique qu'anatomique du cancer en faisant place, pour élucider son origine, à l'action du système neuro-végétatif et des échanges humoraux.

Nous vivons, en effet, jusqu'ici, sur une conception traditionnelle du cancer qui est en voie de révision. Cette conception est basée sur le dogme de la *Spécificité cellulaire,* de Remak, de Wirchow, de Bard. Toute cellule naît d'une autre cellule, et « possède des propriétés morphologiques et fonctionnelles définitivement fixées par son origine et transmises héréditairement d'une cellule à l'autre depuis une souche déterminée dès les premiers stades de la vie embryonnaire ».

En vertu de cette théorie valable pour les tissus normaux et étendue aux tissus néoplasiques, la prolifération morbide d'un épithélium malpighien (peau ou muqueuse) se traduit par une pullulation de cellules malpighiennes, et, réciproquement, une tumeur malpighienne ne peut naître que d'un tissu malpighien. Cette doctrine est battue en brèche par des constatations histologiques évidentes. Il est avéré, en effet, que sous l'influence d'un processus inflammatoire chronique, mais aussi sous l'influence d'une adaptation à des *fonctions* nouvelles, les cellules d'un type déterminé sont susceptibles de se transformer en cellules d'un type différent (métaplasies). C'est ainsi que l'on peut admettre que le type morphologique d'un cancer dépend moins d'une spécificité d'origine que de l'adaptation de sa structure à des conditions fonctionnelles et à des métabolismes locaux. On trouverait également dans l'étude des métastases (foyers cancéreux secondaires), des récidives et de certains résultats thérapeutiques inexplicables, des manifestations qui cadrent mal avec une conception cellulaire, étroitement spécifique, du cancer.

Il est possible, en effet, que la prolifération cellulaire anarchique, caractère fondamental de la tumeur maligne, ne soit pas la première manifestation de la cancérisation, mais plutôt l'effet réactionnel d'une perturbation physico-chimique locale ou régionale.

Les cellules non cancéreuses qui entourent le cancer, cellules de soutien, en quelque sorte (que l'on appelle le *Stroma)* sont le siège de modifications qui traduisent les altérations du milieu

intérieur et qui précèdent souvent la prolifération cellulaire spécifique, au lieu de représenter, comme on le croyait volontiers jusqu'ici, l'envahissement par celle-ci des tissus qui l'environnent. Mais ce serait déplacer simplement le problème, ou en inverser les données, que d'attribuer au stroma l'action dévolue par les classiques au foyer cellulaire spécifique, si on ne recherchait la nature, l'origine et le moyen d'action de ce que le docteur J. Delarue appelle « l'incitation cancérigène » (2). Peut-être celle-ci se manifeste-t-elle par l'intermédiaire du système neuro-végétatif. Ce mécanisme expliquerait comme un phénomène de « sympathie », de « répercussion » les analogies et les connexions physio-pathologiques qui unissent le cancer primitif à des métastases survenant à distance.

La similitude tissulaire que présentent ces métastases avec le néoplasme initial et qui était considérée comme un des arguments en faveur d'une migration cellulaire spécifique deviendrait un argument en faveur de la spécificité de l'incitation cancérigène. Celle-ci expliquerait également la reviviscence, sous l'apparence de récidives, d'un processus morbide permanent chez le même sujet.

F. Bonnet-Roy.

Sous la blouse (Histoire d'hôpital), par *Gaston Ferrand* (Imprimerie Leyden, Vitry-sur-Seine). — L'auteur a recueilli de la bouche de son fils, étudiant en médecine, de menues anecdotes, des croquis, des instantanés qui rendent bien l'atmosphère de la vie hospitalière. Il n'a pas forcé la note, ce qui est d'un mérite rare. Ce petit livre amusera surtout les médecins qui y retrouveront des souvenirs de jeunesse Les autres y apprendront peut-être l'art d'être malades...

Le grand mystère de la cellule de l'homme, par le *Dr Pierre Vallery-Radot*. Préfacé par Etienne Gilson, de l'Académie française (Ed. Paul Dupont). — Ce petit livre expose, avec des schémas, l'anatomie et la physiologie des organes de la reproduction. Il se complète par une étude de l'hérédité, des troubles du fonctionnement génital et des maladies vénériennes. C'est le manuel des connaissances utiles pour le père de famille conscient de ses responsabilités et qui préfère se charger de l'initiation de ses enfants que de l'abandonner aux hasards des conversations juvéniles. C'est aussi un guide moral, car l'auteur a une conception élevée de son rôle d'éducateur. Il a scrupuleusement respecté, souligne le préfacier, « cette unité foncière du moral et du biologique dont la nature humaine atteste la réalité ».

Entrainez-vous à articuler, par *Louise Matha de Parrel*, préface de J. H. Louwyck (G. Doin et Cie). — Les bafouilleurs sont innombrables. On ne saurait dire de ceux qui prennent la parole en public qu'ils ont tous eu, au préalable, le soin de « travailler » leur instrument. Or, comme le dit fort bien l'auteur de ce petit livre qui est à la fois un ouvrage de propagande et un traité pratique du bien-parler, la parole publique est un acte athlétique. Il faut s'y entraîner, et, pour s'y entraîner, le décomposer dans ses temps essentiels en perfectionnant chacun d'eux. Le préfacier souligne la part qu'une articulation correcte prend au rayonnement d'une langue. Mme Matha de Parrel met à la portée de tous les professionnels de la voix et de la parole l'art de se faire entendre. — F. B.-R.

(2) J. Delarue : *Le Problème Biologique du Cancer*. Préface de G. Roussy (Masson et Cie, éditeur).

NATURE

DESCENTE DANS LA FORET VIERGE. — La Vie des animaux sauvages du Kilimandjaro! Je viens, plusieurs soirées durant, de participer à cette vie, avec un de ces livres qui nous arrachent pour un temps à la meule quotidienne, au broiement des soucis, à la farine d'angoisse que la condition humaine exige chaque jour de nous (1).

Le Dr Gromier est un vétéran de l'histoire naturelle d'Afrique. Il nous a déjà fait lire plusieurs ouvrages à la fois savants et pittoresques sur diverses régions de ce continent. Ses récits nous font penser, vieux enfants que nous restons toujours, à ceux des explorateurs qui charmèrent nos jeunes années, Stanley, Levaillant, Livingstone. Dans ces tableaux d'une contrée encore si mystérieuse pour la plupart des habitants de la vieille Europe, dans ces chapitres où défilent, fixés par l'objectif ou décrits par la plume, tant d'animaux, de plantes, d'arbres, de paysages, nous ne voyons rien, ou presque, de changé à ce que nous contaient les voyageurs d'il y a un siècle. Le rail peut passer, l'avion rayer le ciel, les Kilimandjaros sont toujours là, protégés d'abord par les lois humaines, pour une fois bienfaisantes, puis défendus de l'invasion et de la corruption par leur éloignement, leur étendue, et une force intrinsèque de résistance qui se constate sans pouvoir s'analyser. Georges Duhamel ne nous montrait-il pas récemment un des aspects de cette fixité dans le temps, en nous peignant à son retour d'un voyage aérien au-dessus des rives du Zambèze la déroute éperdue des troupeaux de buffles, de zèbres, d'antilopes, des hardes d'éléphants et d'hippopotames, devant le tonnerre de l'avion rasant le sol? Cette terre, écrivait-il, est restée la même depuis le XVII[e] siècle.

Le Dr Gromier n'utilise pas l'avion; c'est sur l'honnête plancher des vaches qu'il observe les buffles, les lions les rhinocéros, les éléphants, qu'il se penche vers un végétal curieux pour nous en dire le nom, qu'il nous parle du mimétisme remarquable de la faune désertique, qu'il assiste, du haut d'un observatoire pacifique, aux allées et venues de la clientèle d'une mare, qu'il nous dessine le portrait des sauvages à flèches empoisonnées par l'ouabaïne ou la strophantine, poisons du cœur qui en moins de deux heures règlent son compte à un homme.

Est-ce que ce merveilleux défilé d'images ne vaudrait pas le voyage au Kilimandjaro? — Oui, sans doute, répondez-vous, mais le Kilimandjaro est bien loin. Il est trop loin!

Loin? Peut-être, en tant que point géographique et sur le plan horizontal. Mais non pas suivant d'autres dimensions, dans le sens de la profondeur et comme dérivatif à nous-mêmes. La forêt vierge, chacun de nous en possède une, où il lui est loisible d'errer à sa

(1) *La Vie des animaux sauvages du Kilimandjaro*, par le D[r] Emile Gromier (Durel, éditeur, Paris).

guise. Et nous ne reprendrons pas ici le sermon trop facile sur la vie intérieure, la tour d'ivoire du penseur et du poète. Non, c'est au propre et dans le langage des naturalistes que j'emploie le mot « forêt » dont j'entends faire un symbole de la notion de Nature, comme on peut le faire pour les mots si simples mais si savoureux de « jardin » ou de « campagne ». La Forêt, réunion d'arbres assemblés dans une destinée commune, pour maintenir implanté au sol l'étendard de la Nature; la Ville, réunion d'hommes assemblés pour la souffrance en commun. Suite de l'Antithèse perpétuelle où l'on retrouve le jour contre la nuit, le bien contre le mal, la ruse contre la force.

Le moindre coin de verdure, le plus chétif carré de gazon, le jardin de Jenny l'Ouvrière au septième étage, le fraisier de Bernardin de Saint-Pierre dans son pot sur le bord d'une fenêtre, autant de forêts suffisantes! Oh! ma découverte du bois de Boulogne dans l'été de 1944, aux portes d'un Paris bloqué par l'avance des Alliés!... Oui, forêts suffisantes pour nous griser, mais sous cette condition de savoir les *virginiser*, de savoir y trouver cette atmosphère exaltante que les perceurs d'horizons vont respirer sur les terres neuves et les mers inviolées.

Le pays que j'habite est une patrie d'arbres; sur des lieues carrées la forêt du Quercy s'étend à peu près continue, coupée seulement de routes et de villages. Ma demeure y est engluée, et je n'ai qu'une vigne à franchir pour me perdre parmi les chênes, mes amis. Je m'y retrouve comme à l'essence même de la Vie, j'y réalise une des raisons que j'ai d'être sur ce globe, si tant est qu'il en existe. Le chapelet des saisons y déroule ses grains pour les croyants dont je suis. Ce bois, délimité au nord par une route à peu près déserte, à l'est par quelques bâtiments dénommés pompeusement mon mas et ses dépendances, au sud par un vallon où l'armée des arbres descend pour remonter au delà vers des collines taraudées de grottes, à l'ouest enfin par d'autres bois aussi sauvages, aussi tristes, aussi attachants! Ce bois donc, le mien, me raconte l'histoire de l'année dans son langage qui est aussi une sorte de patois local. Au sortir de l'hiver, où la vie au surplus jamais ne s'arrête complètement, ce furent d'abord quelques touches timides de renouveau, des perce-neige, des violettes, les premières pousses du chèvrefeuille, vers le 15 avril. Le chèvrefeuille prend en ces parages des proportions géantes comme les lianes des pays chauds. Appuyé sur les chênes il joue le rôle des orchidées aériennes, en fleur à des mètres de hauteur, son tronc y devient énorme, noueux et massif. Aux chênes se mêle une essence forestière bien particulière à ces bois : l'Erable de Montpellier (*Acer monspessulanum* de Tournefort), au facies hirsute, tronc exactement rectiligne portant des rameaux acérés comme des poignards, qui finissent par retomber en lames de yatagan. Puis le Cornouiller sanguin, qui se pare en mai, attention charmante dans tant de rudesse! de fleurs blanches assidûment visitées par de petites cétoines noires et blanches.

Durant ces jours apparaissent des papillons, qui ont passé l'hiver en quelque trou et lancent la mode des couleurs nouvelles; les oiseaux migrateurs renouent connaissance avec les sédentaires; le Rossignol, la Huppe, le Coucou, l'Hirondelle, la Tourterelle, narrent leurs traversées aux prisonniers tout pantois d'admiration. Mais ce sont là choses visibles, choses banales, à la portée du passant. Il est, de ce grand réveil, une face plus cachée, secrète, et qui ressemble à la course de l'influx nerveux. La Vie, telle que nous nous la représentons par les images captées avec nos sens, n'est qu'une infime manifestation du dynamisme effréné qui entraîne à chaque instant, nuit et jour, sans arrêt, le vortex du monde organisé. Vie latente des racines, des canaux, vie médullaire et cellulaire, d'influences telluriques et solaires; bouillonnement de la chaudière qui s'apprête à faire éclater ses parois. Voilà ce qui *virginise* une forêt pour l'initié qui cherche à en pénétrer les arcanes.

Et le printemps s'épanouit dans la grande explosion de mai et de juin, le Végétal redevenant roi, retrouvant la même vigueur qu'aux premiers âges, où il envahit la Terre, quand chaque espèce avait une volonté, une personnalité pareille à celle qu'eut l'Homme plus tard — l'Homme, ce carabinier d'Offenbach, arrivé quand tout fut fini. Bien avant lui, la Plante sut combiner et agir. N'est-ce pas miracle que cette alchimie des sèves où nous puisons nos poisons et nos remèdes, la Belladone et la Digitale qui ne se trompent jamais dans leur distillation, ni la Vanille dans son arome, ni la Rose dans son parfum?

De cette vie latente préludant à l'orgie de l'été les insectes sont, dans le règne animal, les acteurs de premier plan par leur nombre et leur petitesse. Mon bois en fourmille, qui accomplissent d'abord leur tâche en secret, tels les Cynips, ces mouches minuscules dont la tarière pique les feuilles nouvelles ou les fleurs des chênes pour y insérer des œufs; et alors naît et grossit, comme sur l'Huître, une perle irisée qui deviendra ce qu'on appelle une galle, et dans chacune de ces perles mon scalpel déniche la génération future, en larves blanches, presque imperceptibles. Vie latente qui n'attend, comme le noyau de l'atome, que l'occasion d'éclater!

Maintenant les jours ont coulé, l'espoir du printemps, le printemps même sont passés de l'autre côté du Temps, et nous voici au seuil triomphal de l'Eté. C'est l'apothéose, mais immobile désormais, semblable à ces allégories figées en poses hiératiques qui couronnaient de leurs maillots roses les féeries d'autrefois. Il ne se passera plus rien avant l'automne, plus rien d'attirant pour le naturaliste, plus rien que des meules de blé, des couplets littéraires sur « Midi, roi des étés », de la bière bue par Verlaine et Rimbaud dans des estaminets belges.

Mais si je me trompais? Peut-être y a-t-il aussi sous les fanfares d'or et de pourpre de l'Eté des Kilimandjaros en puissance! Cher Dr Gromier, je vous rends grâce de savoir catalyser en nous

tant d'idées en sommeil; en ces temps de géhenne terrestre et de « mains sales », elles nous apportent au moins un peu d'air pur et de santé!

Marcel Roland.

•

Le ver luisant, lumière vivante, par *Maurice Déribéré* (Cahiers Prisma de la Jeunesse, 7, rue Scribe, Paris). — M. Déribéré a consacré au classique lampyre de nos soirées d'été une charmante brochure d'un texte serré, enrichi de nombreuses illustrations, et où les amis de la Nature trouveront la matière d'un gros volume. Le sujet est traité avec une précision toute scientifique qui n'exclut pas l'agrément. L'auteur, ingénieur spécialisé dans les questions de physique, a apporté au problème de la luminescence une contribution particulièrement intéressante, qui mérite d'être signalée. — M. R.

La guerre aux insectes. par *Agnan Esme* (Collection *Problèmes*, éditions Elzévir, 73 *bis*, quai d'Orsay, Paris). — Voici une petite encyclopédie présentée sous un format réduit, mais qui condense en peu de pages la matière d'ouvrages plus importants. L'étude de M. Esme résume les dernières trouvailles de la chimie contre nos ennemis de toujours. Simples palliatifs évidemment : l'homme ne détruira jamais l'insecte, pas plus que l'insecte ne détruira l'homme. C'est ainsi, comme l'observe judicieusement l'auteur, qu'aucune arme vraiment efficace n'a été imaginée contre les œufs. C'est là une forme secrète de multiplication qui échappera toujours plus ou moins à la destruction. Il s'agit simplement pour nous, humains, de ne point nous laisser distancer, et nous avons déjà bien du mal à y parvenir! — M. R.

Mes chiens et moi, par *Paul Gazagne* (Albin Michel, éditeur, Paris). — M. Paul Gazagne, que nous connaissions déjà sous le nom de P.-J. Dublin, pour une étude parue dans le *Mercure* sur l'Arétin, nous expose aujourd'hui sa position vis-à-vis de la gent canine. Je n'ai jamais eu grand goût pour le Chien; c'est sans doute que je le connais mal, car je ne puis croire, voyant autour de moi sévir autant d'amateurs de chiens que de fumeurs, que le fait de ne pas aimer les chiens et de ne pas fumer soit tout de même un vice! Enfin je confesse que le quadrupède en question m'a toujours paru quelque peu bruyant, gênant dans les manifestations mêmes de son affection, et de mauvaise odeur quand il est mouillé. Il rachète, j'en conviens, ces légers défauts par de hautes vertus dont l'*Intelligence des animaux* nous donne de larges aperçus, mais que je n'ai jamais eu l'occasion de contrôler. Et puis il me semble qu'il n'y a plus rien à découvrir dans ce psychisme modelé sur celui de l'homme — comme celui de l'homme s'est d'ailleurs modelé sur celui du Chien. Le chien de l'aveugle du pont des Arts est un phénomène général : nous nous sommes asservis à cet être poilu, en même temps que par sa propre humiliation il nous confère une forte idée de notre valeur morale. On arrive à aimer ce qu'on domine! J'imagine que le Chien en dit autant. C'est peut-être simplement un malin, qui a trouvé le bon truc pour avoir la paix en ce monde!

J'écris là, je le sais, des choses qui ne feraient pas hurler seulement les chiens, mais dont M. Gazagne n'aura pas le droit de se contrister, quand je lui aurai dit que j'ai lu son livre avec beaucoup d'intérêt, honteux d'ignorer tant de vérités émouvantes. La chienne Zerbinette me paraît un précieux sujet de laboratoire de psychologie comparée. M. Gazagne nous confie à son sujet des remarques fort pertinentes, et qui ne sont pas toujours en faveur de son maître, l'Homme. Ce livre ravira les cynophiles, et j'engage aussi ceux qui ne le sont pas à le lire. Peut-être en seront-ils convertis. — M. R.

•

SOCIETES SAVANTES DE PROVINCE

LE DEUXIEME CENTENAIRE DE L'ACADEMIE DE ROUEN. — La date de la fondation des Sociétés d'érudition provinciale est habituellement assez variable, mais se situe durant deux périodes bien distinctes de notre histoire. Les unes, qui ont gardé la forme académique, furent créées sous l'ancien Régime. Elles ont été pour

la plupart établies pendant les règnes de Louis XIV ou de Louis XV, à l'imitation de l'Académie française, et alors que la vie intellectuelle et scientifique rencontrait encore, dans les capitales provinciales, des esprits distingués et des talents reconnus. Supprimées durant la Révolution française, qui refusa de les maintenir comme entachées de conservatisme, elles se reconstituèrent soit sous l'Empire, soit sous la Restauration, en reprenant leur caractère et leur structure, lesquels comportent — on le sait — la limitation du nombre de leurs membres, fixé par les statuts, des présentations aux sièges vacants, le maintien de certaines tradition ou règles, comme l'obligation du discours de réception imposé aux nouveaux récipiendaires, l'exclusion de tout élément féminin, etc...

A côté de ces académies de province, de nombreuses sociétés savantes virent le jour sous la monarchie de Juillet ou, au plus tard, le second Empire. Elles bénéficièrent de l'élan donné aux études historiques et archéologiques par les « Antiquaires », soucieux de mettre en valeur la beauté des monuments français, l'intérêt d'un Moyen Age tenu trop longtemps pour une période de barbarie. Ces dernières sociétés, débarrassées des contraintes imposées aux académies provinciales, se formèrent surtout dans des villes de moyenne importance : elles étaient accueillantes à toutes les bonnes volontés, se gardaient bien de la misogynie académique et se montraient moins formalistes que leurs aînées. Elles résistent d'ailleurs mieux que celles-ci aux difficultés de notre temps; en effet, les Académies, restreintes dans leur recrutement (et partant, dans leurs recettes), connaissent présentement de graves difficultés et ne parviennent à subsister qu'en acceptant aujourd'hui des membres correspondants, ou des membres associés, en nombre illimité, académiciens de rang moindre, mais d'utilité supérieure, puisque c'est leur présence qui permet à ces académies d'équilibrer leur maigre budget...

Gardons-nous bien d'établir des différences de valeur entre les sociétés à forme académique et les autres. Toutes se consacrent avec la même ardeur à leur tâche essentielle, protection et sauvegarde du patrimoine artistique de leur contrée, étude du passé sous toutes ses formes. Les hommes qui les animent ne sont mus que par des sentiments désintéressés et si quelque querelle de vanité ou de prestige éclate en leur sein, si quelque dispute archéologique met aux prises deux adversaires d'opinions contraires, ce ne sont que feux de paille et discordes bientôt apaisées : la courtoisie est de règle dans ces compagnies et les épées sont toujours mouchetées...

Ces réflexions nous étaient inspirées par la lecture du compte rendu des manifestations organisées, voici déjà trois ans, par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen pour célébrer le deuxième centenaire de sa fondation. Cette Académie

normande fut en effet créée en 1744 : les circonstances obligèrent son bureau à ajourner la cérémonie commémorative. Elle se déroula, dans une ville affreusement meurtrie, mais libérée, en 1945 seulement. Et le volume qui contient le récit de ces cérémonies vient d'être distribué. Il renferme en outre le « précis analytique des travaux de l'Académie de 1942 à 1944 », bonne vue d'ensemble d'une activité méritoire et indépendante poursuivie sans souci de l'occupant, durant les années tragiques.

Mais on s'arrêtera surtout au discours prononcé par M. Pierre Chirol, président de l'Académie, qui a brossé en termes excellents l'histoire de cette Société depuis ce jour de juin 1744 « où le roi Louis XV, tout glorieux des lauriers fraîchement cueillis à Ypres, signait à Lille les lettres patentes qui conféraient existence légale à l'Académie », et évoque, chemin faisant, les silhouettes, doctes ou pittoresques, des personnages qui l'illustrèrent.

Au vrai, il y avait eu des projets de fondation d'une Académie des Belles-Lettres à Rouen, bien avant 1744. A l'imitation de Toulouse, de Bordeaux ou d'Angers, les Normands, dès le début du XVIII[e] siècle, avaient songé à organiser des jeux floraux, à encourager la littérature et l'histoire. Mais il fallait un promoteur. Ce fut un jeune conseiller au Parlement de Rouen, bientôt las de la chicane qui répondait au nom admirable de Cideville (exactement Le Cormier de Cideville) qui prit l'initiative, accomplit les démarches et finit par aboutir. Sa réputation n'aurait jamais dépassé les bornes de sa province, s'il n'avait eu pour condisciple et ami à Paris le jeune et pétillant Arouet lui-même, qui lui garda longtemps une amitié fidèle, échangea avec lui de nombreuses épîtres, introduisit son nom dans quelques pièces fugitives :

Renonce plutôt à Newton,
A Sophocle, aux vers de Virgile,
. . . .
Mais sois fidèle à Cideville.

Voltaire encouragea fort Cideville en son dessein. Pourtant, il ne fit jamais partie de l'Académie de Rouen. L'auteur de *Candide* n'aimait pas les académies de province. Il a fustigé l'une d'elles (est-ce Angers, est-ce Châlons...?) d'un mot cruel. Il leur préférait l'Académie de Berlin.

Cideville compte une autre amitié illustre, celle de Fontenelle. Ce neveu de Corneille était bien qualifié pour patronner l'institution naissante. Avec de tels parrains et la haute protection des princes de l'Eglise ou du sang (les ducs d'Harcourt et de Luxembourg), l'Académie de Rouen connut bientôt heureuse renommée. Elle compta en son sein des savants, des lettrés, quelques magistrats, quelques médecins. Mais elle eut aussi l'heureuse idée de faire appel, comme membres correspondants, à des célébrités plus notoires. Ainsi trouve-t-on sur les listes Chardin et Moreau le Jeune, Pigalle et Parmentier, Crébillon, Marmontel et Necker lui-

même, sans oublier une charmante poétesse (car la misogynie académique ne s'étend pas aux associés), Mme Duboccage, gracieuse figure de la fin du XVIIIe siècle, dont l'œuvre aimable mérite de survivre.

Développant, cultivant amoureusement un jardin botanique (c'était de mode...), poursuivant avec distinction ses activités intellectuelles, l'Académie gardait quiétude et prospérité, quand éclata la Révolution.

Elle eut alors une chance, — involontaire, sans doute. Parmi les lauréats des différents concours qu'elle organisait se trouvait un jeune médecin des Gardes du Corps de Mgr le duc d'Artois. Ce jeune médecin, alors fort inconnu, s'appelait Marat...

D'avoir ainsi couronné le futur Ami du Peuple valut à l'Académie de Rouen de ne pas partager immédiatement le sort funeste que connurent les Compagnies similaires. Elle put continuer à fonctionner, sans bruit, grâce à la condescendance de Marat. Elle chercha d'ailleurs à s'adapter, sans rien renier de son passé, aux temps nouveaux.

Mais le décret du 8 août 1793 était impératif. Il prescrivait la dissolution des « ci-devant » Académies. Celle de Rouen se sépara. Ses biens furent confisqués.

Dès 1803, sous l'impulsion du préfet Beugnot, ses anciens membres furent invités à se regrouper. Un an plus tard, une séance solennelle organisée à l'Hôtel de Ville sous la présidence de M. de Fontenay, maire, marqua la reprise solennelle de ses travaux.

Et la vie continua; les cinquante académiciens poursuivirent avec zèle et empressement leurs tâches, répartis dans les trois sections énumérées sur le sceau même de l'Académie : sciences, lettres et arts. Cette vie ne fut guère troublée au XIXe siècle que par une polémique fort vive engagée contre elle par deux écrivains rouennais écartés du cénacle. Ils se vengeaient en accablant de traits (qu'ils voulaient satiriques) l'honorable institution. Les Académiciens ripostèrent avec élégance en élisant un des railleurs. Et l'Académie de Rouen trouva désormais en lui le plus ardent des défenseurs. Les Académiciens de province n'ont pas plus de rancune que leurs confrères parisiens...

Un autre Normand malmena l'Académie de Rouen; ce fut Flaubert. Il avait rageusement dénoncé les médiocres versifications de l'académicien Decorde. On lui pardonna ces propos et, en 1930, les successeurs de ce pauvre Decorde s'associèrent volontiers aux fêtes du Cinquantenaire.

Tout cela, c'est de la petite histoire, ravivée avec autant d'agrément que d'érudition par M. Pierre Chirol. Nous retiendrons surtout les noms des archéologues éminents, des historiens de qualité qui ont, depuis un siècle, honoré la docte société normande :

Charles de Beaurepaire, le chanoine Vacandard, le commandant Quenedey, dont les remarquables travaux ont porté très loin la gloire de l'Académie de Rouen.

Jacques Levron.

Fouilles et trouvailles à Autun. — La Société Eduenne a un passé moins ancien que l'Académie des Belles-Lettres de Rouen, puisqu'elle ne date que de 1836. Mais elle peut se flatter d'occuper un rang fort honorable parmi les Sociétés savantes de France. Au vrai, les sujets d'études ne manquent pas à ses membres. Et si ceux-ci s'intéressent aussi bien aux institutions de l'Ancien Régime qu'aux beaux-arts, il n'est pas surprenant de constater qu'ils se consacrent plus spécialement à l'archéologie gallo-romaine. *Bibracte* la gauloise, puis *Augustodunum* ne fut-elle pas une des villes les plus antiques de notre pays?

Dans le dernier fascicule, substantiel et varié, des *Mémoires* de cette Société, l'on retiendra donc surtout une courte notice de M. Jean Menand sur une particularité remarquable de l'enceinte romaine d'Autun. Car, à la différence des autres cités gallo-romaines, *Augustodunum* eut le privilège de posséder des remparts dès le Ier siècle de notre ère, alors que les autres villes ne reçurent de fortifications guère avant la fin du IIIe siècle, au moment où les Barbares commençaient à déferler sur la Gaule.

« Le tracé des murailles d'Autun, l'appareil de leur construction, la forme et le nombre des tours et des portes nous sont bien connus », écrit M. Jean Menand. Mais l'on n'avait peut-être pas assez observé la présence, du côté de l'Est, d'un angle rentrant, disposition surprenante et malaisée à expliquer. M. Menand suppose que les constructeurs voulurent créer à cet endroit une sorte de poterne par laquelle on pouvait descendre jusqu'à la base des murailles sans attirer le regard des assaillants, grâce aux deux murs qui surplombaient, ce qui rendait la défense de ce point particulièrement aisée. Par là pouvaient entrer ou sortir soldats et émissaires. L'hypothèse est ingénieuse et mérite d'être retenue. Il serait intéressant de savoir si d'autres remparts de cités présentent une disposition analogue.

Dans le même fascicule, M. Albert Colombet présente un certain nombre de têtes sculptées gallo-romaines qui sont conservées au musée lapidaire d'Autun. Elles avaient échappé aux investigations d'Espérandieu et seront prochainement signalées dans le supplément du *Recueil des Bas-Reliefs de la Gaule romaine*. Certaines de ces effigies sont assez grossières. D'autres, principalement des têtes de femmes, sont au contraire harmonieuses et finement traitées. Il semble bien que, dans la plupart des cas, il s'agisse de figuration de la déesse Tutela. Elles sont caractérisées par une curieuse chevelure en forme de tours.

M. Colombet pense que ces têtes représentent des images personnifiées des villes ou des bourgades. On en connait près d'une dizaine en Bourgogne. Celle d'Autun, que l'auteur décrit, serait donc pareillement une personnification de la ville d'*Augustodunum*.

Chateaubriand en Angleterre. — Si les érudits d'Autun s'attachent au passé gallo-romain de leur ville, les Bretons restent fidèles à Chateaubriand et s'intéressent plus vivement que jamais à l'illustre Malouin en cette année du centenaire de sa mort. Les Mémoires de la *Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, vaste association d'érudits et de lettrés qui étend son action sur les cinq départements de la péninsule armoricaine, ne publie pas moins de deux études sur l'auteur de *René* en son dernier volume.

La première est consacrée au voyage de Chateaubriand en Amérique. La seconde présente des lettres inédites de l'écrivain, au temps de son émigration en Angleterre pendant la Révolution.

L'histoire des émigrés est maintenant bien connue. L'on sait qu'ils n'étaient pas fort heureux au sein de la « perfide Albion ». Le gouvernement de Sa Majesté leur allouait généreusement un shelling par jour. Pour distribuer ces maigres subsides, venir en aide par des contributions volontaires aux moins fortunés, un comité s'était constitué à Londres que présidait le comte de Plouer dont la mère avait été la marraine de Chateaubriand.

Celui-ci avait dû s'exiler à Suffolk pour enseigner le français dans une école de jeunes garçons. Ce métier lui faisait horreur :

« On regardera comme le plus grand des maux, écrira-t-il dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, de passer ses jours à faire répéter des mots aux stupides enfants de son voisin. » Malade, amer, presque désespéré, Chateaubriand refusait d'accepter les secours qu'on lui offrait. Du moins s'en targuera-t-il plus tard. Mais l'affirmation — on l'a prouvé — n'est pas tout à fait exacte. Et la lettre que publient MM. Bourde de la Rogerie et Magon de la Villehuchet apporte une preuve nouvelle de cet... oubli. Chateaubriand commence par refuser tout secours, puis indique à son correspondant le moyen le plus sûr de lui faire parvenir ceux qu'il a obtenus pour lui. Le chevalier n'en était pas à une contradiction près...

Il devait retrouver plus tard son bienfaiteur. En 1818, celui-ci lui adressa son fils, alors jeune officier. Chateaubriand répondit au comte de Plouer : « Je n'ai point oublié, Monsieur, l'ancienne liaison de nos familles. Il me souvient toujours que Madame Votre Mère était ma marraine... Au reste, ce n'est point moi qui fais honneur à la Bretagne, c'est la Bretagne qui me fait honneur... »

Mais à leurs premiers rapports, en 1794, il se garde bien de faire allusion. Le vicomte avait oublié les bienfaits accordés au chevalier... J.-L.

DANS LA PRESSE

HEBDOMADAIRES

Propos de T. S. Eliot, interviewé par Claudine Chonez (*Une Semaine dans le Monde*, 1er mai) :

« J'étais un peu lié avec Joyce et je l'aimais beaucoup : il m'a très certainement influencé. Le langage, voyez-vous, c'est pour un poète le problème capital. J'ai partagé avec Joyce (comme aussi avec Valéry) le goût de l'étymologie et celui de la vie des mots — de la sémantique. J'ai beaucoup de sympathie en général pour l'esprit irlandais. Et puis Joyce était fondamentalement catholique; personne n'a eu plus que lui le sens du péché. (...)

« Il est vrai que je juxtapose volontiers un langage tarabiscoté (*Eliot, même en français, peut dédaigner le mot banal*) et un langage populaire. C'est que, si élevé que soit le sujet, je crois que la poésie doit toujours baigner dans le milieu et dans le temps présents. C'est une affaire, après tout, de voix, d'oreille; elle doit rester proche de la conversation en étant capable aussi de planer. C'est ce que m'ont enseigné, mais séparément, deux de mes maîtres : d'un côté Laforgue, de l'autre Mallarmé.

« En tout cas, sous peine d'être mauvais poète, il ne faut jamais parler le langage de son père — mieux vaudrait alors celui du bisaïeul ! »

La mésaventure du R. P. Bruckberger. Le pétulant Dominicain vient d'être « retiré du monde », dit *La Bataille* (19 mai), par l'autorité ecclésiastique, « de ce monde d'après-libération où le bon père était bien l'un des seuls à ne pas s'ennuyer » :

« On le voyait, dans sa robe blanche, filer à travers Paris, à califourchon sur une motocyclette. Il chevauchait aussi certain *Cheval de Troie*, une revue fort éclectique, et l'on a pu se demander si, en littérature aussi, ce dominicain « à la page » n'avait pas fait vœu de pauvreté. Mais c'était un authentique et intrépide combattant. Ancien soldat de groupe franc, il avait été aumônier général des F. F. I. Etait-ce inadaptation de héros? Après la libération, de l'Eglise militante, il avait fait pour sa part une Eglise aventureuse. Il fréquentait chez Gallimard, mais est-ce un péché? Il promenait sa silhouette de robuste Auvergnat dans les festivités et les chapelles littéraires, lançant la fumée bleue de sa bouffarde au nez des vedettes ou des starletts habituées du café de Flore. Somme toute, il avait transposé, parmi les artistes et les intellectuels, sa méthode appliquée dans les rouges et sombres banlieues par les admirables prêtres-ouvriers. »

La France et l'Islam. — Marc Blancpain, étudiant *La renaissance de l'Islam* (*Une Semaine dans le Monde*, 22 mai), définit ce que, selon lui, devrait être désormais la politique française :

« On pensait généralement autrefois qu'il n'était pas nécessaire que la France eût une politique musulmane. Il lui suffisait, estimait-on, d'avoir en Tunisie une politique tunisienne, au Maroc une politique marocaine, etc. C'était oublier avec légèreté l'ampleur de nos intérêts

dans les pays musulmans du Proche-Orient; c'était aussi considérer comme peu dignes encore d'attention les progrès de l'Islam dans notre Afrique noire.

« Ce temps n'est plus. La politique de la France à l'endroit de tel ou tel peuple de l'Islam engage la France devant tout l'Islam; et par conséquent augmente ou affaiblit notre crédit sur un monde de deux cent quatre-vingts millions de personnes. Cette politique, il faut donc la rechercher et la définir dans son ensemble pour la mesurer avec exactitude dans ses applications locales.

« Cette politique doit être avant tout une politique intellectuelle, car, malgré le fracas des armes et l'éclat des disputes politiques, le monde musulman est d'abord en proie à une immense révolution spirituelle qui conditionne les révolutions politiques, sociales et techniques. Nous vivons, je le répète, le seizième siècle de l'Islam. La France professeur de civilisation, la France qui a présenté aux musulmans non seulement ses armées, mais ses savants, ses médecins, ses ingénieurs et ses philosophes, peut et doit suivre d'un regard attentif cette révolution qu'elle a contribué à faire naître. Elle ne peut ni ne doit s'y opposer. Elle ne peut ni ne doit chercher à l'endiguer. Mais elle peut la guider, et elle se doit de la guider. »

Pré-Giraudoux. — Sous la même date du 29 mai, le « Figaro littéraire » et la « Gazette des Lettres » apportent du nouveau sur le Giraudoux d'avant Giraudoux. Dans le premier, M. Jean-Marc Aucrey publie des textes de l'écolier du lycée de Châteauroux (Giraudoux y entra en 1893, à onze ans); dans la seconde, M. Louis Fournier présente et reproduit quelques-uns des contes que Giraudoux, sous les pseudonymes de J.-E. Manière et de Jean Cordelier, publia au « Matin » en 1908. L'année suivante allaient paraître les *Provinciales*.

« Qu'est-ce qu'un homme ? » — Vercors, partant pour l'Allemagne, donne aux « Lettres françaises » (27 mai) la substance des conférences qu'il y prononcera :

« Il est plus facile de se soumettre à une obéissance irréfléchie que de choisir sans elle, que de découvrir en soi-même quels sont les rangs où se battre. Je ne vous offre pas la voie tranquille de la soumission, que le sacrifice même de la vie ne fait que déguiser en sentier ardu, car il n'est difficile de mourir pour un maître, surtout si ce maître est la patrie. Je vous offre au contraire le chemin rocailleux où la vérité et la grandeur se cachent sous les pierres, où l'on tombera dix fois sur les genoux avant de les avoir trouvées. Plutôt que de mourir pour la patrie, il est bien plus difficile de vivre *contre* elle quand celle-ci par malheur s'engage dans un défilé abject, quand elle prend contre les autres hommes le parti des fauves. Vous attendiez de moi, je crois, que je dégage pour vous la grande leçon de la Résistance française : Eh bien, je vous l'ai donnée, il n'en est pas d'autre. »

REVUES

LA BOUTEILLE A LA MER. Numéro trimestriel de **mai.** Précédant beaucoup de pages dévouées à une poésie modeste mais pure, des *Propos* de Paul Claudel sur la poésie, recueillis par René Michael.

Le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE LÉON DEUBEL, poursuivant son pieux effort, donne notamment, en **avril**, divers textes sur l'amitié active qui liait Deubel et Pergaud, ainsi qu'un relevé des principales études publiées sur Deubel de 1939 à 1947.

CAHIERS ANGEVINS. **Mai.** Numéro spécial sur *1848 et l'Anjou*. Remarqué notamment, de Jacques Levron, *Trois amis en 1848 : Sainte-Beuve, Victor Pavie, David d'Angers.*

LE CHEVAL DE TROIE. **N° 6** (non daté). *L'heure des Saints*, par Georges Bernanos. — Jules Roy : *Les Carnets de la vallée heureuse;* extraits, fort beaux, d'un journal tenu en juillet et août 44 à Elvington, base de la R. A. F.

CRITIQUE. **Mai.** Début d'une étude de Jean Paulhan sur *Benda, le Clerc malgré lui*, et suite de celle de G.-A. Astre sur *T. S. Eliot, poète spirituel*. — *Schoenberg et la Théorie de l'Harmonie*, par René Leibowitz. — Jean Piel : *Les prophéties de* l'économiste *Colin Clark à l'épreuve des faits.*

ÉCRITS DE PARIS. **Avril.** Cette revue, qui soutient ouvertement et robustement les intérêts de la droite politique et sociale, a une tenue brillante. Ses articles économiques, politiques, historiques même sont franchement orientés (on n'y donne pas dans les futilités de la littérature).

ESPRIT. **Avril.** Numéro spécial sur *Le Plan Marshall et l'avenir de la France.* Trois parties : les besoins de l'Europe, les possibilités des Etats-Unis, la France et l'Europe devant le plan. Deux aspects : une documentation, aussi sérieuse et objective qu'on pouvait l'attendre d'*Esprit;* et le jugement de la revue sur l'affaire, jugement pour le moins réservé. Un titre de P. Uri : *Du bon usage des maladies,* n'exprime pas mal le sens général de ce numéro.

LE GOELAND, de Paramé, dans son numéro de **janvier-février-mars,** donne une longue, vivante et précise étude de Théophile Briant sur René Martineau, mort au début de mars; on y trouvera en particulier un tableau fouillé de l'amitié Bloy-Martineau, et du dévouement, qui ne se démentit jamais, de Martineau à l'égard de Bloy vivant et mort.

IMPRUDENCE doit être vraiment une revue de jeunes : on le devine à ce titre si candidement imprudent. L'effort est sympathique, et c'est réellement ainsi qu'on devrait toujours commencer : les premiers échecs, si l'on échoue, ne sont jamais perdus. — Mais comment diable fait M. Jérôme Peignot pour imaginer un roman de Balzac « au coin de la rue de Seine et de la rue de Vaugirard » ?

LA NEF. **Mai.** A signaler, entre autres textes, une *Visite à Picasso* de Louis Parrot.

LA REVUE. **1er mai.** Le duc de Broglie (*de Lavoisier à lord Rutherford*) fait l'historique et le tableau de la nouvelle chimie et de la nouvelle physique, tandis qu'André Gavoty (*Le secret d'Atala*) annonce la découverte de dix cahiers inédits de souvenirs de Molé où l'on trouve le nom et le portrait de la vraie inspiratrice d'*Atala,* inconnue jusqu'à présent, la vicomtesse de Belloy. La suite de son étude paraît le **15 mai,** ainsi que le début de *Lettres à Claude Hochet* de Benjamin Constant, inédites, publiées par Jean Mistler.

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. **Mai.** Le grand spécialiste de la Troisième République, Maurice Reclus, donne en une douzaine de pages une étude qui apprendra beaucoup à beaucoup sur *Trente ans de politique coloniale française* (1879-1918) (trente ans qui approchent singulièrement de quarante...).

LA REVUE FRANÇAISE DE L'ÉLITE **(25 avril)** améliore singulièrement l'usage qu'elle fait des éléments luxueux dont elle dispose.

LA REVUE DE GÉOGRAPHIE HUMAINE ET D'ETHNOLOGIE. Gallimard publie sous la date de **janvier-mars** le n° 1 de cette importante revue trimestrielle. Directeurs : Pierre Deffontaines et André Leroi-Gourhan; secrétaire générale : Mariel Jean-Brunhes-Delamarre. Grand format (18×27 cm.), 128 pages bien imprimées et très illustrées. C'est une publication évidemment de première importance, et non pas seulement pour les spécialistes.

LA REVUE HOMMES ET MONDES. **Mai.** Saint-René Taillandier : *La dernière ambassade de Chateaubriand,* celle qui, en mai 1833, le conduisit à Prague auprès de Charles X pour porter les explications de la duchesse de Berry sur son aventure. — *U. S. A. 48 : retour d'Amérique,* début d'un reportage de Raymond Las Vergnas. — *Le boulevard tchécoslovaque,* par Marc Blancpain : tableau du pays tchèque et slovaque à la veille des événements de février . — *Un autre « homme de vérité » : Antoine Béchamp,* par M. Renault; étude à rapprocher de celle que Jean Rostand a donnée le 29 avril aux *Lettres françaises* sur le même biologiste et chimiste.

REVUE PALLADIENNE. **Mai-juin.** Un petit poème inédit de Musset, commenté par Jules Lefranc, ne laisse aucun doute sur la réalité des amours du poète avec la princesse Belgiojoso, — si c'est bien d'elle qu'il s'agit. — Début d'une franche étude de Jean Venettis sur *Renée Vivien et l'idéal païen.*

LES TEMPS MODERNES **(mars)** donnent le début de la pièce de Sartre, *Les Mains sales,* qui ouvre un sommaire de choix où, à des titres divers, on remarque particulièrement *Le langage et l'homme,* du linguiste R.-L. Wagner, et, sous la signature de Maurice Sachs, *Suite au « Sabbat »* (1940-1942).

REÇU : *L'Age nouveau, Les Amis de St-François, L'Armée française, Le Bulletin des Lettres* (Lyon), *Cheval blanc, Le Courrier* (Unesco), *Etudes, Europe, Larousse mensuel, Liaison* (Montréal), *Marsyas* (Aigues-Vives), *Paru, La Provence médicale* (Marseille), *La Révolution prolétarienne, La Revue musicale, Revue de Paris, Sélection du Livre français, Tramontane* (Perpignan), *La Vie intellectuelle.*

VARIETES

DE LA FOLIE CHEZ JULES VALLES. — Jules Vallès a été interné dans un asile d'aliénés, sa sœur également, et dans le même établissement. On a beaucoup écrit à ce sujet, spécialement des choses qui témoignent d'une méconnaissance profonde de la folie ou aliénation mentale. L'auteur de *Jacques Vingtras* (c'est pour nous une certitude) n'a jamais été un aliéné. Sa sœur, au contraire, incontestablement, a été frappée de folie.

●

Le cas de Jules Vallès est un exemple typique de séquestration arbitraire. Vallès était un anormal psychique, non pas un malade mental : les anomalies mentales ne sont pas des maladies mentales. L'aliéné type, avéré, mène à l'asile une vie si spéciale, si isolée, si étrangère au monde extérieur, si différente de l'existence ordinaire et moyenne, que nulle discussion ne peut s'établir sur un cas nettement caractérisé. L'anormal psychique, au contraire, a un état mental très voisin de l'homme normal : il s'intéresse aux mêmes choses que lui, il vit la même vie que lui, avec des bizarreries, des extravagances, des appétits formidables, des impulsions étonnantes, mais c'est le même homme, sauf l'absence de maîtrise de soi ou d'équilibre, du fait d'une hyperémotivité singulière. Quelques auteurs se plaisent à rapprocher le génie et la folie. Il n'y a là que fantaisie de philosophes et la philosophie n'est pas de la science : les philosophes, sauf Descartes, Newton et quelques autres, ne travaillent que sur des connaissances générales, livresques, non pas acquises par eux. La philosophie, en tant que critique des choses humaines, n'est sans doute qu'un art où l'abstraction et quelquefois le vide et le galimatias dominent. Le génie est si différent de la folie qu'il faut n'avoir aucune idée réelle, directe, personnelle, de la folie pour oser ce parallèle. Le génie est un fait intellectuel avec développement merveilleux du jugement, du raisonnement, de la mémoire. La sensibilité n'est peut-être pas chose secondaire à cause de la finesse qu'elle suscite, mais la sensibilité seule n'est jamais le génie. Chez l'homme de génie, la sensibilité, l'hyperémotivité exagérée donnent lieu aux anomalies du caractère et de l'activité. Le génie peut exister sans elles. Vallès ne fut pas un aliéné; il avait des anomalies de la sensibilité; il troubla l'ordre familial et social, mais cela s'explique bien autrement. Bel écrivain et généreux, il survit.

Jules Vallès avait des anomalies psychiques, surtout des anomalies émotionnelles ou mieux passionnelles, avec sans doute des alternatives d'excitation et de dépression. On ne saurait le considérer comme un périodique, c'est-à-dire comme un cyclo-

sthénique (asthénie et hypersthénie sans cause connue). Les alternatives d'excitation et de dépression (sthénos) étaient chez lui motivées. On ne saurait davantage en faire un cyclothymique (et la cyclothymie n'est pas la cyclosthénie) : les états émotionnels (*thumos*), chez lui, n'étaient nullement cycliques, mais en relation avec les événements observés ou subis.

●

La sœur de Jules Vallès fut une aliénée : la folie, chez elle, n'est point discutable. Après recherches, où il a fallu mettre quelque obstination pour des raisons qu'il serait vain d'exposer, voici les documents que nous avons recueillis :

Vallez (sic), *Louise, Julie, née au Puy, en 1837, célibataire; instruction* 3 (*cotée de* 0 *à* 3); *sans profession; début de la maladie, quelques mois; hérédité* (?), *frère; diagnostic, lypémanie; phénomènes principaux de la maladie, état de stupidité, hallucinations, rit seule, refus de nourriture intermittent, souvent malpropre, non travailleuse; entrée le* 1er *février* 1853, *sortie le* 28 *juillet* 1858, *non guérison; pensionnaire à deux francs par jour, puis indigente. Demande d'admission par le père, professeur au lycée.*

Certificat d'admission. — *Je, soussigné, Docteur en médecine, certifie que Mademoiselle Louise-Julie Vallez, âgée de* 17 *ans* (?), *fille de Monsieur Louis Vallez, professeur, et de Madame Pascal, Julie, est atteinte de manie, et qu'il est urgent qu'elle soit admise le plus promptement possible dans un établissement spécial. — Nantes, le* 1er *février* 1853. *Signé : Lequerré.*

Certificat de vingt-quatre heures du médecin de l'asile. — *Je, soussigné, certifie que la N*ée (?), *Vallez, Louise, Julie, de la commune de Nantes, admise le* 1er *février* 1853, *est affectée d'aliénation mentale caractérisée par des hallucinations des sens; elle entend des voix; elle voit des personnes qui l'insultent; elle veut fuir et par suite passer par les fenêtres, courir; elle refuse de manger. Cet état exige des soins spéciaux et la séquestration dans une maison d'aliénés. — Nantes, le* 8 *février* 1853. *Signé : Bouchet* [*à noter que certaines dates ne correspondent pas*].

Certificat dit de quinzaine. — *La dite Demoiselle Vallez, Julie, est affectée d'aliénation mentale caractérisée par des hallucinations des sens qui lui font entendre des voix insultantes et par suite la livrent à des accès de terreur et de désordre. Cet état exige des soins spéciaux et la séquestration dans une maison d'aliénés. — Nantes, le* 22 *février* 1853. *Signé : Bouchet.*

Rapport semestriel. — *Etat physique bon. Etat mental : hallucinations des sens. Entend des voix insultantes; accès de terreur et de désordre. Monomanie dangereuse. — Juillet* 1853.

Rapport semestriel. — *Etat physique bon. Etat mental : hallucinations des sens. Entend des voix insultantes. Accès de terreur, de désordre. Monomanie dangereuse. — Janvier* 1854.

Rapport semestriel. — *Etat physique bon. Prend de l'obésité.*

Etat mental : hallucinations. Elle entend des voix menaçantes; moments de terreur, désordre. Torpeur physique et morale. Lypémanie. Peut être maintenue. — Juin 1854.

Janvier 1855. *Affaiblissement de l'intelligence : déchire ses vêtements. Mutisme absolu. Salit ses vêtements. Désordre général.*

Avril. Refus de nourriture. (On est) obligé de la faire manger au moyen de la sonde. Etat de stupidité.

Mai. Mange moins difficilement depuis une quinzaine de jours.

Janvier 1856. *Mange passablement, mais jamais seule. A maintenir.*

Janvier 1857. *Stupidité. Hallucinations. Refus de nourriture.*

Année 1858. *Stupidité. Tranquille. Sortie le* 20 *juillet* 1858. *Renvoyée non guérie dans son département de la Haute-Savoie.* [*Elle n'a pas été internée à l'asile des aliénés de Montredon, Haute-Loire : renseignement fourni par le Docteur A... C..., médecin-chef : elle aurait donc été reprise par sa famille qui lui donna les derniers soins.*]

Lypémanie (expression d'Esquirol pour remplacer le mot *mélancolie*), monomanie (autre mot d'Esquirol), manie, stupidité, affaiblissement de l'intelligence, tels sont les mots qui caractérisent l'état mental de la malade. Aujourd'hui, sans nul doute, la très grande majorité des neuro-psychiatres, en présence de ce cas, diraient démence précoce, peut-être démence paranoïde. Pour nous, nous préférons l'expression délire atypique à évolution chronique, lequel est le délire des déséquilibrés ou dégénérés de Magnan.

L'internement dans un asile d'aliénés était ici rationnel et il s'imposait. Pourquoi chez Jules Vallès ne s'imposait-il pas? Parce qu'il s'agit de simples anomalies psychiques. Il arrive qu'aujourd'hui encore on interne des anormaux psychiques, mais c'est une erreur. La famille, le médecin même espèrent un redressement. Vanité pure et pratique sociale désastreuse : une sanction, dans de tels cas, est nécessaire, non pas un traitement à proprement parler. On fera remarquer enfin que le délire atypique de la sœur de Vallès trouve son explication dans les anomalies psychiques du littérateur.

Dr R. Benon.

« REPRESENTANT SAVATIER-LAROCHE, VOUS AVEZ LA PAROLE. ». — Le 4 janvier 1869, de son piédestal de Guernesey « là-bas, dans l'île », le Père Hugo, environné de nuées, lançait un de ses fulgurants messages qui allaient au loin frapper les imaginations : « L'heure est venue de raconter l'histoire... Représentant Savatier-Laroche, vous avez la parole. » Flatteuse sommation qui ne pouvait manquer de stimuler la frénésie littéraire d'un orateur républicain, que le Second Empire avait réduit au silence.

Le livre fut écrit et s'il n'est pas devenu « un des bréviaires de la démocratie », comme le promettait Victor Hugo, il suffit du moins à préserver la mémoire de Savatier-Laroche, que le *Mercure de France* évoquait récemment, à l'occasion du centenaire de la Seconde République (*M. de F.*, février 1948, p. 281).

Avocat au barreau d'Auxerre, Savatier-Laroche représenta le département de l'Yonne à l'Assemblée Législative de 1849, où il siège sur les bancs de l'opposition montagnarde. L'histoire de sa candidature abonde en épisodes curieux, qui portent bien la marque d'une époque restée fameuse par sa grandiloquence et ses facultés d'attendrissement. Pour attiser l'enthousiasme civique, lors de « la grande bataille électorale du 13 mai 1849 », le poète Eude-Dugaillon avait, en l'honneur de Savatier-Laroche, rimé, sur l'air de *La Parisienne*, vingt-six couplets fougueux, dont voici le début, extrait des *Montagnardes* (Paris, Ballard, éditeur, 1850, p. 262 et suiv.) :

Le tambour bat, la cloche sonne,
Demain nous serons triomphants :
Marchons au rendez-vous que donne
La République à ses enfants.

Refrain

Des travailleurs de la campagne,
O Liberté, sois la compagne!
En avant! votons! contre les Bourbons,
En dépit des blancs, des curés, des barons,
Votons pour la Montagne!

Au témoignage de son auteur, le *Chant des Campagnards*, « sorte de ballade ou de mélopée politique, chantée par les électeurs des communes en allant voter au canton », permit d'entraîner les masses vers un scrutin d'où le nom de Savatier-Laroche devait sortir le premier, à une énorme majorité. Après les élections, lorsque le nouveau député quitta Auxerre pour occuper son siège à l'Assemblée, il fut escorté sur la route de Paris par plusieurs centaines d'admirateurs. Dominant sa bonne ville des hauteurs de la côte Saint-Siméon, Savatier-Laroche lança alors des adieux si pathétiques que « les larmes humectaient la paupière de ces hommes en blouse ». Ainsi parle *l'Union*, feuille républicaine fondée par Eude-Dugaillon.

Le retour fut moins triomphal. Selon l'usage des parlementaires déchus, Savatier-Laroche, privé de son mandat législatif, se félicite de retrouver enfin dans l'obscurité de sa retraite provinciale un bonheur qu'il n'avait sacrifié que par dévouement à la cause publique. « La vie de famille, paisible et studieuse, avait toujours été le but de mes aspirations; le Deux-Décembre me donnait des loisirs qui allaient à mes goûts » (*Profils Parlementaires*, p. 218). Désormais Savatier-Laroche, en dehors des consultations juridiques, se consacre à la littérature.

Littérature qui, certes, ne risque point de troubler l'ordre public et d'inquiéter les pouvoirs établis. Car, prenant son envol loin des

hauteurs fatidiques de la côte Saint-Siméon où s'inscrivit la gloire éphémère du citoyen, l'esprit de Savatier-Laroche vogue dans l'infini et se mesure avec l'éternité. C'est que philosopher reste la grande tentation des ambitieux désabusés, surtout s'ils sont des valétudinaires, comme Savatier-Laroche qui est atteint d'une affection de la moelle épinière et ne quitte guère son fauteuil de malade. Chaque été, le voici donc qui repose sous les vieux tilleuls de son jardin, levant les yeux au ciel et méditant sur le mystère des âmes. « J'entretenais un jour Victor Hugo de ces difficiles problèmes, dont la solution ne nous appartiendra jamais; je lui disais toutes mes pensées, toutes mes réflexions et tous mes doutes : — Et moi aussi, dit-il, je crois à l'élévation graduelle des âmes et à leurs migrations successives; j'ai sur ces matières un beau livre à faire. — Et des éclairs de génie jaillirent sur ces abstractions, qui retombèrent bientôt pour moi dans leur redoutable obscurité » (*Affirmations et Doutes*, p. 43). Rêvant aux fins dernières de l'humanité, Savatier-Laroche s'épuise en éloquentes variations sur le néant des ambitions terrestres. Ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de reproduire dans son premier livre, *Affirmations et Doutes* (Chamerot, éd., Paris, 1855), le texte intégral d'un inoffensif discours sur l'abolition de la peine de mort, qu'il prononça à la tribune de l'Assemblée Législative, le 8 décembre 1849; il n'oublie même point les rituelles interruptions : « Très bien! Très bien! Approbation à gauche », écho suprême des divertissements d'un autre âge.

Le premier ouvrage de Savatier-Laroche avait le malheur d'arriver un peu tard, après trois siècles de spéculations morales et métaphysiques. Pour l'apprécier, il faudrait le lire dans le français archaïque du XVI[e] siècle. De même, on commenterait avec une piété attendrie son livre de *Fables et Contes* (Auxerre, Gallot, éd., 1859), s'il était signé par un contemporain de Gilles Corrozet. A ce moment, en effet, la sagesse du solitaire se fait de plus en plus dogmatique, au point qu'il rime tout un gros volume d'apologues. Inquiétante lubie, qu'on aurait peine à comprendre, si l'on ignorait la tradition locale, qui dédaigne les modes littéraires de Paris et perpétue au XIX[e] siècle la race des fabulistes en Basse-Bourgogne.

Savatier-Laroche, qui ne se lasse jamais de moraliser, déverse encore à pleine hotte ses réflexions sentencieuses dans les chapitres d'*Une Semaine* (Auxerre, Gallot, éd., 1865). Par une plaisante rencontre, il y note précisément que « le sage ne prodigue rien, pas même ses conseils » (p. 188). Judicieux aphorisme, dont il aurait bien dû s'inspirer. Car, délesté des surcharges inopportunes, l'ouvrage qui tient du roman et du journal intime aurait pu marcher allégrement vers la postérité. On le lit sans ennui, parfois même avec un franc amusement, lorsqu'on voit, par exemple, l'austère Savatier-Laroche épier dans les allées de son jardin le ver

de terre à « l'heure de ses amours », puis en toute innocence chatouiller avec un brin d'herbe « ce long corps voluptueusement allongé, humide et tiède » (p. 16). Aussi quand la police impériale, lors du procès des Treize, vint surprendre Savatier-Laroche au milieu de ses intéressants exercices, elle comprit vite que l'activité de l'ancien Montagnard n'avait rien de redoutable. Le docte traité *De la Ponctuation* (Auxerre, Gallot, éd., 1867) ne risquait pas davantage de compromettre la sûreté de l'Etat.

Cependant, avec l'Empire libéral, Savatier-Laroche s'enhardit un peu. Dans le journal l'*Yonne*, il consacre d'abord quelques articles aux orateurs illustres de la Seconde République. Puis, encouragé par V. Hugo, il se décide enfin à publier le volume attendu : *Quelques Profils Parlementaires. Assemblée nationale législative de 1849* (Auxerre, Perriquet, éd., 1870). Sans égaler le fameux *Livre des orateurs*, du vicomte de Cormenin, l'ouvrage est encore de ceux que l'on consulte avec profit; car il donne les impressions d'un témoin impartial, dont la mémoire est sûre. Ainsi Savatier-Laroche enregistre avec netteté la « voix grêle et presque criarde » de M. Thiers (p. 6), la « voix grasseyante, un peu dédaigneuse, souvent attendrie » du comte de Montalembert (p. 38). Il trace des portraits d'un puissant raccourci, comme celui de Pierre Leroux, « court et gros, avec une tête énorme, et une chevelure plus énorme que sa tête » (p. 57). Dans les pages de l'ancien représentant de l'Yonne, on voit revivre le farouche Lamennais, isolé au faîte de la Montagne, fixant sur l'Assemblée des yeux passionnés, « dont la clarté aiguë donnait une sorte de frisson » (p. 79). Il apparaît avec sa garde-robe misérable de curé défroqué, redingote verdâtre, pantalon trop court, bas bleus, gros souliers à boucles. Et surmontant la silhouette étriquée, « un feutre de haute forme, écrasant, et dont les nuances changeantes attestaient les services » (p. 78). Ce loyal serviteur connut au cours de sa longue existence mainte épreuve, dont la chronique garde la mémoire. Béranger l'aplatit par mégarde en s'asseyant dessus, un jour qu'au logis du chansonnier Lamennais dissertait trop longuement sur les cosmogonies de l'Inde. Mais l'ami de Lisette, « tout en se mourant de rire comme un véritable écolier », glisse le chapeau derrière son dos, en bourre l'intérieur de coups de poing et le redresse, sans que Lamennais ait rien soupçonné du drame domestique. « Le lendemain, Béranger va le voir. — Comment êtes-vous arrivé, Lamennais? — Oh! mon bon ami, par un temps affreux. Il a plu beaucoup, et mon chapeau est tout déformé. » Savinien Lapointe, qui assiste à la scène chez le chansonnier et la décrit dans ses *Mémoires sur Béranger* (Paris, Havard, édit., 1857, p. 218-221), assure que le secret fut bien gardé; car Lamennais n'aurait point pardonné l'outrage infligé à son vieux compagnon de misère.

Savatier-Laroche, voisin de banc de Lamartine, a noté plusieurs

des propos familiers que le poète lui glisse à mi-voix au cours des incidents de séance. Une confidence intime mérite d'être retenue : « Je n'ai pas la fibre molle, me disait-il un jour, et mes yeux se mouillent rarement » (p. 107). Savatier-Laroche, qui a bien saisi l'importance d'un tel aveu, le justifie en distinguant avec soin la personnalité littéraire de l'écrivain et le caractère authentique de l'homme. Soulignant lui-même le mot essentiel, il affirme, en pleine connaissance de cause, que Lamartine « n'est point *élégiaque*, tant s'en faut » (p. 106). Contre toute attente, celui qui s'émeut vite et, malgré ses apparences de robuste lutteur, s'abandonne facilement aux larmes, c'est Victor Hugo, l'autre ami glorieux de Savatier-Laroche.

En consignant de la sorte tant de menus faits vrais, notes pittoresques ou nuances d'âme, l'auteur des *Profils Parlementaires* s'est défendu contre l'oubli bien mieux que par telle ou telle de ses ambitieuses créations. Savatier-Laroche se croyait poète, philosophe, que sais-je encore; il ne fut qu'un probe mémorialiste. On connaît de pires destins.

Hubert Fabureau.

LE MARIAGE « IN EXTREMIS » DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM; *lettres inédites de J.-K. Huysmans et St. Mallarmé.* — A la maison de santé des Religieux hospitaliers de Saint-Jean de Dieu, rue Oudinot, où il s'était laissé transporter, étendu sur sa couchette, épuisé par la diarrhée, les traits émaciés, souffrant cruellement de l'intestin, mais ignorant que le cancer le rongeait, Villiers de l'Isle-Adam avait pensé à léguer son nom illustre à son jeune fils Victor.

Il avait fait part de son intention à quelques-uns des rares amis qui, prenant sur leurs heures de travail, allaient lui tenir compagnie. Ils s'en étaient réjouis, l'en avaient félicité, et ils ne manquaient pas de lui demander s'il y avait donné suite. Il répondait évasivement, ou bien il détournait la conversation. On ne s'expliquait pas ses réticences, ni qu'il tardât à remplir cette formalité.

Ce qui retenait Villiers de l'Isle-Adam, c'est que, pour légitimer l'enfant, à l'endroit où il se trouvait, il lui fallait aussi épouser la mère qui n'était pas, hélas! comme Akedysseril, quelque neigeuse fille de la race solaire. C'était une Luxembourgeoise, brave femme sans doute, dont le dévouement pour sa personne ne s'était, malgré la misère et l'existence désaxée qu'il menait, jamais démenti, mais elle n'avait nulle affinité avec lui, illettrée, en tous points indigne de son haut lignage et de son talent. Personne ne s'était douté qu'il y eût eu entre eux d'autres relations que de maître à servante. Pour pallier cette dérision

du sort, il avait imaginé un conte de fée, dont il avait fait la confidence à deux ou trois de ses intimes, dans l'espoir qu'ils l'ébruiteraient : Totor lui avait été apporté un jour, dans une corbeille, de la part d'une princesse authentique, sœur en beauté surhumaine de Tullia Fabriana, la blonde héroïne d'*Isis*, au teint mat et aux yeux noirs, qu'il avait rencontrée et possédée dans une serre, au cours d'une soirée chez Mme Ratazzi (1). Ayant fini par croire à cette fable merveilleuse, qui rappelait à la fois certains romans feuilletons de M. de Montépin et ses propres histoires insolites, il lui en coûtait d'autant plus d'y renoncer, qu'il avait honte de révéler la banale et sordide vérité, et de reconnaître publiquement que ses amours princières n'avaient été qu'ancillaires. Il pensait se dérober à ce pénible aveu, persuadé de sa guérison prochaine et se raccrochant avec une sorte de rage à la vie, qui ne l'avait pas gâté, mais dont son art lui avait permis d'oublier la laideur et les rigueurs. Il n'avait pas achevé son œuvre. Il lui restait à écrire *Axel*. *Catherine de Médicis*, *L'Illusionisme*, ses *Propos sur l'au-delà*, le *Revenant de la Tour-Eiffel*, et à commenter les *Documents* qu'il avait rassemblés sur les *règnes de Charles VI et Charles VII.*

Le père Sylvestre lui enleva cette suprême illusion. Sur les instances d'Huysmans, il vint s'asseoir à son chevet et lui parla de telle sorte que Villiers comprit que ses jours étaient comptés et qu'il ne pouvait remettre plus longtemps de céder son nom à son fils et à la créature qui lui avait donné le jour. Il s'y résigna.

Huysmans, Gustave Guiches, H. de Malherbe s'employèrent diligemment à rassembler les actes indispensables à cette double cérémonie et qui se trouvaient éparpillés au loin, à Saint-Brieuc, et à Vielsolm, dans le duché du Luxembourg.

Bien que malade lui-même, Mallarmé joignit ses efforts aux leurs. Déjà, il avait sollicité ceux de leurs amis communs qui étaient à même de le faire, de venir en aide à Villiers, et envoyé à chacun d'eux une lettre comme celle-ci :

Paris, 89, rue de Rome.
Mardi 12 *mars* 1889.

Mon cher Monsieur Lavedan,

Notre pauvre ami Villiers de l'Isle-Adam traverse une crise, maladie, soucis, d'une durée incertaine. Nous voudrions, quelques-uns, la lui adoucir, et je crois que vous sentiriez du regret à ne pas en être.

S'engager à cinq francs fixes, chaque mois, remis ainsi ou par une avance, en bons de poste, dans mes mains, paraît le moyen simple.

(1) Léon Deffoux : *Les derniers jours de Villiers de l'Isle-Adam.* Paris, La Centaine, 1930, p. 11.

On commencera tout de suite en mars.
Discrètement votre, mon cher Monsieur Lavedan
Stéphane Mallarmé.

Lié avec M. Paul Beurdeley, maire du VIII[e] arrondissement, il se rendit rue d'Anjou, à l'ancien hôtel de Contades, pour l'intéresser à la réussite de ces démarches urgentes. Ne l'ayant pas trouvé, il lui écrivit :

Valvins, par Avon (*Seine-et-Marne*).
Dimanche 11 *août* 1889.

Mon cher Monsieur Beurdeley,

J'avais été mercredi dernier vous trouver à la Mairie, je n'avais que quelques heures et votre adjoint M. Ducuing m'a reçu d'une façon exquise, dont je le remercie encore. Il s'est chargé de mes amitiés pour vous et peut-être vous a mis au courant des renseignement que je quêtais.

Villiers de l'Isle-Adam se meurt, aux Frères Saint-Jean de Dieu. Il a un enfant, pour qui nous pourrions nous démener, ainsi que pour sa mère, quelques amis et moi, s'il le légitime, par un mariage in extremis. *Cette idée vient de Villiers lui-même, mais il ne veut y donner suite qu'au tout dernier moment* (*il souffre, en cas qu'il réchappe, de la basse condition de la brave et dévouée créature qui le soigne*). *Ne vous étonnez pas, les vieilles idées nobiliaires reviennent au chevet d'un moribond... Le médecin à qui je demandai mercredi un certificat de danger de mort pour aller chez le Procureur de la République avec la carte de votre adjoint, m'a dit qu'il le ferait sur la demande de Villiers, qui espère vivre et j'ai craint de l'effarer soudain. Toutes les pièces, du reste, prêtes aujourd'hui, ne l'étaient pas, celle-là la première. Huysmans, sous-chef au Ministère de l'Intérieur, et votre voisin de la place Beauvau, a abouti avec le temps, depuis, mais m'écrit être certain qu'on ne peut obtenir de dispense totale des bans, et, voyez! avec l'un des bans, cela nous met à trois jours après dimanche prochain, soit au* 22. *Je doute que Villiers soit encore là.*

Si vous étiez, comme l'a été votre adjoint, d'avis contraire, ou saviez que, dans des circonstances exceptionnelles et en mettant les choses au mieux absolu, le Procureur pût dispenser de toutes publications, que vous seriez bon de le faire savoir à Huysmans, directement! Pardon de tant de détails, il le fallait; et merci, comme toujours.

Votre

Stéphane Mallarmé.

Dans l'intervalle, aidés par un employé de la mairie du VII[e] arrondissement, Raoul Denieau qui, par hasard, se trou-

vait être un admirateur de Villiers, Huysmans, Guiches et Malherbe, ayant réussi à se procurer les pièces, le mariage *in extremis* fut célébré, le 14 août 1889, de Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam et de Marie-Elisabeth Dantine, veuve de Joseph Bregeras.

Huysmans qui fut, avec Mallarmé, Dierx et Malherbe, le témoin de la cérémonie, en a rapporté une scène poignante.

« Au moment où il fallut signer les actes, la femme déclara qu'elle ne savait pas écrire. Il y eut un silence affreux. Villiers agonisa, les yeux fermés. Ah! rien ne lui fut épargné; il se reput d'humiliation, se satura d'amertume. Et tandis que nous nous regardions, navrés, la femme ajouta : je pourrais faire une croix comme pour mon premier mari (1). »

Le sacrifice consommé, Huysmans et Mallarmé, chacun de son côté, écrivirent à M. Beurdeley :

Ministère de l'Intérieur.

Paris, le 15 *août* 89.

Monsieur,

Je vous remercie vivement de l'offre que vous me faites d'aider aux démarches nécessaires au mariage in extremis *du pauvre Villiers.*

C'est heureusement fait. Nous avons marié Villiers mercredi dernier, à 4 *heures. Et il était temps, car il était bien, bien bas!*

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

J.-K. Huysmans.

Valvins, jeudi.

Merci, cher voisin de rue et de département.

Par une réussite inouïe, toutes les pièces du mariage étaient prêtes samedi, et les bans publiés. Nous y avons gagné huit jours; et hier mercredi Huysmans et moi assistions à la poignante union (le oui dit presque dans un soupir dernier et la main d'un époux mise dans celle de l'autre, pour un départ).

J'attends, ici revenu, à tous moments qu'une dépêche annonce la fin de notre pauvre Villiers de l'Isle-Adam.

Votre main, mes respects à Madame

Stéphane Mallarmé.

Villiers de l'Isle-Adam expira quatre jours plus tard, le 19 août 1889.

Huit ans après sa mort, paraissait la *Femme pauvre*, roman-pamphlet, aux dernières pages duquel Léon Bloy racontait à sa

(1) Lettre de J.-K. Huysmans à R. du Pontavice de Heusey, publiée par celui-ci dans son ouvrage sur *Villiers de l'Isle-Adam*, Paris, 1893.

façon, en termes véhéments et sacrilèges, les derniers jours de Bohemond de l'Isle de France, dont Folantin (Huysmans) s'était rendu « adjudicataire », qui, envieux de tous les dons reçus en naissant par l'auteur des *Contes Cruels* et de l'*Eve future*, « la beauté, le génie, l'absolu courage, la sympathie toute-puissante et expansive », avait « déployé une habileté, une persévérance de démon, à mener ce cygne noir que fut Bohemond, ce dernier représentant d'une race fière, d'une lignée quasi royale, à donner, fût-ce dans le crépuscule de l'agonie, à une tireuse de cartes de lavoir son nom magnifique et l'avait contraint à finir comme un libertin gâteux subjugué par sa cuisinière ».

Abusant de la double détresse, physique et intellectuelle de sa victime dont il paraissait être le bienfaiteur, Huÿsmans, écrivait cette bonne âme, parvint, — à l'instar d'une maîtresse basse et jalouse — à éloigner tous les anciens amis, quoi qu'ils pussent faire, et réussit, Dieu sait par quelles pratiques de mensonges et de perfidies, à lui en inspirer l'horreur. C'est par la volonté de Bohemond que je n'ai pu arriver jusqu'à lui... Or cela n'est rien ou presque rien. Ecoutez la suite.

Vous pensez bien, n'est-ce pas? que je n'ai pas dû accepter facilement la consigne. Pour tout dire, j'ai tenté de pénétrer de force. C'est alors qu'on a fait donner la garde. A mon épouvante inexprimable, j'ai vu se dresser une abominable souillasse qui m'a déclaré n'être pas un moindre personnage que la comtesse de l'Isle de France, épouse légitime et *in extremis* du moribond, dont elle rinça dix ans le pot de chambre et qui naguère, dans un soir d'ivresse ou de folie, lui avait fait un enfant.

Ce qu'au milieu de ses mensonges éhontés, l'auteur de la *Femme pauvre* ne disait pas, c'est que la pauvre femme qu'il insultait en goujat avait, elle aussi, avec une épouvante inexprimable, mais ni littéraire, ni feinte, comme l'était la sienne, reconnu le cynique mendiant ingrat qui venait, une dernière fois, « taper » son maître à l'agonie.

Terrorisés par ce reître, qui ne respectait rien, ni lui-même, les amis survivants de Villiers n'osèrent pas relever ses propos outrageants.

Ce n'est que beaucoup plus tard, quatre ou cinq ans avant cette guerre, que M. J. E. S. Jeanes révéla, dans *Candide*, sans faire allusion aux pages de la *Femme pauvre* qu'il ignorait sans doute, les raisons de la haine que Bloy avait vouée à Mme Villiers de l'Isle-Adam.

Vers les dernières années de sa vie, M. Jeanes, qui l'avait connu à la *Jeune France*, était allé rendre visite à Villiers, rue Fontaine, où il habitait alors.

Une fois, je lui apportai, écrit-il, quatre-vingts francs, prix d'une nouvelle que je lui avait fait publier. Assez souffrant, il ne sortait pas. J'allais le quitter quand survint un homme de qui j'ai gardé le plus horrible souvenir, monstre de méchanceté, d'orgueil et de féroce égoïsme. Le nommerais-je? On pourrait contester le fait dont il fut seul témoin. Il venait emprunter au pauvre Villiers et il lui arracha soixante-quinze francs. Quand il fut parti, la femme de Villiers parut. Quelle figure de douleur et de misère! Je ne l'avais jamais vue. Avait-elle écouté? Elle ne fit aucun reproche, mais son visage ravagé disait son martyre.

— Savez-vous, Auguste, que je n'ai plus rien?

— Voici cinq francs, lui dit-il.

Et elle rentra dans sa cuisine.
Alors il comprit et déplora sa faiblesse, amèrement, et il me dit :
—Auriez-vous cru qu'il existe des êtres comme celui qui vient de partir et des créatures comme celle-ci, que je ne sais que tourmenter et humilier, sans le vouloir, par mon inguérissable sottise?

Les admirateurs de ce saint homme de Bloy, qui était un affreux tartuffe, ne le croiront pas, tant ils sont aveuglés par leur fanatisme pour son talent surfait.

Georges Randal.

BAUDELAIRE ECORCHE. — « Baudelaire est au comble de la gloire », s'exclamait Valéry au début de l'étude qu'il dédiait à l'auteur des *Fleurs du Mal*. Aujourd'hui, plus que jamais, la proposition est vraie : non pas qu'on ait assisté à une hausse soudaine du tirage de ses œuvres, ni que le conseil municipal ait décidé qu'un boulevard mieux qu'une rue mériterait de porter le nom de Baudelaire; cette espèce-là de gloire était naturellement acquise à Valéry, mais non à celui dont il s'étonnait que la poésie éclipsât celle de Hugo pour tenter alors d'en justifier les mérites.

Or Valéry fut le dernier à vouloir ignorer que la gloire actuelle de Baudelaire vient de ce qu'il est à nouveau, et de manière pressante, cité à son propre procès, et que celui-ci est rouvert. Il ne s'agit plus, bien sûr, de juger tel ou tel poème plus ou moins scabreux; ni d'apprécier l'artiste selon des réussites formelles plus ou moins parfaites, selon les canons du Parnasse; ni même d'imputer sa réussite, comme Valéry, à « la vertu poétique alliée à l'intelligence critique ». L'ouvrage volumineux et dense de Benjamin Fondane qui vient de paraître (1), s'il emprunte à son départ l'opinion de Valéry, c'est pour qu'elle serve de tremplin : en effet, du haut de cette appréciation sereine, purement esthétique, qui retient le *Balcon* comme le plus admirable de tous les poèmes des *Fleurs du Mal*, Benjamin Fondane opère une descente circonvolutive vers le *Gouffre*, qui n'est pas seulement le titre d'un autre poème du recueil, parmi les plus significatifs d'après lui, mais une entité qu'il s'efforce de préciser où Baudelaire plongerait tout entier, l'esprit et le corps déchirés par des postulations contradictoires. Selon lui, le génie de Baudelaire, sa vraie gloire et le sort de la poésie appartiennent à ce gouffre. Chemin faisant, Fondane interpelle, depuis les contemporains de Baudelaire jusqu'à nos jours, un nombre grandissant de littérateurs et de philosophes, de poètes et de critiques, de médecins et de prêtres, d'avocats et de juges; tous penchés sur le *cas* Baudelaire, et d'autant plus inspirés que les documents se sont multipliés pour motiver des verdicts : les journaux intimes, les révélations biographiques.

(1) *Baudelaire et l'Expérience du Gouffre;* préface de Jean Cassou (Ed. P. Seghers).

Si Benjamin Fondane est mort trop tôt (à Auschwitz), pour reprendre le plus radical de tous les écrits dirigés contre Baudelaire, celui de Jean-Paul Sartre qui sert d'introduction aux *Ecrits intimes* (2), il prévoit cependant, et admet qu'une telle condamnation puisse être formulée. Au ciel de la métaphysique, si l'expérience des Enfers dont Fondane décrit les diverses modalités est privilégiée, il reconnaît qu'elle se situe « au delà des valeurs morales, sociales, humaines »; et par conséquent, elle souffre d'être jugée, à condition que ce soit selon des critères absolus... Ce qui n'est pas le cas pour la plupart de ceux qui ont voulu s'en prendre au poète. Ainsi, on constate qu'une même opposition de principe dresse contre la vie intime de Baudelaire Aldous Huxley et Jean-Paul Sartre : pourquoi cette course volontaire à la pire déchéance? Mais là où l'homme de lettres britannique n'assène que des préceptes, Sartre analyse avec une passion certes injuste, mais avec quelle méthode et quelle lucidité! Pour en revenir à Fondane, il y a bien des efforts dépensés, où l'on assiste à tous les rapprochements que la critique moderne a coutume de faire: Nerval, Rimbaud viennent aux côtés de Baudelaire pour mériter la désignation de « modernes », ou, si l'on préfère, celle, plus suggestive, de « maudits ». Il y a encore Kafka, Dostoïevski, qui pour n'être pas des poètes, sont également des héros patentés du voyage aux Enfers et ils sont le siège d'une expérience religieuse analogue à celle de Baudelaire, en dehors de toute Eglise. La philosophie est, elle aussi convoquée, depuis Socrate jusqu'à Kierkegaard, Nietzsche, Hegel. La mêlée est parfois confuse, où l'on ne distingue pas toujours où et comment Baudelaire émerge, sinon qu'il est appelé entre tous à témoigner dans son esprit et dans sa chair et à proclamer ou l'échec total ou la réussite absolue d'une entreprise « impensable », inexprimable, « impossible » qui est celle-là même de la poésie.

Ce qu'en tout cas nous voulions signaler, c'est que le procès existe. Seulement, le mouvement est tel, qui précipite les docteurs de tous bords à la barre des témoins, aux sièges du tribunal, qu'en rendre compte ne serait possible, en si peu de place, qu'à la manière d'un match sportif; et comme le moindre attendu a déjà fait, par ailleurs, couler tant d'encre, nous nous permettrons, afin d'en donner tout de même l'idée, de recourir à une métaphore parabaudelairienne.

Voici donc un montreur de puces savantes : spectacle nouveau sur la foire. Et chacun de s'extasier sur les tours de ces gracieuses quoique abjectes bestioles. Les moins ingénus éprouvent, comme dit Hugo, « un frisson inédit ». Quel prodige d'adresse. On s'approche de plus près. Ah, il y en a qui se tiennent mal, mais l'ensemble n'en a que plus de charme... (« les premiers et les derniers vers de cette poésie, « Recueillement », sont d'une telle magie que

(2) Réédité chez Gallimard, avec une note de Michel Leiris, dans la collection *Les Essais*.

le milieu ne fait pas sentir son ineptie et se tient aisément pour inexistant » dit Valéry). Arrivent d'autres spectateurs, maintenant, qui s'aperçoivent avec un peu de dégoût que ces puces, le montreur les nourrit de son sang : une multitude de piqûres sur son bras en sont les stigmates. Ce n'était donc pas une occupation innocente. On donne de bons conseils au montreur, de se débrouiller autrement, il tombera malade, etc. — Je m'excuse de la poursuivre, mais cette métaphore m'enchante. Pourquoi, Baudelaire après tout, ne se fût-il pas fait montreur de puces savantes, plutôt que poète? Il aurait dissimulé ses piqûres. En silence il se serait gratté. Les psychanalystes seraient venus, et Sartre l'aurait décrit de la même manière : « comme une totalité raidie, perverse et insatisfaite », et il aurait découvert identiquement que « la fameuse douleur baudelairienne a la même structure que la volupté ». Et tout au long d'une diatribe moralisatrice, ses détracteurs lui eussent reproché cet infantilisme, ce déclassement, cette déchéance. Et lui, impassible en public, toujours parfait dandy, eût poursuivi en rêve d'impossibles prodiges.

Seulement, voilà : d'un montreur de puces savantes à un poète, toutes choses ne sont pas égales. Et quoique Sartre s'en souvienne assez peu, Bataille nous le rappelle : « Nous ignorerions tout d'une destinée individuelle, s'il n'était l'intérêt que purent susciter des poèmes ».

C'est à peu près tout ce qu'il suffit de dire aujourd'hui pour être au niveau de l'intérêt que portent à sa poésie les commentateurs de Baudelaire. Le reste, c'est-à-dire le procès, équivaut à décider si Baudelaire servira oui ou non de victime à un jugement exemplaire pour avoir raté son existence, à cause de la connaissance qu'il avait de persévérer dans ce ratage, à cause de ce qu'il en a livré lui-même et de toute la comédie qu'il se jouait; alors les *Fleurs du Mal* figureront de surcroît et comme s'il n'en était pas responsable.

Yéfime.

GAZETTE

Pierre G. La Chesnais. — *Le 18 avril dernier, est mort en son domicile, à Paris, Pierre G. La Chesnais, ancien et très fidèle collaborateur du* Mercure de France, *à l'âge de 82 ans. Il avait débuté par tenir une chronique des* Lettres Norvégiennes *sous le pseudonyme transparent de Peer Eketrae. Dès le mois de juillet 1897, on pouvait lire de lui, dans le corps de la revue, une intéressante étude, qu'il avait intitulée* Ibsen et la Comédie de l'Amour. *Il avait dévoué sa vie entière à faire connaître et comprendre plus à fond le grand dramaturge scandinave. Les premières traductions françaises publiées ou jouées sur les scènes parisiennes étaient loin de satisfaire les exigences de son culte. Après les avoir comparées aux versions anglaises et allemandes contemporaines, il avait, avec la plus stricte application, acquis une connaissance parfaite de la langue et de la littérature dano-norvégiennes, et de fréquents, parfois de longs séjours à Oslo (ou, comme on disait alors : à Christiana), à Trondjem, à Bergen, l'avaient familiarisé avec les mœurs et les gens du pays. Il avait causé avec Ibsen, il connaissait Björnson et s'était lié d'amitié avec nombre d'écrivains et de lettrés, qui, lorsqu'ils venaient en France, ne manquaient jamais de lui rendre visite ou même de séjourner chez lui. On peut dire que, depuis longtemps, l'usage de l'idiome norvégien lui était aussi familier que celui de sa langue maternelle.*

C'est ainsi qu'il fut amené à publier de nombreuses traductions, fidèles, précises, des romans de Johann Böjer, et de plusieurs autres romanciers même d'expression populaire, avant de tenter une version définitive et complète des Contes d'Andersen, *édités par le* Mercure de France. *Mais son œuvre capitale reste l'incomparable traduction en 16 gros volumes (chez Plon) des* Œuvres Complètes *d'Henrik Ibsen. Il y a mis en valeur les moindres intentions de l'auteur, on peut prétendre qu'il s'est en quelque sorte assimilé à lui. Et ce qui rend son travail plus spécialement précieux, ce sont les études pénétrantes basées sur une connaissance approfondie de toutes les époques de la littérature norvégienne, une analyse exacte et froidement passionnée de tous les auteurs de là-bas qui ont précédé Ibsen, ou vécu à la même époque que lui, de qui l'influence plus ou moins acceptée ou niée lui fut utile ou même néfaste, un examen des mieux documenté, des plus patiemment colligé, des*

moindres sources et des tendances psychologiques, sociales ou purement humaines de tout ce que son auteur a pu écrire soit dans son pays natal, soit à l'étranger, en Allemagne ou en Italie surtout. Poèmes, pièces de théâtre, discours en diverses occasions, lettres même, rien n'est passé sous silence, et ce vaste monument de savoir, de compréhension, d'exaltation a valu à La Chesnais d'être considéré par les lettrés des pays scandinaves à l'égal, sans doute, des plus profonds auteurs originaux de chez eux. Je doute qu'il y ait eu en France, fût-ce Gœthe, Dante ou Shakespeare, un seul auteur étranger interprété, expliqué, deviné et présenté au prix d'autant de patiente recherche et de vigilante pénétration.

Le nom de La Chesnais est par tous les lettrés du Nord révéré selon ses mérites; je doute fort que les lecteurs français lui aient jamais rendu un égal hommage.

Le Mercure, *au moins, se devait de rappeler, à l'heure de sa disparition, le souvenir de cet homme de qui la longue et docte collaboration lui fut, à son honneur, accordée durant de longues années de lutte et de désintéressement.* — A. F.

Pentecôte. — *La palme de Valéry* porte *sa profusion. Elle la porte comme une Maternité porte son fruit. Elle a conscience de sa profusion, elle en est fière, elle en fait montre et parade. La nature (puisqu'il faut l'appeler par son nom), la nature, ces jours-ci, n'en est pas à ce point de maturation : elle* est *profusion. Bientôt elle commencera à connaître sa propre profusion, et, comblée, à jouir de son comble, à contempler ses moissons, à dénombrer ses générations. Maintenant il n'en est pas question; il n'est question de rien : maintenant elle est folle, folle de sa joie, folle de son élan, soûle de profusion. Toutes les chaînes ont éclaté, on n'en voit même plus les maillons rompus traîner au sol avec les pourritures de l'hiver et les vieilles peaux de serpents (le poil gras et luisant de la terre a recouvert tous les déchets, s'est nourri de toutes les saletés pour en faire cette opulente innocence). C'est l'anarchie heureuse, c'est le jaillissement, c'est le rire en fusées du bonheur.*

Les pivoines attendaient leur heure. Depuis plusieurs semaines elles se tenaient prêtes. Elles avaient pris position. Elles avaient massé au ras du sol d'étranges buissons d'asperges rouges, fermes, serrées, hérissées, pointées. Les herbes alentour sont sorties, ont monté, gagné, ont investi la redoute : vigoureusement les buissons se sont déployés, ont démasqué le vert intense que recélait leur écarlate, ont procédé sans phrases ni tâtonnements à l'occupation totale de leur espace vital. Alors les fleurs ont paru. Somptuosité du conquérant; non pas du soudard gorgé, mais de quelque Alexandre jeune qui s'arrêterait au point juste du bonheur, juste à ce moment, juste à cet instant où le destin se détend et souffre

que le sang, l'or et la pourpre épanouissent leurs dons (une seconde plus tard il eût été trop tard, le destin se serait repris, le sourire se serait fermé sur un masque durci, la fatalité l'eût emporté). Etait-il besoin de tant de munificence? Certes : la générosité ne suffisait pas, il fallait qu'elle fût d'une gratuité éperdue. Ce seul signe (ex hoc signo...) *: de dix mille étamines la pivoine fait, dans sa prodigalité, autant de semble-pétales, surabondante d'oriflammes, de drapés, de plis, de transparences, d'ombres et de chatoiements. Et, notez-le bien, sans jamais s'écheveler. Pas de débordements. Rien d'une pythie. Pure, nette, franche et sûre; et pourtant toute abandonnée à ses folles impulsions bondissantes. O grâce!*

Le rossignol a dit son mot. C'est le troisième point de mon discours; et d'ailleurs je l'esquiverai : n'est-ce pas assez d'avoir nommé le rossignol? Parfois, quand il préludait avant la chute du jour, les merles contestaient avec lui. Soyons justes : en passant vite, on pouvait s'y méprendre, tant le sec oiseau noir était alors gorgé de roulades sentimentales. Mais le merle s'écoute parler, il est content de lui, il se répète. Il manque d'invention; il fait des comptes avec la folle ivresse; ce n'est jamais, dans ses meilleurs moments, que le rossignol du pauvre; sa vertu est ailleurs. Le rossignol avait d'autres concurrents. Quand le brillant de la planète s'avivait dans la clarté pâlissante du couchant et que les merles s'empantouflaient, alors éclataient au haut bout du village des clairons de la jeunesse qui s'entraînaient en vue de la fête communale. Le rossignol avait résisté aux merles; mais, seul contre les accents de l'héroïsme rural, il s'amollissait, perdait contenance, renonçait. Sa revanche venait parfois dans le silence planétaire de trois-heures-du-matin; mais cela, c'est une affaire entre lui et moi : j'en ai déjà trop dit. — CASTOR.

Cotonopolis. — *Ce n'est ni un nom américain, ni un hellénisme de fantaisie; c'est le surnom acquis au siècle dernier par Manchester, la grande ville industrielle anglaise du Lancashire, qui, à travers les péripéties économiques de la Grande-Bretagne, reste le centre mondial le plus important de la distribution du coton. Touristes et reporters ont souvent répandu l'impression la plus désabusée de cette agglomération de sept cent mille habitants, située à quatre heures de train de Londres, qui s'apparente assez bien à Lyon chez nous par son caractère de cité provinciale devenue capitale du textile. Ils ont opposé l'air cossu de Lyon à tout ce qui paraît systématiquement éteint et privé de grâce dans le décor urbain de Manchester, surtout dans les quartiers d'affaires du cœur de la ville, où les étalages de coton, soit en mercerie, soit en tissus, sont à peu près inexistants. C'est bien vrai qu'il faut avoir le temps de flâner pour comprendre où réside la richesse du lieu, derrière les façades victoriennes enfumées des immeubles commer-*

ciaux. Il faut s'arrêter devant la série de plaques de cuivre qui orne chaque porte d'entrée et compter le nombre de firmes dont elles représentent l'activité — presque toute relative à la fabrication et à la vente du coton. Les usines sont dispersées dans la région, les débouchés doivent être cherchés au delà des mers, mais les bureaux et la prospérité sont fixés ensemble derrière les noires murailles qui dépriment le voyageur hâtif.

Pour les économistes, Manchester est le fief historique de l'Ecole du même nom et du « Laissez Faire ». Son grand journal centenaire, le Manchester Guardian, *reste en pleine expérience dirigiste nationale un flambeau libéral universellement respecté, dont la réputation va même croissant. Mais il se trouve que, dans la pure tradition anglaise du compromis, le* Manchester Guardian *dit ce qu'il pense au gouvernement sans pour cela fomenter la révolte, et que l'industrie cotonnière s'est soumise à toute la réglementation socialiste imposée par ce dernier à ses achats, méthodes de production et ventes par le truchement de la Commission du Coton. Fini le temps où les grands fabricants du Lancashire étaient les arbitres de la Bourse du Coton de Liverpool, et où leur habileté spéculative et leur sens de l'organisation du travail définissaient les tendances du marché de ce textile! L'appauvrissement réel de la Grande-Bretagne après la guerre, le manque de dollars autant que la pénurie de coton brut due aux crises politiques de l'Inde et de l'Egypte, ont suffi à rallier les patrons conservateurs au planisme rigoureux de Sir Stafford Cripps. En présentant le dernier Livre Blanc sur la situation nationale en* 1948, *celui-ci a, du reste, déclaré que son plus solide espoir de redressement économique était fondé sur les exportations cotonnières, qu'il fallait accroître en direction des pays à devises fortes.*

D'où une énergique recrudescence d'activité dans la région de Manchester. De nouveaux métiers modernes sont achetés aux Etats-Unis pour le tissage des cotonnades. La main-d'œuvre féminine est sollicitée à tous les âges par des agents du Ministère du Travail assez ingénieux pour ne proposer aux grands-mères que de courtes tâches quotidiennes, juste de quoi gagner sans fatigue un peu d'argent de poche en se rendant utiles au pays. Ce personnel féminin convient en particulier dans les filatures, où il faut des doigts légers et patients pour surveiller l'enroulement du duvet cotonneux sur les bobines. Il paraît remarquablement bien portant. Visitant une usine de Salford, dans la banlieue de Manchester, j'ai remarqué les piles de sandwiches et les nombreux pichets de thé qui encombraient un peu les allées des ateliers. Toutes ces provisions venaient à bon marché de la cantine et témoignaient d'un certain confort dans le travail. Parfois, profitant de l'arrêt d'une machine, un essaim de petites ouvrières s'accroupissaient en rond pour faire pique-nique selon un usage admis.

Un contingent de femmes des camps de déportés en Allemagne (la plupart d'entre elles anti-communistes d'origine balte, polonaise

ou ukrainienne) a récemment été admis en Angleterre pour y être employé dans l'industrie cotonnière. Il a été envoyé dans un centre d'entraînement technique fondé à Manchester après la guerre. Les recrues sont surtout de blondes paysannes honnêtes et dociles, et les spécialistes des problèmes économiques et sociaux de l'heure donnent une publicité enthousiaste à l'expérience, qui pourrait certes avoir une grande portée. Mais on ne s'improvise pas citoyenne du Lancashire, même dans la tâche muette d'une ouvrière de filature, et les vieux trade-unionistes s'inquiètent déjà d'enseigner leurs droits et leurs devoirs de travailleuses de cette noble province anglaise aux immigrées élevées sous des régimes totalitaires, qui, elles, ne rêvent encore que de monter leur premier trousseau sur leurs économies! MARIE-REINE GARNIER.

Prix littéraires. — *Le* Mercure *est heureux de féliciter son collaborateur Louis Martin-Chauffier, à qui le prix de Sainte-Beuve a été attribué le 4 juin en même temps qu'à M. René Reudel.*

Les ouvrages distingués sont, de Louis Martin-Chauffier, L'Homme et la Bête *et, de René Reudel,* Si le Sel s'affadit.

On a lu un chapitre de L'Homme et la Bête *dans le* Mercure *du 1er décembre.*

Félicitons également Rachilde et Henri Queffélec, qui ont reçu le 10 juin de l'Académie française, l'une le prix Dupau et l'autre le prix Max Barthou.

De Rachilde les Editions du Mercure de France ont publié récemment Quand j'étais jeune, *et, de Henri Queffélec,* Pas trop vite, s. v. p.

Bourse de Voyage. — *Mme Bryher, l'auteur de* Beowulf *qui vient de paraître aux Editions du Mercure de France, fonde une Bourse de voyage d'une valeur de cent livres par an.*

Cette Bourse est destinée à un jeune écrivain français désireux de connaître l'Angleterre. Elle lui donnera le moyen d'y faire un séjour de deux mois et, à son gré, de se déplacer, d'assister à des représentations et à des conférences, de visiter les musées et bibliothèques, etc.

La Bourse sera attribuée pour la première fois le 10 juillet de cette année, par un jury siégeant au Mercure de France et composé de Mmes Bryher, Sylvia Beach et Adrienne Monnier; MM. Georges Duhamel, de l'Académie française; Paul Hartmann et Robert Herring, directeur de la revue Life and Letters. *Adresser les candidatures au Mercure de France, 26, rue de Condé, Paris VIe.*

Un point d'histoire littéraire. — *Les capitaines vainqueurs ont une odeur forte. Le fait n'est pas contesté. Il a fallu, il est vrai, de longs siècles pour que l'on s'avisât de cette vérité aveuglante,*

absolue, éternelle. Il semblerait, tant elle s'impose dans sa robuste simplicité, que l'humanité la connût de toujours. Non, c'est une découverte de ce siècle, elle commence seulement sa carrière. Elle prête à mille extrapolations. Ainsi, en littérature... Mais ce n'est pas du fait lui-même qu'il s'agit, puisqu'il n'est pas contesté. Il s'agit de l'inventeur.

Le problème a été posé, dans le Mercure *même, par Adrienne Monnier, le 1er février, à la page 198 de son article sur Fargue. L'édition de* 1911 *de* Tancrède *porte en épigraphe cette maxime d'airain : « Les capitaines vainqueurs ont une odeur forte »; suit la signature d'André Gide. Or Gide, dans* Paludes, *attribue la phrase à son « jeune ami Tancrède ». « Le mystère, ajoute Adrienne Monnier, ne reçut pas d'explications, ni ce jour-là ni depuis. »*

Après trente-sept ans de silence, André Gide vient de lever le voile. C'est à la revue Biblio, *numéro d'avril, qu'il a confié ses révélations. En ce temps-là, tandis qu'il écrivait* Paludes, *courait de bouche en bouche un poème de Fargue où figurait le vers en cause (car, notons-le, c'est un alexandrin). Gide trouva plaisant de le citer en l'attribuant à un certain Tancrède. Le nom de Tancrède fut aussitôt repris par Fargue pour servir de titre à son petit livre. Mais le vers? Hé bien, Gide s'était trompé en le citant, le texte original était : « Que les capitaines vainqueurs ont l'odeur forte! » Ce qui permit à Fargue d'attribuer légitimement à Gide la nouvelle version de la sentence dont Gide attribuait légitimement à Fargue le thème. Scrupules et courtoisie qui ne ressemblent guère, sinon aux mœurs des gens de lettres, du moins aux rumeurs qui circulent parfois sur elles.*

Que les érudits se rassurent. Cet important point d'histoire littéraire s'est éclairci sans eux. Mais il leur reste du pain sur la planche. Il leur reste à retrouver le poème de Fargue, « qui, je crois bien, dit Gide, ne fut jamais imprimé » : il doit subsister dans quelque tradition orale, mais ne commence-t-il pas à être grand temps d'interroger les témoins survivants? Et il leur reste à procurer une édition critique de Tancrède : *l'épigraphe a disparu des éditions récentes, et les variantes à relever ne seraient peut-être pas sans signification.* — S. P.

Arago et la suppression de l'esclavage. — *L'abolition de l'esclavage par le Gouvernement provisoire de la République en 1848, acte d'une éminente sympathie humaine et fruit d'une pensée singulièrement divinatrice, a donné lieu, lors de la célébration de son centenaire, à des manifestations simples, austères, réfléchies, bien dans la ligne authentique de la conjoncture qui se présente aujourd'hui à l'Europe-Afrique. Le nom de Victor Schoelcher y fut évoqué en toute justice, car cet homme de grand cœur, de conscience pure, de sensibilité agissante a été l'âme de cette grande réforme à la réalisation de laquelle, depuis 1829, il vouait ses pensées et ses efforts comme s'il avait sans cesse cru que l'action efficace était la sœur du*

rêve. Mais il ne faut pas pour autant négliger le rôle joué par l'illustre Arago pour hâter l'éclosion de ce bourgeon du « printemps des peuples ». Ce serait une flagrante injustice.

François Arago, directeur de l'Observatoire de Paris, membre de l'Académie des Sciences à 23 ans, en 1809, secrétaire perpétuel de la savante Compagnie en 1830, avait été élu député en 1831. A la Chambre, il fit partie de l'opposition de gauche, se montrant un des hommes les plus compréhensifs des problèmes sociaux et se déclarant — ce qui était caractéristique de son tempérament — « ami du progrès, du progrès modéré ». Un discours qu'il avait prononcé en 1840 sur la réforme électorale en avait fait d'un coup le symbole vivant des revendications démocratiques et tout naturellement, au 24 février, l'acclamation populaire le porta au Gouvernement provisoire de la République.

Arago reçoit alors la charge de Ministre provisoire à la Marine. Le 19 mars, président de la Commission de la Défense nationale, il est en outre chargé par intérim des fonctions de Ministre de la guerre. Sa situation est inversée le 5 avril où il est nommé Ministre de la guerre remplissant par intérim les fonctions de Ministre de la Marine.

A cette époque, l'Administration des Colonies est jointe à celle de la Marine. Lorsque le 4 mars, le Gouvernement provisoire prend un décret instituant une Commission « auprès du Ministre provisoire de la Marine et des Colonies », pour préparer dans les délais les plus brefs l'acte d'émancipation immédiate des esclaves dans les colonies de la République, c'est Arago, ministre de la Marine, qui pourvoit à l'exécution de ce décret. Ce même jour, il nomme Mestro, directeur des Colonies; Perrinon, chef de bataillon d'artillerie de marine; Gatine, avocat aux conseils; Gaumont, ouvrier horloger, membres de cette Commission dont les secrétaires sont Wallon et Percin. Elle sera présidée par Victor Schoelcher qui, à la même date, est nommé par Arago sous-secrétaire d'Etat, chargé spécialement des colonies et des mesures relatives à l'abolition de l'esclavage.

Sans tarder la Commission se met au travail, et le 15 mars Arago peut annoncer aux gouverneurs des colonies et aux gouverneurs de la Martinique, de la Guadeloupe, de la Guyane française, de l'île de la Réunion, du Sénégal et de ses dépendances, la préparation du décret d'abolition de l'esclavage par la Commission qu'il a créée. Cette commission lui remettra officiellement son rapport signé par Victor Schoelcher et H. Wallon le 3 mai, mais Arago, considérant que si des mesures effectives ne suivaient pas de très près la proclamation déjà faite des principes de l'abolition de l'esclavage, il pourrait en résulter de déplorables désordres aux colonies, avait fait prendre le décret fameux du 27 avril par le Gouvernement provisoire.

La signature rapide de ce document historique annihilait les efforts des conservateurs invétérés demandant la mise à l'étude de la question par l'Assemblée constituante dans l'espoir qu'en gagnant du temps des mesures de compromis seraient prises pour sauvegarder les privilèges des blancs. Il y était affirmé au nom du peuple français que l'esclavage est un attentat contre la dignité humaine, qu'en détruisant le libre arbitre de l'homme, il supprime le prin-

cipe naturel du droit et du devoir; enfin, qu'il est une violation flagrante du dogme républicain : Liberté, Egalité, Fraternité. Ses principaux articles étaient ainsi rédigés :

ARTICLE PREMIER. — L'esclavage sera entièrement aboli dans toutes les colonies et possessions françaises deux mois après la promulgation du présent décret dans chacune d'elles. A partir du présent décret dans les colonies, tout châtiment corporel, toute vente de personnes non libres seront absolument interdits.

ARTICLE 7. — Le principe que le sol de France affranchit l'esclave qui le touche est appliqué aux colonies et possessions de la République.

ARTICLE 8. — A l'avenir, même en pays étrangers, il est interdit à tout Français de posséder, d'acheter ou de vendre des esclaves, et de participer, soit directement, soit indirectement, à tout trafic ou exploitation de ce genre. Toute infraction à ces dispositions entraine la perte de la qualité de citoyen français.

Tel est l'essentiel du décret que François Arago présenta à l'approbation de ses collègues du Gouvernement provisoire. Le 2 mai 1848 il était inséré au Moniteur Officiel. *Quelque temps après, des commissaires de la République étaient envoyés outre-Mer pour surveiller son application.*

J'imagine que ce rappel d'un des aspects de l'action civique d'Arago, grande figure de la physique de la première moitié du XIXe siècle, popularisateur émérite des sciences, n'apparait pas comme vain. C'est une page de sa vie où l'humain éclate de toute part et qui force la postérité. — ALBERT RANC.

Querelles oubliées. — *Il n'est guère d'invention ou de découverte que le hasard ne fasse se réaliser par deux chercheurs au moins dans le même temps; tant il est vrai que la graine spirituelle, soufflant où elle veut, se répand toujours sur plus d'une seule tête.*

De cette sorte de fatalité attachée à l'œuvre humaine, l'histoire du Cinéma nous offre un exemple bien connu. Entre le Dr Marey et les frères Lumière une vieille querelle est toujours pendante, quoique assez tombée aujourd'hui dans un oubli relatif. Après beaucoup d'essais pour fixer graphiquement le mouvement, tous ces essais prenant pour point de départ la persistance de l'image lumineuse sur la rétine, Marey sortit en 1888 son « chronophotographe », suivi, en 1895 seulement, par le « cinématographe » Lumière. Il est vrai que Marey, physiologiste et biologiste avant tout, n'attachait à ses recherches que la valeur d'une documentation scientifique pure : ses bandes extrêmement courtes, de l'ordre de 1 m. 50 à 2 mètres, enregistraient des vols d'insectes aux ailes préalablement dorées, des vols d'oiseaux, la course du cheval, etc... et il existe encore à Paris un Institut Marey où l'on continue bravement la tradition de ces méthodes expérimentales. Cet Institut, d'ailleurs pauvre, vu qu'on lui a supprimé la subvention de l'Etat, se verra peut-être recueilli, et ce serait justice, par la ville de Beaune, où naquit Marey. M. Duchet, maire de cette cité, y songe,

assure-t-on. On en profiterait pour créer en même temps un musée du Cinéma.

Mais alors il ne faudra pas oublier Georges Demény! Car le plus curieux de l'histoire est que Demény, qui fut un collaborateur direct et assidu de Marey, s'avère également un précurseur en la matière, et dispute — ou plutôt ses mânes! — à son maître la priorité de la caméra, comme Marey la dispute outre-tombe aux frères Lumière!

On assiste ici, répétons-le, à un phénomène courant. Quiconque a été mêlé à la vie d'un laboratoire n'ignore pas que les maîtres — nous en attestons M. Georges Duhamel, auteur des Maîtres *— signent souvent de leur nom des œuvres qu'ils n'ont fait que réviser ou parachever.*

Nous citerons un autre cas qui intéresse la Botanique : au lendemain de la guerre de 1870, en un temps où nos colonies d'Extrême-Orient n'étaient encore pour nous qu'un domaine peu connu, une mission dirigée par le botaniste Jean-Baptiste Pierre fut envoyée en Cochinchine pour en établir la Flore forestière. Ce travail exigea 12 ans d'efforts, durant lesquels Pierre eut pour collaborateur Etienne Delpy, qui dessinait et disséquait sous la loupe les végétaux recueillis, classés et décrits par Pierre. Ce savant ne se borna pas à fonder le Jardin botanique de Saïgon et à introduire en Cochinchine la culture de la vanille, il imagina aussi une classification nouvelle des plantes, au moyen de la structure anatomique de leurs feuilles, vue au microscope.

Ce système de classification, dont la priorité revient incontestablement à J.-B. Pierre, a été repris et « usurpé », affirment certains, par Gaston Bonnier. Quand celui-ci fit à l'Académie des Sciences la communication où il « s'attribuait » cette découverte, Etienne Delpy, héritier de la mémoire scientifique de Pierre, lui écrivit pour que fût reconnue la priorité de son maître. Il ne reçut aucune réponse, et l'illustre Gaston Bonnier reste officiellement — mais peut-être de fort bonne foi — l'auteur de la systématique en question.

Nil novi sub sole! *Chaque jour nous confirme l'exactitude de la parole de l'Ecclésiaste.* — M. R.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. - MESNIL (EURE). - 6266 - 1948
Dépôt légal : 3e trimestre 1948.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1948.